This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

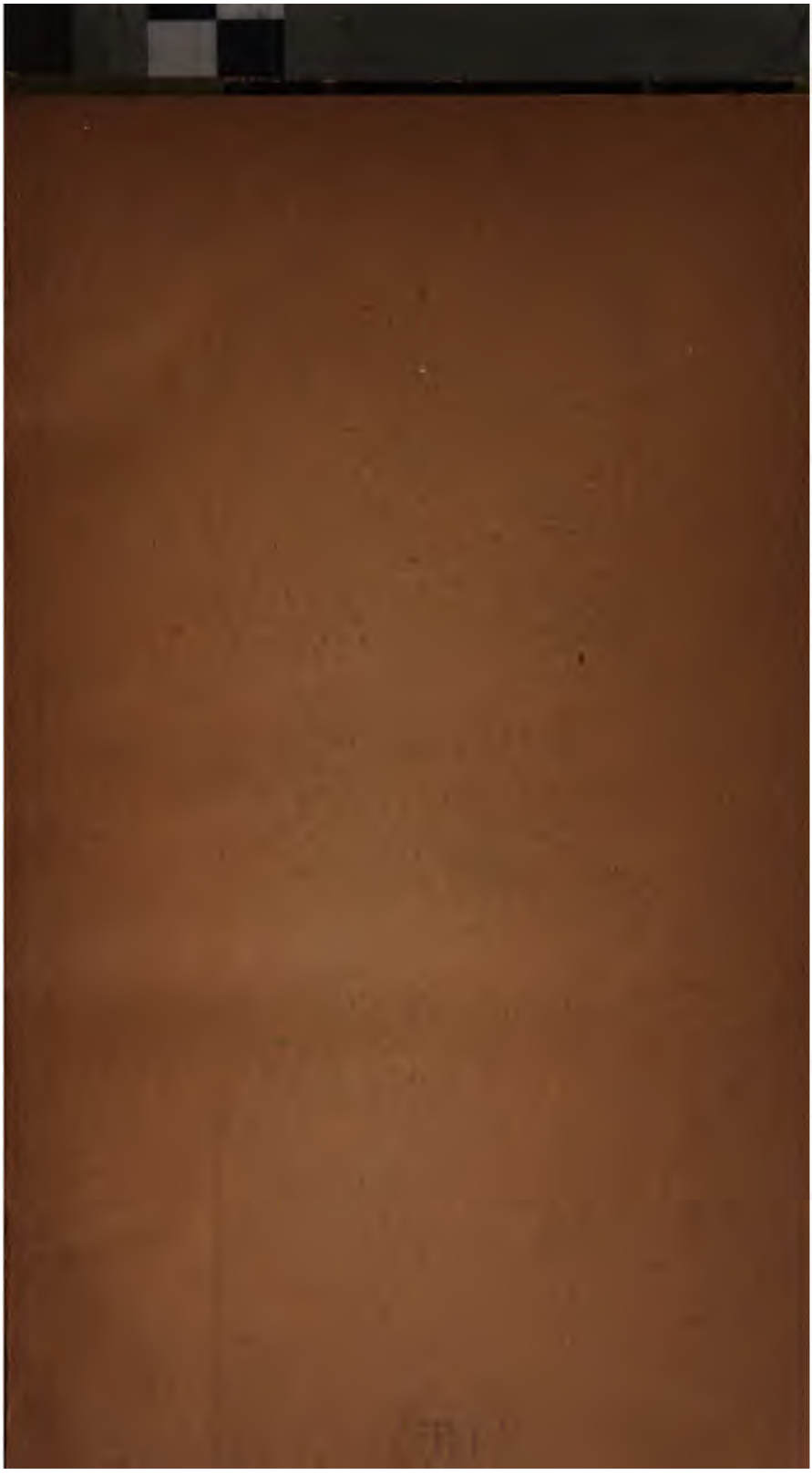
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

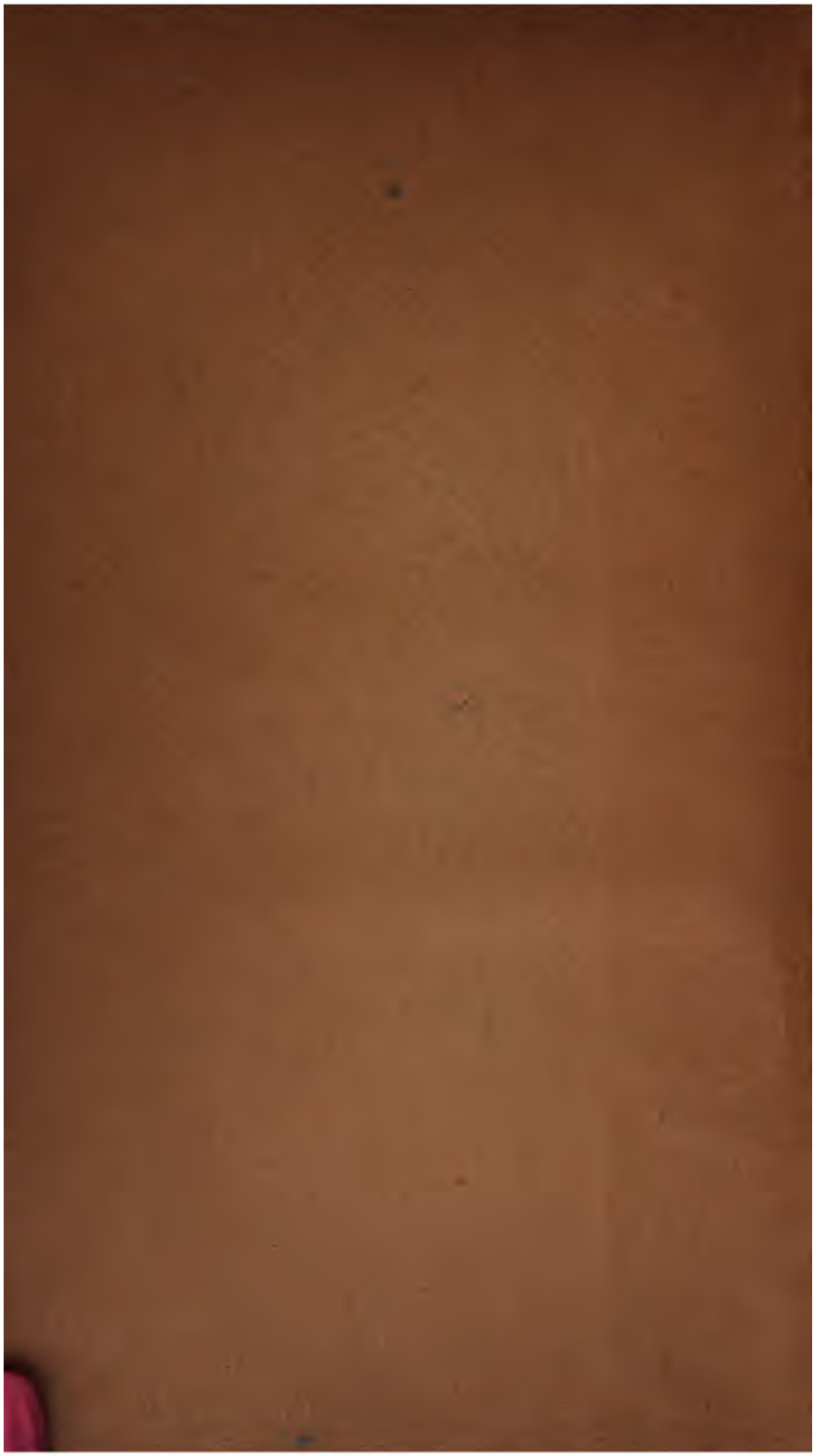
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07029324 0





LE

POT AU NOIR;

ET LE

POT AU BLANC;

OU LA

VERITÉ DÉVOILÉE,

LA

FOURBERIE DEMASQUÉE

ET LA

RÉLIGION PAPISTE RENVERSÉE.

A ROME.

MDCCLXXXVII.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
218559
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1901

LE POT AU NOIR.

Des riens ſacrés nous ſommes les eſclaves.

O SAGES Francois! ô nation admirable, peuple charmant, fait pour enſeigner les hommes! dites-moi, s'il vous plaît, qui étoient les plus fous & les plus anciennement fous, de nous ou des Egyptiens, ou des Syriens, ou des autres peuples?

Dites-moi ce que ſignifioit notre *gui* de chêne? & quel eſt le premier qui a conſacré un chat? C'eſt apparemment celui qui étoit le plus incommodé des ſouris.

Dites-moi quelle nation a danſé la première, ſous des rameaux d'arbres, à l'honneur des Dieux? qui la première a fait des

processions & mis des fous avec des grelots à la tête de ces processions ? qui promena un Priape par les rues, & en plaça aux portes en guise de marteaux ?

Enfin, dites-moi quel Arabe imagina de pendre le caleçon de sa femme à la fenêtre, le lendemain de ses noces ? &c, &c, &c.

Toutes les nations ont dansé autrefois à la nouvelle lune : s'étoient-elles donné le mot ? Non, pas plus que pour se réjouir à la naissance de son fils, & de pleurer, ou faire semblant de pleurer à la mort de son père.

Chaque homme est fort aise de revoir la lune, après l'avoir perdue pendant quelques nuits.

Il est cent usage qui sont si naturels à tous les hommes, qu'on ne peut dire que ce sont les Basques qui les ont enseignés aux Phrygiens, ni les Phrygiens aux Basques.

On s'est servi de l'eau & du feu dans les temples ; cette coutume s'introduit d'elle-même. Un prêtre ne veut pas toujours avoir les mains sales.

Il faut du feu pour cuire les viandes immolées, & pour brûler quelques brins de bois réſineux, quelques aromates qui combattent l'odeur de la boucherie ſacerdotale.

Mais les cérémonies myſtérieuſes dont il eſt ſi difficile d'avoir l'intelligence, les uſages que la nature n'enſeigne point, en quel lieu, quand, ou pourquoi les a-t-on inventés? qui les a communiqués aux autres peuples?...

Il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ſoit tombé en même tems dans la tête d'un Arabe ou d'un Egyptien, de couper à ſon fils un bout de prépuce; ni qu'un Chinois & un Perſan ayent imaginé à la fois de châtrer des petits garçons.

Deux pères n'auront pas eu en même tems, dans différentes contrées, l'idée d'égorger leur fils pour plaire à DIEU.

Il faut certainement que des nations ayent communiqué à d'autres leurs folies ſérieuſes, ou ridicules, ou barbares.

C'eſt dans l'antiquité qu'on doit avoir plaiſir à fouiller pour découvrir, ſi on peut,

le premier fou & le premier ſcélérat qui ont perverti le genre humain.

Mais comment ſavoir ſi *Jéhud* en Phénicie, fut l'inventeur des ſacrifices de ſang humain, en immolant ſon fils?

Comment s'aſſurer que *Licaon* mangea le premier de la chair humaine, quand on ne ſait pas qui s'aviſa le premier de manger des poules & des pigeons?

On recherche l'origine des anciennes fêtes, ou plutôt des anciennes fables, des anciens fagots, des anciennes lanternes.

La plus antique & la plus belle des fêtes eſt celle des Empereurs de la chine, qui labourent & qui ſement avec les premiers Mandarins.

La ſeconde eſt celle des Thesmophories d'Athènes.

Ici, mes amis, permettez que je faſſe une petite disgreſſion en faveur de la plus belle & de la plus antique des fêtes, c'eſt-à-dire, de celle qui ſe célébroit en l'honneur de l'Agriculture.

Par quelle fatalité, dites un peu, cette agriculture n'eſt-elle vraiment honorée qu'à

la Chine? Tout Miniſtre d'Etat en Europe doit lire avec attention le mémoire ſuivant, quoiqu'il ſoit d'un *Jéſuite*. Il n'a jamais été contredit par aucun autre miſſionaire, malgré la jalouſie de métier qui a toujours éclaté entr'eux. Il eſt entierement conforme à toutes les rélations que nous avons de ce vaſte empire.

„ Au Commencement du printems Chi-
„ nois, c'eſt-à-dire, dans le mois de Fé-
„ vrier, le tribunal des Mathématiques,
„ ayant eu ordre d'examiner quel étoit le
„ jour convenable à la cérémonie du labou-
„ ge, détermina le 24 de la onziéme lune,
„ ce fut par le tribunal des *rites* que ce jour
„ fut annoncé à l'Empereur dans un mémo-
„ rial où le même tribunal des *rites* marquoit
„ ce que Sa Majeſté devoit faire pour ſe
„ préparer à cette fête.

„ Selon ce mémorial, 1°. l'Empereur doit
„ nommer les douze perſonnes illuſtres qui
„ doivent l'accompagner & labourer après
„ lui; ſavoir trois Princes & neuf Préſi-
„ dens des Cours Souveraines. Si quelques-
„ uns des Préſidens étoient trop vieux ou
„ infirmes, l'Empereur nomme ſes aſſeſſeurs
„ pour tenir leur place.

„ 2°. Cette cérémonie ne conciſte pas ſeu-
„ lement à labourer la terre, pour exciter
„ l'émulation par ſon exemple; mais elle
„ renferme encore un ſacrifice que l'Em-
„ pereur comme grand pontife offre au
„ *Chang-ti*, pour lui demander l'abondance
„ en faveur de ſon peuple. Or, pour ſe
„ préparer à ce ſacrifice, il doit jeuner &
„ garder la continence les trois jours précé-
„ dens. (*a*) La même précaution doit être
„ obſervée par tous ceux qui ſont nom-
„ més pour accompagner Sa Majeſté, ſoit
„ Princes, ſoit autres, ſoit Mandarins de
„ lettres, ſoit Mandarins de guerre.

„ 3°. La veille de cette cérémonie, Sa
„ Majeſté choiſit quelques Seigneurs de la
„ premiere qualité, & les envoye à la ſalle
„ de ſes ancêtres, ſe proſterner devant la
„ tablette, & les avertir, comme ils feroient
„ s'ils étoient encore envie, (*b*) que le
„ jour ſuivant il offrira le grand ſacrifice.

(*a*) Cela ſeul ne ſuffit-il pas pour détruire la folle ca-lomnie dans notre *Occident*, que le Gouvernement Chinois eſt athée?

(*b*) Le proverbe dit: *Comportez-vous à l'égard des morts, comme s'ils étoient encore en vie.*

„ Voilà en peu de mots ce que le mémo-
„ rial du tribunal des *rites* marquoit pour
„ la perſonne de l'Empereur. Il déclaroit
„ auſſi les préparatifs que les différens tri-
„ bunaux étoient chargés de faire. L'un
„ doit préparer ce qui ſert aux ſacrifices.
„ Un autre doit compoſer les paroles que
„ l'Empereur récite en feſant le ſacrifice.
„ Un troiſiéme doit faire porter & dreſſer
„ les tentes ſous leſquelles l'Empereur dine-
„ ra, s'il a ordonné d'y porter un repas.
„ Un quatriéme doit aſſembler quarante
„ ou cinquante vénérables vieillards, la-
„ boureurs de profeſſion, qui ſoyent pré-
„ ſens, lorſque l'Empereur laboure la terre.
„ On fait venir auſſi une quarantaine de
„ laboureurs plus jeunes pour diſpoſer la
„ charrue, atteler les bœufs, & préparer
„ les grains qui doivent être ſemés.
„ L'Empereur ſeme cinq ſortes de grains,
„ qui ſont cenſés les plus néceſſaires à la
„ Chine, & ſous leſquels ſont compris tous
„ les autres, le froment, le ris, le millet,
„ la fève, & une autre eſpèce de mil, qu'on
„ appelle *Cac-leang*.
„ Ce furent-là les préparatifs: le vingt-
„ quatrieme jour de la lune, Sa Majeſté ſe

„ rendit avec toute la Cour en habit de cé-
„ rémonie au lieu deſtiné à offrir au *Chang-*
„ *ti* le ſacrifice du printems, par lequel on
„ le prie de faire croître & de conſerver
„ les biens de la terre. C'eſt pour cela
„ qu'il l'offre avant que de mettre la main
„ à la charrue.....

„ L'Empereur ſacrifia, &, apres le ſa-
„ crifice, il deſcendit avec les trois Prin-
„ ces & les neuf préſidens qui dévoient la-
„ bourer avec lui.

„ Pluſieurs grands Seigneurs portoient
„ eux-mêmes les coffres précieux qui ren-
„ fermoient les grains qu'on devoit ſemer.
„ Toute la Cour y aſſiſta en grand ſilence.

„ L'Empereur prit la charrue, & fit, en
„ labourant pluſieurs allées & venues: lors-
„ qu'il quitta la charrue, un Prince du ſang
„ la conduiſit & laboura à ſon tour. Ainſi
„ du reste.

„ Après avoir labouré en différens en-
„ droits, l'Empereur ſema les différens
„ grains. On ne laboure pas alors tout le
„ champ entier: mais les laboureurs de pro-
„ feſſion achèvent de le labourer.

„ Il y avoit, cette année-là, quarante-
„ quatre anciens laboureurs, & quarante-

„ deux plus jeunes. La cérémonie ſe ter-
„ mina par une récompenſe que l'Empereur
„ leur fit donner."

A cette rélation d'une cérémonie qui eſt la plus belle de toutes, puisqu'elle eſt la plus utile, il faut joindre un Edit de même Empereur *Yont-chin.*

Il accorde des récompenſes & des honneurs à quiconque défrichera des terres incultes depuis quinze arpens jusqu'à quatre-vingt vers la Tartarie; Car il n'y en a pas d'incultes dans la Chine proprement dite; & celui qui en défriche quatre-vingt devient Mandarin du huitiéme ordre.

Que doivent faire nos Souverains d'Europe en apprenant de tels exemples?

ADMIRER ET ROUGIR; MAIS SURTOUT IMITER.

Célébrer à la fois l'agriculture & la juſtice; montrer aux hommes combien l'une & l'autre ſont nécesſaires; joindre le frein des loix à l'art qui eſt la ſource de toutes les richeſſes, rien n'eſt plus ſage, plus pieux & plus utile.

Il y a de vieilles fêtes allégoriques qu'on retrouve partout comme celles du renouvellement des faiſons.

Il n'eſt pas néceſſaire qu'une nation ſoit venue de loin enſeigner à une autre, qu'on peut donner des marques de joye & d'amitié, & auſſi des baiſers de *Judas* à ſes voiſins, le jour de l'an. Cette coutume étoit celle de tous les peuples.

Les Saturnales des Romains ſont plus connues que celles des Suiſſes & des Pictes, parce qu'il nous eſt resté beaucoup d'écrits & de monumens Romains; & que nous n'en avons aucun des autres peuples de l'Europe occidentale.

La fête de *Saturne* étoit celle du tems; il avoit quatre aîles: le tems va vîte. Ses deux viſages figuroient évidemment l'année finie & l'année commencée.

Les Grecs diſoient que ce *Saturne* avoit dévoré ſon père, & qu'il dévoroit ſes enfans: il n'y a point d'allégorie plus ſenſible; le tems dévore le paſſé & le préſent, & dévorera l'avenir.

Pourquoi chercher de vaines & triſtes explications d'une fête ſi univerſelle, ſi gaie, ſi connue!

A bien examiner l'antiquité, je ne vois pas une fête annuelle triſte; ou du moins, ſi elles commençent par des lamentations, elles finiſſent par danſer, rire & boire.

Si on pleure *Adoni*, ou *Adonaï*, que nous nommons *Adonis*, il reſſuſcite bientôt, & on ſe réjouit.

Il en eſt de même aux fêtes d'*Iſis*, d'*Oſiris* & d'*Horus*. Les Grecs en font autant pour *Cérès* & *Proſerpine*.

On célébroit avec gayeté la mort du ſerpent *Python* (c). Jour de fête & jour de

(c) *Python*, ce mot ſignifie proprement le Dieu *Apollon*, appellé *Python*, ou *Pythius*, à cauſe du ſerpent *Python* qu'il tua.

Ce ſerpent étoit un animal d'une grandeur prodigieuſe, que la terre engendra de ſon limon, après le déluge de *Deucalion*.

Junon envoya cette bête contre *Latone*, l'une des Maîtreſſes de *Jupiter*. Celle-ci ne peut l'éviter qu'en ſe jettant dans la mer, où *Neptune* fit paroître l'Iſle de *Délos* qui lui ſervit de retraite.

Apollon tua dans la ſuite ce ſerpent à coups de fleches. Ce fut en mémoire de cette victoire qu'il inſtitua les jeux *Pythiens* ou les fêtes *Pythiennes*.

joye étoit la même choſe. Cette joye n'étoit que trop emportée aux fêtes de Bacchus.

Je ne vois pas une ſeule commémoration générale d'un événement malheureux.

Les inſtituteurs des fêtes n'auroient pas eu le ſens commun, s'ils avoient établi dans Athènes la célébration de la bataille perdue à Chéronée; & à Rome celle de la bataille de Cannes.

On perpétuoit le ſouvenir de ce qui pouvoit encourager les hommes, & non ce qui pouvoit leur inſpirer la lâcheté du déſeſpoir.

Cela eſt ſi vrai, qu'on imaginoit des fables, pour avoir le plaiſir d'inſtituer des fêtes.

Castor & *Pollux* n'avoient pas combattu pour les Romains auprès du lac *Regille*; mais des prêtres le diſoient au bout de trois ou quatre cents ans, & tout le peuple danſoit.

Il mit la peau de cet animal ſur le trépied, où lui, ſes prêtres & ſes prêtreſſes s'aſſeyoient pour rendre ſes oracles.

On appelloit auſſi *Pythons*, des génies qui entroient ſuivant la fable, dans les corps des hommes, ſur-tout des femmes, pour leur découvrir ce qui devoit arriver.

Hercule n'avoit point délivré la Grèce d'une hydre à ſept têtes, mais on chantoit *Hercule* & ſon hydre.

Je ne ſais s'il y eut dans toute l'antiquité une ſeule fête fondée ſur un fait avéré; celles qu'on appelle *ſolemnelles* ne prouvent rien: & comment donc ne pas ſe moquer de ces ſcoliastes qui vous diſent magiſtralement: Voilà une ancienne hymne à l'honneur d'*Apollon* qui viſita *Claros*; donc *Apollon* étoit venu à *Claros*. On a bâti une chapelle à *Perſée*, donc il a délivré *Andromède*.

Pauvres ſots! dites plutôt donc il n'y a point eu d'*Andromède*.

Eh! que deviendra donc la ſavante antiquité qui a précédé les Olimpiades? — Elle deviendra ce qu'elle eſt, un tems inconnu, un tems perdu, un tems d'allégories & de menſonges, un tems mépriſé par les ſages, & profondément discuté par les imbécilles qui ſe plaiſent à nager dans le *vuide* comme les atômes d'*Epicure*.

Il y avoit par-tout des jours de péniten-

ce, des jours d'expiation dans les temples. Mais ces jours ne s'appellèrent jamais d'un mot qui répondit à celui de fêtes.

Toute fête étoit consacrée au divertissement; & cela est si vrai, que les Prêtres Egyptiens jeunoient la veille pour manger mieux le lendemain; coûtume que Messieurs nos Moines ont conservée.

Il y eut sans doute des cérémonies lugubres; on ne dansoit pas le *branle* des Grecs en enterrant, ou en portant au bucher son fils & sa fille; c'étoit une cérémonie publique, mais certainement ce n'étoit pas une fête.

Des gens ingénieux & profonds, des creuseurs d'antiquités, qui sauroient comment la terre étoit faite, il y a cent mille ans, si le génie pouvoit le savoir, ont prétendu que les hommes réduits à un très petit nombre dans notre continent & dans l'autre, encore effrayés des révolutions innombrables que ce triste globe avoit essuyées, perpétuèrent le souvenir de leurs malheurs par des commémorations funestes & lugubres.

Toute fête, diſent-ils, *fut un jour d'horreur, inſtitué pour faire ſouvenir les hommes que leur pères avoient été détruits par les feux échapés des volcans, par des rochers tombés des montagnes, par l'irruption des mers, par les dents & les griffes des bêtes ſauvages, par la famine, la peste & les guerres.*

Nous ne ſommes donc pas faits comme les hommes l'étoient alors ?

On ne s'eſt jamais tant réjoui à Londres qu'après la peste & l'incendie de la ville entière ſous *Charles* II.

Nous autres François, qui ſommes des gens d'eſprit, pleins de ſens & de raiſon, nous fimes de jolies chanſons, lorsque les masſacres atroces de la *St. Barthelemi* duroient encore.

On a précieuſement conſervé des pasquinades faites le lendemain de l'asſasſinat de *Coligni*; on imprima dans Paris: *Paſſio Domini nostri Gaspardi Colignii ſecundum Bartholomœum.*

Il eſt arrivé mille fois que le Sultan qui regne à Conſtantinople, a fait danſer ſes

châtrés & ſes Odaliques dans des ſallons teints du ſang de ſes frères & de ſes Viſirs.

Que fait-on, dans Paris, le jour qu'on apprend la perte d'une bataille & la mort de cent braves Officiers? On court à l'Opéra & à la Comédie.

Que feſoit-on quand la Maréchale d'*Ancre* étoit immolée dans la Grève à la barbarie de ſes perſécuteurs; quand le Maréchal de *Marillac* étoit traîné au ſupplice dans une charette, en vertu d'un papier, ſigné par des valets en robe dans l'antichambre du Cardinal de *Richelieu*; quand un Lieutenant-général des Armées, un étranger (*d*) qui avoit verſé ſon ſang pour l'Etat, condamné par les cris de ſes ennemis acharnés, alloit ſur l'echaffaut dans un tombereau d'ordures avec un baillon à la bouche; quand un jeune homme de dix-neuf ans (*e*), plein de candeur, de courage & de modeſtie, mais très imprudent, étoit conduit aux plus affreux des ſupplices?.. On chantoit des vaudevilles.

(*d*) Le Comte de Lally.

(*e*) Le Chevalier de la Barre. Voyez ſon hiſtoire détaillée aſſez au long dans un nouvel ouvrage ayant pour titre LA GAZETTE NOIRE, pag. 59 & ſuiv.

Tel eſt l'homme, ou du moins l'homme *François*. Tel il fut dans tous les tems, par la ſeule raiſon que les lapins ont toujours eu du poil, & les alouettes des plumes....

En vérité, je vous le dis: ſi vous ne devenez ſemblables à ces enfans, vous n'entrerez pas dans le Royaume de mon père.

Que cet oracle de vérité eſt conſolant pour le monde, ſurtout pour la France!

Feu le *bien-aimé* Louis XV a fait des écus & des piéces de ſix ſols avec les lampes & les chandeliers de nos Egliſes. Les François ont trouvé cette invention vraiment royale.

La Majeſté de nos Rois n'auroit oſé, il y a cent ans, toucher à cette argenterie, que les préjugés rendoient reſpectables.

Nos ſots grands-pères ſe ſeroient égorgés pour conſerver les lumiéres de l'Etre qui a fait le ſoleil & le jour.

L'aiſance qu'on a trouvé à lever cette argenterie eſt due à la philoſophie, qui commence à guider notre enfance.

Nous avons encore bien des choſes à ôter de nos Egliſes, & des temples à renverſer.

On bâtit à grands frais dans la Capitale des Welches, une égliſe à Ste Génevieve, patronne des Badauts. Pour concourir à la conſtruction de cet édifice, on a permis une friponnerie, c'est-à-dire, une lotterie qui mine le petit peuple & la livrée de Paris.

On eut pu épargner l'argent du peuple, en plaçant tout uniment la bienheureuſe Sainte dans l'égliſe de notre Dame. La patronne Pariſienne eut été fort honorée d'avoir la gauche ou le bas du pavé ſur la mère de *Jéſus*, à qui elle doit au ciel & ſur la terre tous les hommages: mais les moines ſujets de la patronne ont de l'ambition; ils veulent avoir des temples magnifiques, tandis que ces ladres & ces vilains devroient bien ſe contenter de leurs auges à cochon.

O Sages François! ô gens charmans, aimables au poſſible, vous qui avez conçu & enfanté l'Encyclopédie, le Journal de Trévoux & l'incomparable Mercure; dites! Les moines doivent-ils vous embarraſſer?

vous les regardez à peu près comme des fiacres, & vous avez encore le préjugé de ruiner le peuple pour des gens que vous mépriſez.

En plaçant tout naturellement la bienheureſe Sainte à notre Dame, vous gagnez un bâtiment, vous ſoulagez votre peuple, & vous occupez vos ouvriers à des travaux plus néceſſaires.

Paris contient au moins cent temples inutiles, ſans compter les chapelles qui ne diſent rien.

Ces égliſes, élevées aux ſaints par un criminel abus, méritent d'être abattues.

Vous ſavez, chers François, que c'eſt à *Dieu* ſeul que vous devez votre adoration, & lui ſeul eſt digne d'avoir des temples.

Ces édifices vous coûtent de l'entretien: démolliſſez-les; portez vos Saints à la cathédrale: placez-les dans les vuides ſtales de vos fainéans & lubriques Chanoines; les niches ſont toutes faites.

Ces bienheureux de bois tiendront auſſi bien bien leur coin que vos porteurs *d'aumuſſe*.

Il ne vous coûtera plus d'argent pour avoir des machines qui honorent DIEU

par grimaces ; vos Saints ne ſeront point *piqués*.

Appliquez les revenus de vos canonicats aux beſoins de la nation.

Par cet arrangement, vos Saints ſeront logés ſans frais : vous épargnerez l'argent de vos ſomptueux édifices : vous éleverez à leur place des manufactures, & vous aurez de l'argent.

Notre Dame deviendra l'égliſe de tous les Saints. Dans vos calamités, vous trouverez tous vos interceſeurs ſous la main : ils augmenteront la Cour de la Vierge : ils ſe joindront à elle pour obtenir ce que vous demanderez. Le proverbe dit :

Vis unita fortior.

Vous uſez, mes amis beaucoup de cire dans vos égliſes pour fêter, honorer, éclairer en plein jour le Créateur de la lumiere, ça fait vivre les marchands de mouches, les ciriers & les épiciers.

La flamme de votre charité, ô Chrétiens ! eſt préférable à la lueur de vos bougies. Quelle petiteſe ! Cette dépenſe ſeroit mieux employée à la ſubſiſtance de vos pauvres,

Dieu ſeroit plus honoré de voir ſes membres vêtus, que flatté de l'odeur de vos mêches puantes.

Deux ou trois cents mille livres dépenſées tous les ans, en luminaire, ſeroient un bien-être aux pauvres de Paris.

Six cents mille malheureux de moins feroient plus de bien à la ſociété que vos chandelles en plein midi.

Les enfans qui ont ſouvent tout perdu en perdant leur père, ſont obligés à cauſe de votre ſot uſage, de payer les lumières de l'enterrement, &c. &c....

En jettant un coup d'œil ſur les objets, on trouve de l'argent partout dans un Royaume où la guerre le diſſipe ſouvent; il faut le ménager, & ne point brûler la chandelle par les deux bouts.

Vous avez dans vos égliſes des grands Saints d'argent: que font-ils là? Dans ſes beſoins, l'Etat les a reſpectés; Eh pourquoi?

Nôtre Dame de la *vieille vaiſſelle* étoit un bon titre pour faire des écus: en verité, François, vous êtes de grands enfans! dites-moi! Faut-il qu'un Saint ſoit d'argent pour échauffer votre dévotion? Sa repréſentation en plâtre de Montmartre n'eſt-el-

le pas ausſi bienfaiſante qu'en lingot du Pérou?

O Welches! meſurez-vous le mérite de vos Saints ſur le prix de vos étoffes? Songez que vous avez des pauvres: tant que vous en aurez, il faut que vos ſaints, les modèles de la pauvreté, ſoient de plâtre, les Saints ſont plus touchés de la miſère des mendians que de leur figure enrichie de bijoux.

Vous avez des préjugés ſur vos bienheureux Saints qui ſont terribles.

Un artiſan, ſans travail, ſans ſecours, entre dans la belle Mosquée de St. Sulpice, demande pendant deux heures ſon pain quotidien à la S*te* Vierge; il preſſe parce qu'il eſt preſſé par une femme & ſix enfans qui n'ont point mangé depuis deux jours; le pain quotidien ne vient point: ſenſible au beſoin de ſa famille, il arrache un doigt à notre Dame d'*argent*.

Le ciel lui fait trouver le bonheur de le vendre à un fipon de Juif; il achête du pain; court avec joye rendre la vie à ſa femme & à ſes enfans.

Cet homme qui avoit trouvé, par le ſecours du ciel, le fripon de Juif, par un châtiment de la Providence, eſt ſaiſi par Meſſieurs *Durocher* & d'*Emery* deux coquins plus fripons que le fripon de Juif, qui le conduiſent dans un cachot.

On le brûle comme ſacrilège, pour avoir conſervé ſept perſonnes à l'Etat & à la religion.

Votre Vierge d'*argent*, ô François, eſt la cauſe de ſon malheur: ſi votre bonne protectrice avoit été de plâtre de Montmartre, la ſociété n'eut pas perdu un ſujet, & ſix enfans n'euſſent point été expoſés à la honte & à la mendicité.

Vous avez dans vos égliſes des tréſors que l'Etat a encore reſpectés.

Le tréſor de *St. Denis* eſt rempli de couronnes d'or, de bijoux & de colifichets de prix.

Pourquoi, par exemple, conſervez-vous le fauteuil de *vermeil* du vieux Roi *Dagobert*? il faut faire des écus de cette chaiſe percée.

Si vous êtes curieux de conſerver cette relique du Roi *Dagobert*, faites la deſſiner,

pendez-la en effigie avec vos tableaux au *Luxembourg*.

Les cruches de *Cana*, qui ſont venues de *Galilée* à *Paris*, à califourchon ſur les chevaux de la Vierge, peuvent rester où elles ſont.

Ces brinborions ne ſont point d'argent: ils font gagner vos fiacres qui menent à St. *Denis* les innocens qui vont voir des cruches.

Les os de vos Saints, renfermés dans des caiſſes d'argent doivent être mis dans des caiſſes de bois, & leurs autres caiſſes envoyées à la monnoye.

Croyez-moi, amis François, ils feront autant de miracles dans un coffre de ſapin que dans un coffre d'or, où vos ſaints auroient de l'humeur.

Les ſaints n'ont point d'humeurs, dès qu'ils ont quitté la terre, le ſéjour des humeurs.

Les ornemens, les dentelles, les chappes, les tuniques d'or & d'argent qui ſervent à vos cérémonies religieuſes, & qui vous font *Judaïſer*, vous occaſionnent des dépenſes, forment une bigarure qui char-

moit vos ſots grands-pères, & font lever les épaules à leurs ſages petits-fils, qui ne ſont point du tout *Viſigohts*.

Ces décorations du paganisme que vos théologiens & vos rubricaires croyent néceſſaires, à cauſe que le prêtre *Aaron* avoit des vêtemens à peu-près pareils, le jour que les femmes d'*Israël* changeoient de chemiſe ne ſont plus de ſaiſon.

Vos ſots grands-pères, vos vieux vénérables maîtres, ô François, ignorent-ils que la loi nouvelle, la loi de JESUS-CHRIST, a jetté par terre le bonnet du Grand-Prêtre, briſé les pierres des Douze Tribus & déchiré le voile du temple?

Ces petites cérémonies, ces vêtemens que *S. Paul* appelle des niaiſeries, des puérilités, ſont inutiles dans vos égliſes.

Les Apôtres n'avoient point ces brinborions; *Pierre*, *Jacques*, *Mathieu*, ne portoient point la mitre (*f*) avec deux eſpèces d'oreilles d'âne, avec un bâton enrichi

(*f*) La mitre eſt l'ancienne coëffure des demoiſelles *Romaines* qui vendoient leurs faveurs du bas, au temple de la *Fortune*, aux partis de *Cicéron* & de *Catilina*.

de diamans comme vos Evêques. Un bâton de bois de chêne, avec des coquilles, comme les pélérins de *St. Jacques*, c'eſt aſſez bon pour eux.

Un Evêque de la primitive égliſe bénisſoit le peuple ſans *rochet*: cela n'étoit point une indécence ni un péché contre la rubrique.

La bénédiction de vos prélats à croix d'or, auroit-elle plus de vertu à cauſe que vous les nommez *Monſeigneur*, & que ſa Grandeur a la flamme aux talons? Ces talons enflammés le font-ils atteindre plutôt au Ciel que les ſandales de *Jacques* & de *Mathieu*.

Les prêtres de *Jupiter* portoient ſur leurs épaules la peau des moutons & des bœufs qu'ils avoient ſacrifiés au mari de *Junon*. C'eſt peut-être en memoire des ſacrifices, faits anciennement à *Jupiter* que vos Chanoines portent des peaux ſur leurs épaules ou ſur leurs bras. Car la nouvelle loi n'a pas préſenté en holocauſte au Dieu des nations des veaux, des moutons, des cochons, que ceux qui ſont dans vos cloîtres & dans vos chapitres.

Trêve, s'il vous plaît, ſur ces petites miſeres dont le détail doit vous ennuyer. Mais,

Songez, ô Welches! que vos ornemens d'Egliſe couvriroient mieux la nudité de JESUS-CHRIST dans les perſonnes ſacrées & miſérables de vos pauvres: oui, c'eſt ſûr! vous auriez plus de mérite de vêtir ſes membres térestres, que d'entretenir un faſte étranger à ſes loix, & à la charité de ſon cœur.

L'Egliſe, l'épouſe d'un DIEU, pauvre & humilié, a toujours eu une crainte terrible de la pauvreté. Elle s'eſt conſervée ſagement & de bonne heure des reſſources contre ce péché affreux. (g)

Les biens immenſes qu'elle a amaſſés en prêchant la pauvreté, les miſères & le déſintéreſſement, l'ont miſe à ſon aiſe, juſqu'à la conſommation des ſiécles.

(g) Douze ou quinze millions ſaiſis en Espagne ſur deux Procureurs Jeſuites du Paraguai, prouvent qu'en prêchant le détachement des richeſſes, les prêtres, les moines n'ont jamais été dupes de leurs ſermons.

Cette bonne mère fait une dépenſe qui paroît ſinguliere quoique très petite; elle conçiste dans l'encens qu'elle distribue auſſi mal que l'Académie Françoiſe, en le partageant à l'amiable entre DIEU, les curés & des faquins de marguilliers. (*h*)

Non contente de cette généroſité, elle devient prodigue en faveur des cadavres puans étalés dans ſes temples.

Un gueux, un vil atôme retourné dans ſont néant, devient l'objet de ſes encenſemens. Cette cérémonie payenne ſouleve les gens d'esprit.

Les Frères *Romains*, diſent les Frères *réformès*, ont beaucoup de petiteſſes dans leurs culte.

Les chers Frères *Romains* qui ont battu, chaſſé leurs Frères réformés, diſent que ces derniers ſont des hérétiques qui ont décharné le culte, que leur charité *Romaine* ordonne d'envoyer à tous les Diables.

Les Frères *damnés* répondent: l'Evangile n'a pas beſoin du ſecours de la chair; nous avons ôté l'ivraie du bled; nous avons

(*h*) Recteurs d'Egliſe.

conſervé ce qui étoit de Dieu, ôté ce qui étoit de l'homme; nous n'avons point d'encenſoir dont le balancement nous éblouiſſoit; nous n'allumons point de chandelles quand il fait jour; nous chantons les louanges de Dieu dans notre langue, parce que nous n'entendont pas le Grec.

Nos Ministres nous prêchent l'Evangile ſans étole, & nous profitons autant de leurs Sermons que s'ils avoient des bonnets quarrés: au lieu de ces colifichets, nous faiſons des aumones aux pauvres.

Les Frères *réformés* ne méritent point l'anathême de l'homme; confervons notre croyance de la transubſtantiation, & encore quelques années notre purgatoire.

Imitons nos frères *réformés*, faiſons des aumones, & moquons-nous de l'habit des Capuçins, des aumuſſes de nos chanoines, des étoles de nos Curés & des talons rouges de nos Evêques.

Vous avez des clochers trop hauts & des cloches qui vous coûtent, ô Welches! vous

n'avez beſoin que d'une cloche dans ſa chaque Egliſe.

Cette groſſe ſonnerie touble le répos de la Société & le ſommeil de vos malades: il faut ôter vos cloches, les mettre dans vos arſenaux, & en faire des canons qui vous ſerviront mieux que des cloches, quand les Anglois viendront reprendre votre Belle-Isle, ou que vous irez de nouveau avec vos Espagnols aſſiéger leur Gibraltar.

O Sages François! Serez-vous toujours Egyptiens? croirez-vous éternellement que les oignons ſont vos Dieux! La Divinité peut-elle ſe changer en oignon.

Un Soldat Romain fut écorché vif par les Egyptiens, pour avoir donné des coups de fouet à un chat: vous autres, vous avez répandu le ſang de vos frêres; vos docteurs voudroient voir couler encore celui de vos philoſophes, parce qu'ils-veulent vous éclairer.

Hélas! Songez à la journée de St. Barthelemi: vous avez maſſacré vos concitoyens à cauſe qu'ils vous diſoient que c'étoit une platitude de mettre ſur vos autels le chien

chien de St. Roch & le cochon de St. Antoine.

De grace, ayez un peu plus de bon ſens, & courage !

Pour rendre la France heureuſe & tranquille, il faut ramaſſer vos livres de morale, vos caſuistes réſervés, vos inſenſés controverſistes, vos vieux bancs théologiques, vos plates rubriques, les ſales habits des Capucins, & mettre le feu à toutes ces belles choſes, en chantant une hymne à la raiſon.

Ainſi ſoit-il !

* *
*

PARLONS puisqu'il faut parler des niaiſeries, des fadaiſes & des contes de peaux-d'âne de notre Sainte Mère, l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, ſans paſſer ſous ſilence les petits maſſacres qu'elle a perpétrés, (faut croire) pour l'honneur de la religion.

Les petites cérémonies du culte Romain, dit ſagement le Grand *Erasme*, nous font reculer en nous ramenant de JESUS-CHRIST à *Moyſe*.

La Religion Chrétienne ſi belle dans ſa morale, puiſée dans le ſein de l'ordre de la nature, n'avoit pas beſoin de petites choſes pour ſe ſoutenir.

Les Docteurs & les rubricaires, enfans de cette religion, ont à cœur ces petites choſes, les ont pillées chez les payens, & en font encore aujourd'hui le tryomphe & l'échafaudage de leur culte.

Le ſang des Chrétiens n'a rien coûté à Rome pour maintenir ces bagatelles.

Les champs d'Yvri furent rougis pour une meſſe baſſe. Le Poitou fut trempé de ſang humain pour le Purgatoire; les murs de la Rochelle détruits pour des *Agnus Dei* & des goupillons (*i*); toute la France fut maſſacrée pour n'avoir pas cru que la confeſſion auriculaire inconnue *douze cens ans* dans l'Egliſe, devenoit néceſſaire au ſalut en *douze* cens un.

Un ſcélérat, le Père *Tellier*, un monſtre, le Père *La Chaiſe*, tous deux de la ſainte Compagnie de Jésus, ont profité des frayeurs d'un grand Roi, pour remplir les Cévennes & la France d'horreurs.

Une chétive Bulle, ouvrage de la ſtupidité & de la cabale, a rempli le Royaume de malheureux: Le Saint Père, ce portrait de DIEU, ce vicaire de la charité, trouve plus chrétien de donner à tous les Diables les Anglois, les Hollandois, & la plus

(*i*) C'eſt une eſpèce de petit bâton de *Jacob*, de métal ou de bois, à l'un des bouts duquel on attache pluſieurs brins de crin de cheval ou de poil de cochon, pour prendre de l'eau bénite & en asperger les fots.

grande partie de l'Allemagne, que de renoncer aux niaiſeries du culte Romain.

Que de maſſacres perpétrés pour ces fadaiſes, depuis les premiers ſiécles de notre ére vulgaire. Le recit fait frémir la nature.

Les chrétiens avoient déja excité quelques troubles à Rome, lorsque l'an 251 de notre ére vulgaire, le prêtre *Novatien* disputa ce que nous appellons *la chaire de Rome*, la papauté au Pape *Corneille*: Car cetoit déja une place qui valoit beaucoup d'argent.

Et préciſément dans le même tems, la chaire de Carthage fut disputée de même par *Cyprien* & un autre prêtre nommé *Novat*, qui avoit tué ſa femme à coups de pieds dans le ventre. (*k*).

Ces deux ſchismes occaſionnerent beaucoup de meurtres dans Carthage & dans Rome.

L'Empereur *Décius* fut obligé de répri-

(*k*) *Hiſtoire Eccléſiaſtique.*

mer ces fureurs par quelques ſupplices, c'eſt ce qu'on appelle la *grande*, la terrible *perſécution* de *Décius*.

Nous n'en parlerons pas ici; nous nous bornons aux meurtres commis par les Chrétiens ſur d'autres Chrétiens.

Quand nous ne compterons que deux cens perſonnes tuées ou griévement bleſſées dans ces deux premiers ſchiſmes qui ont été le modéle de tant d'autres, nous croyons que cet article ne ſera pas trop fort. Poſons donc 200

Dès que les Chrétiens peuvent ſe livrer impunément à leurs vengeances ſous *Conſtantin*, ils aſſaſſinent le jeune *Candidien* (*l*) fils de l'Empereur *Galère*, l'eſpérance de l'Empire, & que l'on comparoit à *Marcellus*; un enfant de huit ans fils de l'Empereur, *Maximin*, une fille du même Empereur agée de ſept ans; l'Impératrice leur mère fut traînée hors de ſon palais avec

200

(*l*) Année 313.

De l'autre part. 200

ſes femmes dans les rues d'Antioche, & furent jettées avec elles dans l'Oronte. L'Impératrice *Valérie*, veuve de *Galère*, & fille de *Dioclétien* fut tuée à Theſſalonique en 313, & eut la mer pour ſépulture.....

Il eſt vrai que quelques auteurs n'accuſent pas les Chrétiens de ce meurtre, & l'imputent à *Licinius*; mais réduiſons encore le nombre de ceux que les Chrétiens égorgèrent dans cette occaſion à deux cens. Ce n'eſt pas trop. Ci . . . 200

Dans le ſchisme des Donatistes en Afrique, on ne peut gueres compter moins que quatre cens perſonnes aſſommées à coups de maſſues, car les Evêques ne vouloient pas qu'on ſe battit à coups d'épées. Poſe 400

On ſait de quelles horreurs & combien de guerres civiles le ſeul mot de *conſubſtanſiel* fut l'origine & le prétexte.

800

De l'autre part. 800

Cet incendie embraſa tout l'Empire à pluſieurs repriſes, & ſe ralluma dans toutes les provinces dévastées par les Goths, les Bourguignons, les Vandales pendant près de quatre cens années.

Quand nous ne mettrons que trois cens mille chrétiens égorgés par des Chrétiens pour cette querelle, ſans compter les familles errantes réduites à la mendicité, on ne pourra point nous reprocher d'avoir enflé nos comptes. Ci 300000

La querelle des Iconoclastes & des Iconoclâtres n'a pas certainement coûté moins de ſoixante mille vies. 60000

Nous ne devons point paſſer ſous ſilence les cent mille manichéens que l'Impératice *Théodora*, veuve de *Théophile*, fit égorger dans l'Empire Grec en 845.

C'étoit une pénitence que ſon Confeſſeur lui avoit ordonnée,

360800

De l'autre part. 360800

parce que jusqu'à cette époque, on n'en avoit encore pendu, empalé, noyé que vingt mille. Ces gens-là méritoient bien qu'on les tuât tous pour leur apprendre *qu'il n'y a qu'un bon principe* & *point de mauvais*. Le tout se monte à cent vingt mille au moins. Ci. 120000

N'en comptons que vingt mille dans les séditions fréquentes excitées par les prêtres qui se disputèrent partout des chaires épiscopales. Il faut avoir une extreme discrétion. Pose. . . . 8000

On a supputé que l'horrible folie des saintes croisades a coûté la vie à deux millions de Chrétiens. Mais je veux bien par la plus étonnante réduction qu'on ait jamais faite, les réduire à un million. Ci. 1000000

La croisades des religieux Chevaliers Porte-glaives qui dévastèrent si honnêtement & si sainte-

1488800

De l'autre part. 1488800

ment tous les bords de la mer Baltique, doit aller au moins à cent mille morts. Ci. . . 100000

Autant pour la croiſade contre le Languedoc, où l'on ne vit longtems que les cendres des bûchers & des oſſemens de morts dévorés par les loups dans les campagnes. Ci. 100000

Pour les croiſades entre les Empereurs depuis *Grégoire* VII, nous voulons bien n'en compter que trois cens mille. Ci. . . 300000

Le grand ſchisme d'Occident du quatorziéme ſiécle fit périr aſſez de monde, pour qu'on rende juſtice à notre modération, ſi nous ne comptons que cinquante mille victimes de la rage Papale, *rabbia papale*, comme diſent les Italiens. Ci. 50000

La dévotion avec laquelle on fit brûler à la fin de ce grand ſchisme dans la ville de Conſtance les deux

1938800

De l'autre part. 1938800

prêtres *Jean Hus* & *Jerôme* de Prague, fit beaucoup d'honneur à l'Empereur *Sigismond* & au Concile; mais elle cauſa, je ne ſais comment, la guerre des Huſites, dans laquelle nous pouvons compter hardiment cent cinquante mille morts. Ci. 150000

Après ces grandes boucheries, nous avoüons que les maſſacres de Mérindol & de Cabrieres ſont bien peu de choſe; il ne s'agit que de vingt-deux gros bourgs mis en cendres, de dix-huit mille innocens égorgés, brûlés, d'enfans à la mamelle jettés dans les flammes, de filles violées & coupées enſuite par quartiers, de vieilles femmes qui n'étoient plus bonnes à rien, & qu'on feſoit ſauter en l'air en leur enfonçant des carthouches chargées de poudre dans leurs deux orifices.

Mais comme cette petite exécu-

2088800

De l'autre part. 2088800

tion fut faite juridiquement, avec toutes les formalités de la juſtice, par des gens en robe, il ne faut pas omettre cette partie du droit François. Poſe donc . . 18000

Nous voici parvenus à la plus ſainte, à la plus glorieuſe époque du Chriſtianiſme que quelques gens ſans aveu voulurent réformer au commencement du ſeiziémé ſiécle.

Les ſaints Papes, les ſaints Evêques, les ſaints Abbés, les ſaints Moines, ayant refuſé de s'amender, les deux partis marchèrent ſur des corps morts pendant deux ſiécles entiers, & n'eurent que quelques intervalles de paix.....

Si l'ami lecteur vouloit bien ſe donner la peine de mettre enſemble tous les asſasſinats commis depuis le regne du ſaint Pape *Léon* X jusqu'à celui du ſaint Pape *Clément* IX, asſasſinats, ſoit juridiques, ſoit non juridiques, têtes de

2106800

De l'autre part. 210680

Prêtres, têtes de ſéculiers, têtes d'Empereurs, Rois & Princes, abattues par le bourreau; le bois renchéri dans pluſieurs Provinces par la multitude des bûchers allumés, le ſang répandu d'un bout de l'Europe à l'autre; les bourreaux laſſés en Flandre, en Allemagne, en Hollande, en France, en Angleterre même, trente guerres civiles pour la tranſubſtantiation, la prédeſtination, le ſurplis & l'eau bénite, les maſſacres de la St. Barthelemi, les maſſacres d'Irlande, les maſſacres des Vaudois, les maſſacres des Cevennes, &c, &c, &c, &c. On trouveroit ſans doute, plus de deux millions de morts ſanglantes avec plus de trois millions de familles infortunées, plongées dans une miſère pire, peut-être, que la mort.

Mais comme il ne s'agit ici que

De l'autre part. 2106800

de morts, paſſons vîte avec horreur, deux millions. Ci . . 2000000

Ne ſoyons point injuſtes; n'imputons point à l'Inquiſition plus de crimes qu'elle n'en a commis en ſurplis & en étole. N'exagérons rien. Réduiſons à deux cens mille le nombre des ames qu'elle a envoyées en Paradis, en Purgatoire, ou en Enfer. Ci . . 200000

Réduiſons même à cinq millions les douze millions d'hommes que l'Evêque *Las Caſas* prétend avoir été immolés à la religion Chrétienne dans l'Amérique; & faiſons ſurtout la réflexion conſolante, qu'ils n'étoient pas des hommes, puiſqu'ils n'étoient pas Chrétiens. Ci 5000000

Réduiſons avec la même économie les quatre cens mille hommes qui périrent dans la guerre civile du Japon, excitée par les Révérends Peres Jéſuites. Ne portons notre compte qu'à trois cens mille. Ci 300000

Total 9718800

Le tout calculé ne montera qu'à la ſomme de neuf millions ſept cens dix-huit mille huit cens perſonnes, ou égorgées ou noyées, ou brûlées, ou rouées, ou pendues pour l'amour de DIEU. Nous ne parlerons point de deux ou trois cens mille Camiſards envoyés aux galéres. A Brest, Marſeille & Toulon, on ne les a pas maſſacrés, *Dieu merci;* mais on leur a fait faire pénitence pour leur converſion & le ſalut de leurs ames. C'eſt très humain, & ſurtout très chrétien.

Qui que tu ſois, lecteur, ſi tu conſerves les archives de ta famille, conſulte-les, & tu verras que tu as eu plus d'un grand-père immolé au prétexte de la religion, ou du moins cruellement perſécuté (ou perſécuteur) ce qui eſt encore plus funeſte.

T'appelles-tu *Argile*, ou *Perth*, ou *Montroſe*, ou *Hamilton*, ou *Douglas*, ſouviens-toi qu'on arracha le cœur à tes peres ſur un échaffaud pour la cauſe d'une liturgie & de deux aunes de toile?

Es-tu Irlandois? Lis ſeulement la déclara-

tion du Parlemeut d'Angleterre du 25 Juillet 1643.

Elle dit: „ que, dans la conjuration d'Ir-
„ lande, il périt cent cinquante quatre mil-
„ le perſonnes (tous Proteſtans) par les
„ mains chrétiennes des Catholiques."

Crois, ſi tu veux avec l'Avocat *Brooke*, qu'il n'y eut que quarante mille hommes d'égorgés ſans défenſe, dans le premier mouvement de cette *ſainte* & *Catholique* conſpiration.

Mais quelle que ſoit la ſupputation, tu deſcends des aſſaſſins ou des aſſaſſinats.

Choiſis & tremble. Mais toi, prélat de mon pays, réjouis-toi: notre ſang t'a valu cinq mille guinées de rente....

Nota benè, ami lecteur! J'ai été étrangemment choqué du calcul ci-deſſus, & encore plus vivement tenté d'écrire contre l'auteur, qui eſt un *maudit* Anglois; mais ſon mémoire ne m'ayant pas paru enflé, je me ſuis retenu.

Au reste, j'eſpére qu'on n'aura plus de pareils calculs à faire. Mais à qui en aura-t-on l'obligation?

* *
*

Le joug de l'Evangile doit être doux. Les fers de l'Evangile, dit le Législateur des Chrétiens, ſont légers.

Nos Docteurs de Sorbonne, nos Curés, nos vicaires de Paroiſſe, nos Caſuiſtes, les vieillards de Jéruſalem, les grands hommes de Béthanie, le déraiſonnable *Abraham Chaumeix*, ce bon homme de l'Apocalypſe, le Révérend *Berthier*, le ſcorpion de la vallée de Joſaphat; tous ces vénérables Meſſieurs ont bien appéſanti ces chaînes du Nouveau Teſtament, à en croire ce qu'ils ont écrit avec tremblement.

Enfin, tous les hommes mûrs & formés dans la maturité dont parle *l'Apôtre des Nations*, crient dans les rues, dans les carrefours & ſur les toits: „ *Abomination de la* „ *déſolation*; *il n'y a plus de religion en* „ *France.*

„ Il a paru il y a quinſe ans, deux livres „ ex-

„ excellens intitulés, l'un des *Mœurs*, &
„ l'autre de *l'Esprit*: les ouvrages immor-
„ tels de feu le damné M. de Voltaire ſe
„ re-impriment par l'agioteur *Beaumarchais*
„ avec les beaux caractères de *Baskerville*
„ qui ont coûté cent mille écus; & ſe re-im-
„ priment en ſecond à Caſſel avec des carac-
„ tères de l'Amérique, & en troiſiéme à
„ Moscow avec des caracteres de la Sybé-
„ rie. On en prépare une quatriéme à
„ Petersbourg, avec des caractères achêtés
„ *gratis* dans les Royaumes de Crimée, de
„ Cuban & de Taban; une cinquiéme à
„ Vienne qui coûtera quinze millions de
„ piastres Turques à l'Empereur; mais les
„ caractères ſeront payés de la bourſe de
„ *Mustapha*.

„ L'Encyclopédie, livre abominable, qui
„ ne vaut point *Suarez*, ni *Buſembaum*, ni
„ le mauvais mandement de feu l'Archevê-
„ que de Paris ſur le pauvre *Emile*, de *Rous-*
„ *ſeau*, tout cela s'imprime, ſe re-imprime
„ malgré tous les profonds réquiſitoires de
„ nos Avocats, malgré la brûlure qu'eſſu-
„ yent tous ces maudits Ouvrages, aux
„ pieds du grand escalier, par main de *Char-*

„ *lot*; (*m*) pourtant, tout cela ſe vend com-
„ me piaſtres d'Eſpagne, comme lingots du
„ Pérou, comme pain *blanc* chez le bou-
„ langer...”

Quel tems, lecteur, ont choiſi ces vieil-lards pour aboyer après nous!

Les François n'ont jamais été plus dignes du royaume céleſte que dans ce ſiécle.

Ce ſiécle n'eſt-il point celui de la puéri-té? N'avons-nous pas dévoré les bagatelles morales, les petits contes du petit, petit *Marmontel:* n'avons-nous pas admiré avec conſtance les culotes à la *Silhouette*, les pla-titudes à la *Turgot*, les perruques à la *Sar-tine*; ne nous ſommes nous point laiſſer at-traper comme des innocens par un fripon, nommé l'Abbé de *la Coſte*, qui nous a don-né pour notre argent des leçons de Géo-graphie, les meilleures poſſibles?

Nos Parlements ont fait dauſer *Pantin*, nous avons couru comme des étourdis dans

(*m*) Nom du ſeigneur bourreau de Paris.

la rue Quincampoix & chez *Ramponneau;* ces puérilités ne nous ont-elles pas rendus dignes du père céleſte?

Nos vieux pères s'égorgeoient pour leurs Docteurs, leurs Caſuiſtes & des argumens qu'ils n'eutendoient pas.

Nous, qui ſommes des jeunes gens, nous avons mépriſé les querelles Scholaſtiques, chanſonné *Clément*, *Queſnel* & la Bulle; mais, en revanche, nous avons fait de belles gambades, danſé de jolis menuets vers l'an 1714 ſur le cimetière de St. Médard.

Il s'y fit beaucoup de miracles, vous le ſavez, amis François! en voici un rapporté dans une chanſon de Madame la Ducheſſe du *Maine*, crainte que vous ne l'ayez oublié, je vais vous le rapeller.

Un décroteur à la royale,
Du talon gauche estropié,
Obtint pour grace ſpéciále
d'être boiteux de l'autre pied.

Les convulſions miraculeuſes, comme vous ſavez, continuèrent jusqu'à ce qu'on eut méchamment mis une garde au cimetière, avec cet arrêt maudit affiché aux portes:

De par le Roi. Défenſe à DIEU
De plus fréquenter en ce lieu.

Les révérends pères Jéſuites, comme vous le ſavez encore, ne pouvant plus faire de tels miracles, depuis que leur *Xavier* avoit épuiſé les graces de la Compagnie à reſſuſciter neuf morts de compte fait, s'aviſèrent, pour balancer le crédit des bons Janféniſtes, de faire graver une eſtampe de JESUS-CHRIST habillé en Jéſuite.

Un plaiſant du parti Janſéniſte, comme vous le ſavez encore, mit au bas de l'eſtampe:

Admirez l'artifice entrême
De ces moines ingénieux;
Ils vous ont habillé comme eux,
Mon DIEU! de peur qu'on ne vous aime.

Les Janſénistes, pour mieux prouver que jamais JESUS-CHRIST n'avoit pu prendre l'habit de Jéſuite, remplirent Paris de convultions, & attirèrent le monde à leur préau.

Le Conſeiller au Parlement, maître *Carré* de *Montgéron* alla à Verſailles préſenter au Roi un recueil *in* 4°. de tous ces miracles attesté par mille témoins.

Maître *Carré* fut mis comme de raiſon, dans un château fort, où l'on tâcha de rétablir ſon cerveau par le régime; mais la vérité l'emporte toujours ſur les perſécutions; les miracles ſe perpétuèrent trente ans de ſuite, ſans discontinuer.

Vous le ſavez encore, ô Welches! qu'on faiſoit venir chez ſoi ſœur *Roſe*, ſœur *Illuminée*, ſœur *Promiſe*, ſœur *Conſite*. Ces bonnes ſœurs ſe faiſoient fouetter ſans qu'il y parût le lendemain.

On leur donnoit des coups de buches ſur l'estomac *bien cuiraſſé*, *bien rembourré*, ſans faire du mal; on les couchoit devant un grand feu, le viſage frotté de pommade, ſans qu'elles brûlaſſent.

Enfin, comme tous les arts ſe perfectionnent, on a fini par leur enfonçer des épées nues dans les chairs, & par les crucifier.

Enfin, enfin, un fameux maître d'école même, le célébre *Abraham Chaumeix* a eu auſſi l'avantage d'être mis en croix: tout cela pour convaincre le monde qu'une cer-

taine Bulle étoit ridicule, ce qu'on auroit pu prouver ſans tant de ſotiſes & tant de frais.

Cependant, & Jéſuites & Janſénistes ſe réunirent tous contre *l'Esprit des Loix*, & contre.... & contre.... & contre.... — Et nous oſons, après cela, nous moquer des Lapons, des Samoyèdes, des Nègres! Miſéricorde!

Les tuteurs de nos Rois, qui ſont des gens ſages, ont impoſé ſilence aux vieillards radoteurs; ont anéanti la mauvaiſe Compagnie de Jésus que nos pères, qui aimoient la mauvaiſe Compagnie, ont admiré ſi long-tems.

Nos grands-pères, ces hommes faits, ont invoqué *St. Jacques Clément.*

Leurs directeurs l'ont préconiſé & mis dans le Ciel.

Nos pères, gens de bon ſens, [s'il en fut] ſe battoient pour les *Guiſes* & les *Mayennes;* s'amuſoient à des *ſaint Barthelemi;* tout cela n'étoit point des jeux d'enfans.

Nous autres, jeunes gens, nous avons ri

de notre bon roi, feu *Louis* XV; nous nous ſommes paſſionnés pous des bouffons; nous nous ſommes moqué de M. *Silhouette*, de M. *Sartine*, de M. *Turgot*, de M. *St. Germain*, de M. *Necker*, & auſſi des batteries flottantes à Gibraltar. Nous avons pendu en effigie *Jean-Jacques*, le citoyen de Geneve, ſur la toile de l'Opéra, cela eſt bien de notre âge!

La vérité, diſent les vieux livres, eſt dans la bouche des enfans. Si la vérité eſt dans notre bouche, elle ne peut être dans celle des vieillards, car la vérité n'eſt point double.

Nos pères ſe ſaouloient comme des fiacres, leurs enfans ne s'en yvrent point.

Nos pères juroient, blaſphêmoient, prenoient DIEU de cent côtés, comme des porteurs d'eau ou des marchands de falourdes. Un vieux Baron n'aſſuroit ſa tendreſſe à ſa Baronne qu'en lui diſant: „ Jerni „ DIEU, Madame, je vous adore! que la „ double peste m'étouffe, que les ſaints, „ que les cinq cens mille Diables, & dix-

„ ſept cens millions de poils m'étranglent „ à la fois, ſi je ne reste fidèle à vos char- „ mes."

Les enfans ne mêlent plus le nom de DIEU à leurs ſottiſes les Rois feroient bien d'ôter *la croix* de leurs drapeaux, parce que Dieu ne ſe mêle pas de leurs querelles, quoiqu'en diſent les ſaints mandemens de nos vieillards les Archevêques.

Nos pères ſe confeſſoient, communioient avant qne de ſe battre.

L'Egliſe remplie de charité, avoit une meſſe & des oraiſons pour le duel. La cour de M. l'Archevêque étoit le théatre des champions. Sa Grandeur & ſes grands vicaires étoient les témoins des héros & les juges des coups.

Les enfans ne ſont point aſſez indécens pour choiſir pour parrains de leurs combats ſinguliers l'Archevêque, le grand chantre, ou le pénitencier.

Nos pères ſe battoient pour leurs putains & pour leurs moines. L'homicide venoit offrir d'une main meurtriere ſon épée ſang lante au DIEU des miſéricordes; nous autres, nous ne portons point ſur ſon autel les inſtrumens de notre rage.

Les Prédicateurs de nos pères disoient de grosses bétises en chaire, leurs sermons, lorsqu'ils n'étoient point farcis de sottises, étoient un mélage barbare du sérieux & du comique, du burlesque & du sacré, des bouffoneries les plus plattes & des plus sublimes vérités de l'Evangile.

Un Cordelier (*n*) préchant un jour, disoit:

„ Les bucherons coupent de grosses & de „ petites branches dans les forêts & en font „ des fagots; ainsi nos Eccléfiastiques, avec „ des dispenses de Rome, entassent gros „ & petits bénéfices.

„ Le chapeau de Cardinal est lardé d'Evê- „ chés, & les Evêchés lardés d'Abbayes & „ de prieurés, & le tout lardé de Diables.

„ Il faut que tous ces biens de l'Eglise „ passent par les trois Cordelières de l'*Ave* „ *Maria*, car le *benedicta tu* sont grosses Ab-

(*n*) *Michel Menot*, mort en 1518. Ses sermons, consistant en quatre carêmes publiés sous différens titres en 1519, en 4 vol. *in*-8°. sont recherchés par les pieuses farces qu'ils renferment.

„ bayes de Bénédictins; *in mulieribus*, c'eſt „ Monſieur & Madame; & *fructus ventris* „ ce ſont banquets & goinfreries, dra- „ gées, masſe-pains, chapons & poulardes."

Le même compare dans un autre ſermon l'Egliſe à une vigne à cauſe de l'utilité de ſon fruit: *vinum lætificat cor hominis.*

Un docteur de la maiſon de Sorbonne, curé de Paris, prêchant le lendemain de l'abjuration de notre grand Roi *Henri* IV, diſoit en appellant ſon chien:

„ Mon chien, ne fus-tu pas à la meſſe, „ dimanche dernier? Bien fait à toi: appro- „ che qu'on te donne une couronne."

Un autre docteur de la même faculté diſoit en chaire:

„ Mes freres, vous n'avez point de re- „ ligion: vous n'apprenez que des fadaiſes „ à vos perroquets, vous ferriez mieux de „ leur apprendre le *de profundis*, cela ſer- „ viroit au moins au ſoulagement des tré- „ paſſés."

Un autre, ennemi de moines, diſoit encore en pleine chaire *que les moines reſſemblent aux ſinges; que plus ils montent haut, plus on voit leur cu.*

Les enfans prêchent bien mieux. M. l'Abbé de *la Tour du Pin*, qui eſt un enfant *mignon*, nous prêche de jolies choſes: le petit *bavard* de père de *la Neuville* eſt un joli garçon qui a penſé convertir avec des mots Verſailles & la Capitale: l'ami *Pompignan* eſt tout charmant: cet enfant fait des discours Académiques que le Roi lit, à ce qu'il fait mettre dans les affiches pour la province & dans les Gazettes de Montauban.

Les Evêques d'autrefois restoient dans leurs diocèſes, s'amuſoient avec de vieux prêtres & des Janféniſtes à faire des rubriques.

Les Evêques d'aujourd'hui ſont des enfans à manger dont les Jéſuites ont longtems gouverné l'enfance. Ils n'aiment pas l'air épais d'un diocèſe; ils préférent de rire avec nous, parce qu'ils ſont enfans comme nous.

Les vieux Evêques ſe damnoient avec trois péchés capitaux, l'orgueil, l'avarice & la gourmandiſe. Nos jeunes Evêques n'ont que deux péchés capitaux, l'orgeuil & nos jolies femmes.

Un homme qui n'a que deux péchés mortels eſt plus digne du Père céleste qu'un homme à trois péchés mortels.

Nos vieilles Baronnes, nos vieilles Ducheſſes étoient fort cérémonieuſes. Dans tous les chateaux, il y avoit un vieux fauteuil à bras, dont on feſoit les honneurs aux Baronnes & aux Vi-Comteſſes du voiſinage: ſi, par malheur, on oublioit de préſenter à l'épouſe d'un vieux Baron le fauteuil à bras, ſon cher époux devoit s'égorger ou porter ſes plaintes à la table de marbre ou à la Grand-Chambre.

Les filles des vieilles Baronnes ont vingt fauteuils à bras dans leurs appartemens, & des bergères pour leurs grélu chons.

Les vieilles gens étoient durs; les jeunes gens ſont plus doux. On ne s'égorge plus pour des fauteuils à bras; on n'endort plus de ces miſères les Meſſieurs des trois Chambres; & cela fâche le Pere *Berthier*, le Pere *Hüer* & *Abraham Chaumeix*; ils crient partout qu'il n'y a plus de religion en France, à cauſe qu'il n'y a plus de fauteuils à bras.

Du tems paſſé, nos bonnes grand-mères avoient des bénitiers auprès de leur lit, & n'avoient point de cuvette ovale. Ce dernier meuble étoit plus nécesſaire qu'un bénitier.

La propreté extérieure, diſent les Saints, *eſt le type de la propreté intérieure.*

Si les Saints diſent vrai, nos bonnes femmes de grand'-mères étoient bien ſales intérieurement.

Nos jeunes femmes ont plus de religion que leurs mères; elles préfèrent la propreté intérieure & la cuvette ovale.

Nos pères avoit beaucoup d'admiration pour les différens ordres de l'Egliſe, pour les quatre *moindres* & ſurtout *l'Exorciſte.*

Leur imagination étoit remplie de poſſédés, de revenans & de Diables. Ils reclamoient ſans ceſſe l'ordre de l'exorciſme.

Les Excorſiſtes ont aujourd'hui les bras croiſés, en attendant que l'ignorance vienne de nouveau, comme un ſecond déluge couvrir la face du globe, & ramène encore les revenans, les poſſédés & les Diables.

Nous autres enfans, nous ne voyons plus de Diables, & à cauſe que nous ſommes

privés de cette douceur, le Père *Berthier* dit qu'il n'y a plus de religion en Fance.

Jadis, on admiroit les moines. Nos bons ayeux s'extaſioient d'aiſe à l'aſpect d'un ſcapulaire.

Un vieux Duc eut fait arrêter ſon équipage pour ſaluer un Capucin indigne.

Nous autres, nous ſommes des enfans un peu étourdis. Preſſés de courir à un ſpectacle, ou au rendez-vous d'une jeune femme, nous ne ferions pas arrêter un moment nos équipages, nous marcherions ſur le ventre de tous les Capucins du monde.

Les vieux bons hommes qui croyent avoir la ſageſſe de l'autre monde, diſent que les enfans n'ont que la ſageſſe de ce monde-ci. Les vieilles gens ont de l'humeur.

Nous hommes dans ce monde: nous ne pouvons avoir que la ſageſſe de ce monde: quand nous ſerons dans l'autre monde, nous prendrons la ſageſſe de l'autre monde.

Je penſe que l'autre monde, ſera autant embelli de nous autres jeunes gens que de

tous les Capucins du monde, fagotés à déſembellir tous les meilleurs mondes poſſibles.

Les enfans s'aiment les uns les autres: les vieillards ont des cœurs de rocher comme *Hérode:* ſi le Gouvernement les laiſſoit faire, ils égorgeroient encore le *Innocens*, en prêchant la charité & l'amour de Dien, car les vieillards aiment d'aller à Dieu ſur les cadavres de leurs frères.

Ces vieux Chrétiens croiroient gagner l'héritage du Père céleste, s'ils égorgeoient les enfans du Père Céleste.

Les Papes anciens, ces vieillards admirables, avoient toujours le glaive à la main, & en ioüoient plus dextrement que ce *St. Pierre* qui coupa l'oreille à *Malchus*. Heureuſement que les enfans & les Philoſophes ont fait rengaîner le couteau au St. Pere.

Sa ſainteté a encore malheureuſement pour ſes *menus* plaiſirs les divertiſemens de l'*Auto-da-fé;* mais, dit le Rabin de Genève, *Kabi*, élevons nos cœurs à l'Eternel!

Les Seigneurs Gaulois ſe croyoient les élus du Père céleste, parce qu'ils ne portoient pas de chemiſes, ni des boucles à la *Henri* IV, & qu'ils ne ſavoient pas ſigner leur nom.

Leurs moines les trouvoient dévots, parce qu'ils ne ſavoient point lire, qu'ils croyoient bonnement ce qu'ils leur liſoient, & donnoient bêtement leurs biens aux égliſes & aux prêtres.

Les moines, aujourd'hui, nous traitent d'impies à cauſe que nous portons du linge propre, que nous avons des ſoutiers au lieu de ſabots; auſſi que nous ſavons ſigner notre nom; que nous préférons la vérité à leurs fables; &, qu'à la place de leur donner notre bien, nous faiſons un ſort heureux à de jolies femmes, qui nous donnent plus de plaiſir que les moines.

Feu le damné *Voltaire* eſt un enfant ſublime, diſent les vieillards. Ses beaux vers ont gâté la France. Les payſans de la baſſe Bré-

Brétagne, de la bæsſe Normandie, de la Champagne pouilleuſe, les Auvergnacs, les ɐLimouſins, les décroteurs, les ramoneurs, les matelots, les Soldats aux Gardes & les Cent Suiſſes, n'ont plus de religion, parce qu'ils n'ont point lu ſes ouvrages. Ses vers ont fortifié dans la foi le Pape, les Cardinaux, les Evêques, les Prêtres & les Moines, parce qu'ils les ont lu.

Les vieillards ne ſont point conſéquens. Les jeunes geus raiſonnement mieux. Ils diſent hardiment que toute doctrine, tout culte, toute religion dont la raiſon eſt bannie, ne peut être véritable.

La raiſon eſt le rapport eſſentiel des choſes entr'elles, ou la faculté de connoître & d'approfondir ce rapport. Refuſer de conſulter la raiſon ſur la religion, c'eſt être indifférent, dit *Pilpay*, pour le vrai & pour le faux. Tout ce qui eſt conforme à la raiſon eſt à tous égards plus parfait que ce qui lui eſt contraire; ainſi une religion qui ne répugne à rien à la raiſon eſt ſupérieure à

celles qui ont des mystères que la raiſon ne peut concevoir.

Notre raiſon eſt corrompue, diſent les vieillards.

La raiſon eſt immuable, diſent les enfans, elle ne ſe peut corrompre. Les enfans ont plus de raiſon que les vieilles gens, & ſont plus dignes du Père Céleste, parce que le Père Céleste eſt l'auteur de la raiſon, & ſa demeure le ſéjour de ceux qui ont de la raiſon.

La religion, telle que nous la prêchent nos prêtres & nos moines, eſt ſemblable à la tête de Méduſe, elle métamorphoſe les hommes en pierres. Ce qui devoit être la joye, la conſolation des hommes, eſt devenu, par l'imagination des inſenſés, un état pénible.

Les contorſions de *la Trape*, le déſert des *Chartreux*, la barbe & la bétiſe de l'habillement des *Capucins*, la triſteſe, l'abattement,

la ſécheresſe des dévots, n'annoncent point la douceur de la joye de l'Evangile.

Ce désordre ne peut venir que de la méfiance des hommes, ou de la politique de l'Egliſe; car la Divinité ne veut point que nous ſoyons craintifs ni inquiets: DIEU n'eſt point la chaîne ni le cadenat des conſciences: il eſt la vie & le mouvement de l'ame. *In ipſo vivimus, movemur & ſumus*, dit St. *Paul.*

Et pourquoi faire de Dieu un tyran, lui faire punir des fautes légères par des chatimens éternels? Pourquoi mettre ainſi le nom de la Divinité au bas du Portrait du Diable, comme le dit *l'auteur de l'Esprit*? Pourquoi comprimer les ames ſous le poids de la crainte, briſer leurs reſſorts, & d'un adorateur de JESUS faire un esclave vil & puſillanime?

Il faut qu'une religion ſoit douce & humaine; que ces cérémonies n'ayent rien de triſte & de ſevère; qu'elle préſente par-tout

des ſpectacles pompeux & des fêtes agréables; que ſon culte excite des paſſions, mais des paſſions dirigées au bien général; la religion qui les étouffe, produit des *Talapoins*, des *Bonzes*, des *Bramines*, des *moines*, & jamais des *héros*, d'*hommes illustres & de grands Citoyens.*

Ce ſont les *méchants* qui peignent DIEU *méchant*. Qu'est-ce que leur dévotion? un voile à leurs crimes! Quel eſt l'inſenſé qui peut croire qu'un homme juſte, bienfaiſant envers ſes ſemblables, ſera damné pour avoir manqué une meſſe? qu'un jeune homme qui ne jeûne pas, qui ne ſe discipline pas, ſera privé de la faveur du Ciel?...

Dites, ſots grands-pères, & vous, fripons de moines, vous tous Capucins indignes! Eſt-ce que les récompenſes célestes ſont le prix de vos pratiques minutieuſes, crapuleuſes & ridicules, qui donnent des idées petites de l'Eternel, & fauſſes de la vertu? De telles récompenſes doivent-elles

s'obtenir par le *jeûne*, le *cilice*, l'*obéiſſance* aveugle & la *diſcipline?*

Les gens du vieux tems plaçoient ces pratiques au rang des vertus, leurs enfans qui ſont des enfans, y placent auſſi l'art de ſauler, de danſer, de voltiger ſur la corde.

Eh! lecteur, qu'importe aux nations qu'un jeune homme ſe feſſe, ou faſſe le ſaut périlleux? & qu'importe à DIEU qu'il mange, un vendredi, une tourte aux canards ou un pâté d'écrévisſes.

O! grands-pères, que vous étiez ſots! ô! petits enfans, que vous étes ſages! ô! fripons de moines, que vous avez ſçu joliment profiter de vos dupes!

L'*homme*, diſoit *Fontenelle*, *a fait Dieu à ſon image & ne pouvait faire autrement.*

C'eſt ſur les Cours Orientales que les Moines ont modélé la cour céleste.

Le Prince d'Orient, inviſible à la plupart de ſes ſujets, n'eſt accesſible qu'à ſes

ſeuls courtiſans. Les plaintes du peuple ne parviennent à lui que par l'organce de ſes favoris.

Les Moines, ſous le nom de *Saints*, ont pareillement environné de favoris le trône du monarque de l'univers, & ont voulu que les graces célestes ne s'obtinsſent que par l'intercesſion de ces *Saints*.

Mais, pour ſe les rendre favorables, que faire? Les Capucins aſſemblés à cet effet, décidèrent qu'en bois ſculpté, ou non ſculpté, l'on placeroit des images dans les égliſes, qu'on s'agenouilleroit devant elles, comme devant celles du TRÈS-HAUT; que les ſignes extérieurs de l'adoration ſeroient les mêmes pour L'ETERNEL & ſes favoris; & qu'enfin honorés par nos Chrétiens de grands-peres, comme les Pénates & les Fétiches par les Payens & les Sauvages, *St. Nicolas* en Moscovie (par exemple), & *St. Janvier* à Naples, auroient plus de conſidération, & attireroient plus de reſpect que DIEU lui-même.

Ainſi qu'il fut dit, fut fait; & c'eſt ſur

ce chapitre que ſont fondées les accuſations portées contre les Egliſes *Grécque* & *Latine*.

C'eſt à la derniere ſur-tout qu'on doit le rétablisſement du Fétichisme.

Ainſi, la France a, dans *Saint-Denis* un fétiche national, dans *Ste. Genevieve* une fétiche de la capitale; & il n'eſt point de communauté ni de citoyen qui, ſous le nom de *Blaiſe*, de *Claude*, ou de *Martin*, n'ait encore ſon fétiche particulier.

Point de ruſes, de menſonges, de prestiges, d'abus de confiance, de crimes, de ſcélérateſſes, enfin de moyens criminels, vils & bas que les prêtres, ſans oublier les Moines, auſſi notre St. Père & nos Seigneurs les Evêques, & nos Abbès n'ayent employés pour ſe ſatisfaire & s'enrichir.

Les Capitulaires, recueilles par *Baluze*, T. II, nous inſtruiſent de la manière dont autrefois les Capucins & leurs confrères parvinrent en France à ſe faire payer la dîme & donner l'aumône.

„ Ils firent descendre du Ciel une lettre „ de JESUS-CHRIST. Par cette lettre, le „ SAUVEUR menace les Payens, les ſorciers „ & ceux qui ne payent pas la dîme aux Cu- „ rés, ou ne donnent pas la *caristade* aux

„ Capucins, de frapper leurs champs de „ ſtérilité, & d'envoyer dans leurs maiſons „ des ſerpens ailés, pour dévorer les tet- „ tons de leurs femmes."

Cette première lettre n'ayent point réuſſi, les Capucins, les Evêques & les Curés ont recours au Diable: ils le produiſent (voyez les mêmes Capitulaires. T. I.) dans une aſſemblée de la nation, & le Diable, devenu tout-à-coup Apôtre & miſſionnaire, y prend à cœur le ſalut des François. Il tâche de les rappeller à leur devoir des châtimens ſalutaires.

„ Ouvrez enfin les yeux, *diſoient le Cler-* „ *gé & les Capucins*, le Diable lui-même eſt „ l'auteur de la dernière famine: lui-même „ a dévoré les grains dans les épis; redou- „ tez ſa faveur.

„ Au milieu des campagnes, il a déclaré „ par des hurlemens affreux qu'il exerce- „ roit les plus cruels châtimens ſur les Chré- „ tiens endurcis qui nous refuſent la *Ca-* „ *riſtade* & la dîme."

Tant d'impoſtures de la part du Clergé

& des Capucins prouvent qu'au tems de *Charlemagne*, les vieillards qui étoient ſottement pieux, étoient les ſeuls qui payaſſent la dîme & la *Caristade*.

Dans la ſuppoſition que le Clergé & les Capucins euſſent eu le droit de lever la *Caristade* & la dîme, ces fripons n'euſſent point eu recours ſucceſſivement à Dieu & au Diable.

Ce fait m'en rappelle un autre de la même eſpéce: c'eſt le ſermon d'un Curé ou d'un Capucin (n'importe) ſur le même ſujet:

„ O mes chères oüailles, *diſoit-il*, ne ſui-
„ vez point l'exemple de *Caïn*, mais bien
„ celui du bon *Abel*: *Caïn* ne vouloit ja-
„ mais payer la dîme, ni aller à la meſſe:
„ *Abel*, au contraire, la payoit, (*Abel* étoit
„ bien *bon!*) & toujours du plus beau & du
„ meilleur, & il ne *failloit* pas un ſeul jour
„ d'oüir la meſſe." Ah! le bon *Abel!* ah! le bon père, ah! le vieux bon ſot! ſes enfans reſſembleront-ils toujours à leur bon pere *Abel*? Seront-ils éternellement auſſi bêtes que lui? C'eſt une queſtion que je vous laiſſe à décider, ami lecteur!

Grotius, l'hollandois, dit au ſujet des dîmes & donations, *que le ſcrupule* de Tibère,

pour accepter de tels dons, devroit faire honte aux moines.

Mais, ſauf reſpect pour votre Majeſté Monſieur *Tibère*, permettez que je vous demande ſi les Moines ont jamais eu de la honte, s'ils ont une fois rougi en leur vie, eux, pendarts qu'ils ſont! qui dépucellent nos filles & confeſſent nos femmes.

Je ne crois pas que, dans toute l'Europe, il y ait un ſeul homme d'Etat, un ſeul homme, un peu verſé dans les affaires du monde, qui n'ait le plus profond mépris pour toutes les légendes des Papes & pour toutes les barbes des Capucins; & qui ne leve les épaules, en numérant les ſommes énormes que des crânes mitrés ou tondus levent ſur les peuples dans les Etats Papiſtes. Il eſt des royaumes Catholiques où l'on compte à peu près 15000 couvents, 12000 prieurés, 15000 chapelles, 1300 Abbayes, 90000 prêtres employés à deſſervir 45000 paroiſſes; où l'on compte en outre, une infinité d'Abbés, de Séminariſtes & d'Eccléſiaſtiques de toute eſpece. Leur nombre total

compoſe au moins celui de 300,000 hommes? Leur dépenſe ſuffiroit à l'entretien d'une marine & d'une armée de terre formidable.

Dans tout pays où l'on comptera 300,000 tant Curés qu'Evêques, Prélats, Moines, Prêtres, Chanoines, Capucins, &c; il faut qu'en logement, chauffage, nourriture, vêtement, &c; chaque Prêtre ou Moine, l'un portant l'autre, coûte au moins par jour un écu à l'Etat.

Or, pour ſubvenir à cet entretien, quelles ſommes prodigieuſes en fonds de terres, rentes, dîmes, penſions, impôts de meſes, conſtructions de bâtimens, réparations de préſbytères & de Chapelles, fonds de jardins, tréſors de paroiſſes, de couvents & de Confraires, ornements d'égliſe, argenterie, *Caristades*, aumônes, loüages de chaiſes, baptêmes, confirmations, pénitences, offrandes, mariages, enterremens, ſervices, quêtes, dispenſes, honoraires de prédicateurs, croix, miſſions, &c. le ſacerdoce & la *monacaille*, qui eſt ſa milice, ne levent-ils pas ſur une nation?

En dîmes ſeules, le Clergé, dans le beau pays des Welches, tire des terres cultivées, presque autant de produit que tous ſes propriétaires.

En France, l'arpent de terre labourable loué ſix ou ſept livres, rapporte à peu près vingt ou vingt-deux minots de bled à quatre au ſeptier. Le prêtre pour ſa dîme en récolte deux. Le prix de ces deux minots peut être, bonne ou mauvaiſe année, évalué à neuf ou dix livres.

Le prêtre récolte en ſus 50 bottes de paille eſtimées 6 livres. Plus, la dîme de l'avoine & de ſa paille estimées 30 ou 50 ſols. Total, 17 10ˢ. que le prêtre tire en trois ans du même arpent de terre, dont le propriétaire ne tire que 18 ou 21 livres, & ſur laquelle ſomme ce propriétaire eſt obligé de payer le dixieme, d'entretenir ſa ferme, de ſupporter les non-valeurs, les banqueroutes du fermier & les corvées.

D'après ce calcul, qu'on juge de l'im-

menſe richeſe des pieux pontifes de nos autels.

Réduit-on le nombre de ces heureux fainéans à 200, 200 mille? Leur entretien monteroit encore à 600,000, livres par jour, & par conſéquent à deux cents dix millions par an.

Or, quelle flotte & quelle armée de terre ne ſoutiendroit-on pas avec cette ſomme? Vous la payez pourtant, ô François! oh! que vous êtes Welches! Croyez-moi, avec cet argent, bâtiſez des vaiſſeaux, fondez des canons, & allez-moi aſſiéger la tour de Londres & tuer tous les Anglois. Ce ſont des chiens, des enfans du Diable, des tiſons d'enfer qui ne croyent pas au Pape, & qui ont chaſſé les Capucins.

Le plus ſûr moyen d'affoiblir la puiſſance de l'Angleterre & de la Hollande, des Ruſſes, des Chinois, des Turcs, ſeroit d'établir chez eux le Papiſme. Il en eſt du Papiſme comme du deſpotiſme; l'un & l'autre dévorent le pays où ils s'établiſſent.

Les Papes, par leurs prétentions ridicu-

les ſur l'Amérique, ont donné l'exemple de l'iniquité, ont légitimé toutes les injuſtices, tous les meurtres qu'y ont exercé les Chrétiens.

Un jour qu'on examinoit dans la chambre des Communes, ſi tel canton ſitué ſur les confins du Canada, devoit appartenir à la France, un des membres de la Chambre ſe leve & dit: „ Cette queſtion, Meſſieurs, „ eſt d'autant plus délicate que les François, „ ainſi que nous, ſont très-perſuadés que „ ce terrein n'appartient point aux natu„ rels du pays."

Un autre Anglois diſoit qu'entre la religion payenne & la papiſte, il trouvoit la même différence qu'entre l'*Albane* & *Calot*. Le nom du premier me rappelle le tableau agréable de la naiſſance de *Venus*; celui du ſecond le tableau groteſque de la tentation de *St. Antoine*.

Moi, je voudrois, pour le bien de l'humanité, une Religion qui ne recompenſât que les talens & les actions utiles à la patrie; & qu'on laiſſât là le Paradis du Pape, qui, à ce que prétendent les prêtres & les Capucins, eſt le prix du jeûne, de la macéra-

tion & de vertus auſſi folles, qu'inutiles à la ſociété.

L'Abbé de *St. Pierre* l'a dit: le prêtre ne peut être réellement utile, qu'en qualité d'Officier de morale. — Et, Catholiques, Apoſtoliques & Romains! Qu'avez-vous donc affaire de tant de légions de prêtres & de moines, qui ſont autant de régimens de Diables, ſuivant l'expreſſion du révérend pere Cordelier *Menot?*

Numa, le ſage *Numa* lui-même n'avoit établi que quatre Veſtales & un très petit nombre de prêtres. Il n'y avoit pas de moines de ſon tems. Ces ſang-ſues des Etats étoient encore à naître. Il étoit réſervé à nos ſots grands-pères d'enfanter cette vermine & d'en couvrir la terre. *Gaudeant bene nati!*

Mais, diſent les imbécilles Papiſtes, ſi notre religion eſt très coûteuſe, c'eſt que les inſtructions y ſont très multipliées. Soit: mais quel eſt le produit de ces inſtructions? Les hommes en ſont ils meilleurs. Non. Que faire pour les rendre tels? Partager la

dîme de chaque paroisse entre les paysans qui cultiveront le mieux leurs terres, & feront les actions les plus vertueuses. Le partage de cette dîme formera plus de travailleurs & d'hommes honnêtes, que les prones de tous les Curés & le baragouinage de tous les Capucins du monde.

Que faire encore pour le bien de la France ? dépouiller les moines, les faire labourer la terre, & bécher la vigne, comme des Nègres.

Les ancien moines travailloient; les Apôtres gagnoient leur vie du travail de leurs mains. *St. Paul* dit clairement que *qui ne travaille point, ne doit point manger.*

Il ne faut de commentaire pour entendre ce passage. Si l'Eglise a dispensé ses ministres du travail des mains, c'est une erreur; elle ne pouvoit altérer l'Ecriture; l'autorité de vingt Conciles, de cinquante-un Papes, & de tous les Capucins de la terre ne fait rien contre un passage formel des livres saints.

De-

Depuis ſix ſiécles, on crêve de mangeaille; on aſſomme d'oiſiveté des millions & des milliaſſes de moines: que de pain perdu!

Quoi, ces boulgares chanteront tandis que les autres travailleront? Oh! Welches! Eſt ce là entendre l'intérêt de l'Etat, le bien de la ſociété & l'eſprit de l'Evangile?

Les *Bénédictins* ont défriché la France & les lettres: ils en ont été fatigués; ils ont été récompenſés de leurs peines par les richeſſes immenſes que le défrichement leur a valu. Depuis qu'ils ſe repoſent, ils doivent être délaſſés de leurs travaux. Otons-les de leurs vaſtes bâtimens où ils ne s'occupent qu'à ſe remplir, à ſe vuider, à tenir des loges de Francs-Maçons. C'eſt ce qu'ils font encore de mieux.

Les *Bernardins* qui ont transporté de ſi bonne heure leur bibliothéque à la Cave, n'ont fait aucun fruit, ni aucun bruit dans l'Egliſe: la plupart de ces drôles ſont dans les bois, déſoeuvrés du matin au ſoir les biens qu'ils ont ſont très mal acquis, & nous appartiennent.

Leur patriarche *Bernard* qui préchoit la

fin du monde, qui n'eſt pas encore arrivée, les a escamoté à nos ſots grands-pères qui étoient aſſez bêtes pour croire à ſes almanacs.

Les *Bernardins*, par la loi de Dieu, ſont obligés de rendre les biens à qui ils appartiennent. Par leurs regles ils ſont contraints de travailler; il faut leur faire obſerver la loi de Dieu & les Conſtitutions de leur ordre.

Ces pourceaux de *Chartreux* qui enlevent, chaque pour, notre poiſſon frais à la halle; ces ſtupides *Minimes* qui font renchérir notre huile; Ces grands *Jacobins*, ces vigoureux *Carmes*, ces robustes *Cordeliers* qui font des enfans à nos ſervantes & à nos lingères, ſeront bons à la charrue.

Les *Carmes* déchauſſés qui ſont riches, & vont nuds pieds, ne ſont pas *douillets*, à ce qu'ils diſent. Tant mieux! Ces gens ſeront propres à expoſer aux injures de l'air.

Les *Capucins* indignes d'être *Capucins*, ſeront peut-être dignes d'être laboureurs.

Que ces ſaints perſonnages devenus plus

ſaints par leur utilité ſoyent répandus dans les landes: laiſſez leur le Dimauche chanter les louanges de DIEU.

Si, les ſix jours ouvrables, ils ne chantent plus leur *Legem pone mihi, Dominé:* ils mériteront davantage en travaillant, s'ils croyent l'Evangile qui leur dit: *qui travaille, prie.*

Otez-vos Abbés Commendataires; brûlez les mîtres, caſſez les croſſes de vos Evêques, dont les immenſes revenus s'uſent à entretenir des filles ou l'ambition qui eſt un péché mortel.

Reuniſſez ces biens au trésor Royal, & la France eſt riche à jamais.

Vos moines ont fait voeu de pauvreté, il faut peu de choſe pour nourrir & vêtir des pauvres.

Le *ſcapulaire* étoit anciennement l habit des ouvriers, & le *rochet* le ſafreau des payſans. Donnez de ces habits aux moines, ils ſeront vêtus ſelon leur état.

Auſſi-tôt que les moines ſortiront d'un côté, faites ſortir les Nonnes de l'autre. Ces pauvres innocentes ſeront aiſes de prendre le grand air. Le monde auquel elles ont renoncé vit encore dans leurs cœurs.

C'eſt un terrible ami que le monde. Il a des côtés & un *vis-à-vis* ſi aimables, qu'on fait aiſément la paix avec lui.

Mariez vos Moines & vos Nonnes, vous ne pécherez point contre la nature. Par ce moyen, vous épargnerez vos voyages au Paraguai, à la Chine & au Japon où vous allez faire de mauvais Chrétiens qui retournent ſix mois après à leurs idoles.

En ſuivant ce ſyſtême, ô Welches! vous aurez cinquante mille bons Chrétiens tous les neuf mois, & l'État cinquante mille ſujets.

Le lendemain des noces, vos Vierges ſe ſentiront animées d'un nouvel être. Avouez, amis! que vous aurez fait des heureux à bon marché.

O Cantabres; Suiſſes, Allobroges, Goths Oſtrogoths, n'allez point oppoſer à mes idées le vœu que vos Célibataires ont fait imbécillement ou volontairement! Plus

de cent milliers en Europe ont fait ce vœu forcément, par caprice ou par rancune. Au reste, ce vœu eſt contre la nature & l'Evangile.

L'Ecriture dit formellement: *il vaut mieux ſe marier* que de brûler.

Pour ſuivre vos fantaiſies humaines, vous brûlez vos Moines & vos Nonnes, plutôt que de les marier; ſans doute, pour déſobéir à la nature & à votre Evangile.

S'il ſe trouvoit des moines rêveches, des Nonnes difficiles à ſuivre vos volontés, comme il s'en eſt trouvé ſous le regne de l'Empereur *Joſeph* II qui vivoit, ſi je ne me trompe, vers l'an 1785 de l'ere vulgaire; faites prêcher vos Miſſionnaires; obtenez de Rome ſept années d'indulgences plénières pour les Moines & les Nonnes qui s'engageront dans le mariage, ſacrement préférable aux vœux Monaſtiques.

Le Pape de nos jours eſt un bon enfant qui ne reſſemble pas du tout aux vieillards ſes ancêtres. Depuis qu'il a fait ſa promenade de Santo-Gandolpho à Vienne, il entend la raiſon. Du reſte, s'il a oublié le Catéchiſme qu'on lui a fait, dans cette Capitale de l'Empire, jettez-lui une poi

gnée d'argent, & *Citò* il vous ouvrira ſes trésors.

A Rome, les trésors ſont toujours ouverts pour de l'argent. *Leon* X & ſes ſucceſſeurs ont vendu autrefois les indulgences. Cette ville de Rome a toujours été fort trafiquante. *Juvenal* diſoit déja de ſon tems:

Omnia ſunt venalia Romæ.

Si, pourtant, le St. Père faiſoit quelque difficulté, vous lui direz avec la confiance des *fils aînés* de l'Egliſe:

„ Vos prédéceſſeurs ont accordé deux „ cens ans d'indulgences à ceux qui alloient „ contre la loi de DIEU égorger leurs ſem„ blables en Syrie: accordez ſeulement vingt „ jours d'indulgences à ceux qui ne tue„ ront point, mais qui feront tout au con„ traire des hommes à l'image de DIEU.

„ Vous ſavez, très Saint Père, que nous „ n'avons pas reçu la vie animale pour „ nous mêmes, mais en faveur de l'eſpé„ ce. C'eſt un dépot, voyez-vous, qu'il „ nous faut rendre à d'autres."

Le St. Père qui eſt *infaillible*, ne peut être fou. Il ne pourra manquer de ſe rendre à de ſi bonnes raiſons.

Les Moines qui ont, dit-on, préciſément autant de religion qu'il leur en faut pour ſe haïr, mais point aſſez pour s'aimer, deviendront ſenſibles aux charmes des Nonnes; vous allumerez le feu de l'amitié; vous éteindrez celui de l'amour, & vous remplirez, dès ce ſiécle, un des derniers articles de votre *Credo*, la reſurrection de la chair, *Amen*.

Si vous avez encore la faveur de conſerver vos célibataires; que cela vous paroiſſe charmant; vous le pouvez: mais faites les travailler le jour, enſemble, & ſéparez les la nuit.

Si vous craignez que ce commerce occaſionne des ſottiſes naturelles, vous doutez bien de la grace du *St. Eſprit* & de la chasteté de vos Moines.

Les payſans & les payſannes travaillent tous les jours enſemble, & ne *s'échaudent* point.

Dans la Flandre & le Hainaut, & chez les

Liégeois, on voit des filles & des garçons, travailler en chemiſe dans les foſſes au charbons & à houilles, & qu'oiqu'enterrés à deux cents pieds en terre, on obſerve qu'il ne s'y paſſe rien contre la décence.

Vous vous méfiez un peu trop des épouſes de l'*agneau ſans tâche, & des ſerviteurs de* DIEU. Vous avez tort; vous offenſez le Ciel.

Comment! vous appréhendez pour des gens qui ont dit des paroles? feront-ils plus de mal au grand air que dans le fond d'un cloître! Vos célébataires n'ont donc de la vertu qu'entre quatre murailles? Ne doivent-ils leur leur ſageſſe qu'aux grilles & aux verroux qui les enferment? Falloit-il les faire renoncer à la loi de la nature pour leur donner une vertu factice?

Penſez mieux des hommes choiſis & appellés du Ciel. Pouvez-vous croire que les *Saints* puiſſent pécher ſi aiſément?

Il n'y a point de Moine en France qui n'ait quelque habitude chez des femmes à qui il donne des conſeils & des ſoins: Direz-vous que ces gens qui n'ont point de be-

ſoin avec les femmes, font le mal avec elles? Croyez-vous qu'un homme mort au monde puiſſe reſſuſciter dans les bras d'une jolie femme? O Welches! vous connoiſſez bien peu les morts.

C'eſt l'uſage, amis François, que vous avez de fréquenter les vivans qui vous donne ces mauvaiſes penſées.

En ſuivant mon ſyſtême, vos Moines & vos Nonnes ſeront occupés. Le travail diſtrait les paſſions. Si vos Moines ſont chaſtes & continens dans l'oiſiveté, & que l'oiſiveté ſoit la ſource de leurs vices, ne ſerez-vous point aſſûrés de leur continence dans l'occupation?

Avez-vous encore beſoin de bras, j'en ai encore à vous donner. Ce ſont, à la vérité, des bras prodigieuſement rouillés par la pareſſe.

Vos Chanoines crêvent de ſanté. L'inaction, l'embonpoint & l'appoplexie les aſſomment de bonne heure. Conſervez les à l'Etat. En les faiſant ſortir du néant où ils végétent depuis tant de ſiécles.

Vous ménagez à propos de rien des gens payés pour chanter les louanges de DIEU, & qui gagent d'autres perſonnes pour faire cette béſogne; pourquoi ce ménagement? A quoi vous ſervent des êtres qui ſe lêvent à ſix heures du matin, crainte d'être *piqués*, pour faire à la toillette, & au jeu & à table la partie de vos femmes; pour doubler votre perſonnage; qui remplisſent votre Opéra, vos Comédies, vos promenades, & qui viennent réciter à l'Egliſe, au quart des minuit, *Jam lucis orto ſidere*, lorsque le ſoleil eſt couché, il y a cinq heures?

En vérité, y penſez-vous? ô Welches! vous tirez bien peu de ſervices des hommes.

Allons! il faut ſonner la trompette & dire: „ Monſieur l'Abbé, ſortez de votre „ chœur où vous baſillez: nous avons des „ terres à défricher: prenez la pique la pio„ che, la pêle & la bêche: cela vous dé„ graisſera: vous vivrez dix années de plus: „ les maris ſeront contens; vous ne ferez „ plus tant de cocus: nous allons mettre

„ dans le trésor public le produit de vos „ canonicats."

Si vous manquez encore de bras, ô Welches! la *Sainte* Egliſe eſt une bonne mère. Elle nourrit beaucoup de fainéants.

Vos théologiens qui ne ſervent à rien, ſi vous avez la parole de DIEU, & s'il n'eſt pas néceſſaire de mettre l'Evangile en *Barbara* & en *Baroco*, vous préſentent leurs bras.

A quoi ſert votre Sorbonne? votre Société de Navarre, vos vénérables maîtres, & vos ſottes Univerſités, ayant même à leur tête le petit fat & le petit poliſſon de *Charbonnet* (o) à quoi ſert tout cela? Vous avez

(o) Ce petit garçon eſt, aujourd'hui, *Recteur*, c'eſt-à-dire, maître d'ânes de la fille aînée du Roi, de l'Univerſité de Paris, qui eſt la prémiere Univerſité du monde. Il n'y a que celle de Bourges en Berri qui lui diſpute le pas; & bien à tort. Ce *Charbonnet*, Recteur, a tout ce qu'on peut déſirer dans un *cancer* de Collége. Il ſait ſon *Virgile* & ſon *Horace* par cœur, qu'il rend de mémoire d'après les traductions de *le Batteux* & des *qua-*

l'Evangile; avez-vous beſoin de Théologiens & de *gacheux?* ils ont brouillé l'univers, troublé les conſciences. Anéantiſſez leurs écoles ſi vous voulez la paix dans l'Egliſe. Tenez-vous à l'Evangile; vous n'avez beſoin que de ce livre, c'eſt votre Dieu qui le dit:

„ Méditez ma loi, je ſerai avec vous: je „ vous enſeignerai; vous n'avez pas beſoin „ de Caſuiſtes pour être ſauvés; vous avez „ beſoin de mon Evangile. Je ſavois ce „ qui étoit néceſſaire à l'homme mieux que „ vos théologiens, vous n'avez beſoin que „ du teſtament que je vous ai laiſſé. C'eſt „ moi qui ſuis & qui ſerai votre profes-

---

tre Profeſſeurs. Ce mince Scholaſtre à fait un compliment très joli à *Mgn.* le *Dauphin*, le jour de la *Chandeleur*, en lui préſentant la bougie d'uſage. Le voici en propres paroles, tel que ce patriarche de l'inſtitution Pariſienne l'a prononcé & inſéré dans la Gazette: „ C'eſt „ votre ſœur ainée, qui vient rendre ſes hommages re- „ ſpectueux à Votre Alteſſe Royale; elle vous trouve „ beau comme votre auguſte mère, & elle oſe eſpérer „ que vous ſerez un jour auſſi bon que le roi votre pè- „ re." Que cela eſt bête! que cela eſt plat! que cela ſent bien les *Quatre Nations!*

„ ſeur en théologie ; qui vous eclaircirai ſi
„ vous méditez ma parole, je l'ai promis &
„ ſuis fidéle dans mes prömeſſes. Ne vous
„ embarraſſez point ſi l'on vous dit que
„ ceux qui méditeront ma loi, l'explique-
„ ront à leur mode ; c'eſt du jargon d'école.
„ Mon ouvrage eſt celui de la vérité,
„ c'eſt moi qui vous aiderai à l'entendre.
„ Je n'ai pas beſoin d'interprête ; je ſavais
„ ce que je faiſois en donnant ma parole
„ aux hommes, & mieux que ceux qui veu-
„ lent l'expliquer. Abandonnez-vous à mes
„ ſoins, liſez mon écriture. Croyez-vous
„ que je vous donne un ſcorpion, lorsque
„ vous me demandez du pain ? J'ai prévu à
„ tout : aſſûrez-vous que tout homme qui
„ lira mon Ecriture pour s'inſtruire, ne
„ paurra jamais errer."

Après des promeſſes auſſi formelles, avons-nous beſoin des foibles lumieres des hommes, & du ſecours des théologiens ?

Si l'Evangile eſt l'ouvrage de DIEU, DIEU auroit-il donné aux hommes des préceptes de conduite, & une loi qu'ils ne pourroient

remplir qu'aidés du ſecours des théologiens?

Si les docteurs conviennent de ces vérités, leur ſort eſt décidé, leur ſentence eſt portée, il faut qu'ils marchent à la charrue.

La théologie eſt contraire à l'eſprit de Dieu. Un théologieu, dit le proverbe Anglois, n'eſt qu'un pur âne, qui n'ayant ni la douceur du vrai Chrétien, ni la raiſon du philoſophe, ni l'affabilité du courtiſan, n'eſt qu'un objet ridicule.

Quelle eſt la ſcience des Théologiens? Celle d'abuſer des mots & d'en rendre la ſignification incertaine. C'étoit par la vertu de certains mots barbares qu'autrefois les magiciens édifioient, détruiſoient des châteaux enchantés, ou du moins leur apparence.

Les hommes n'ont pu imaginer cette ſcience barbare qu'on appelle *Théologie*, que parce qu'ils ſe ſont méfiés des ſoins de la Providence.

Depuis dix-huit cents ans que l'on diſpute dans les écoles de la ſoi-diſant *Théologie*,

quel fruit a t-on retiré des disputes Scholastiques?

Hélas! du ſcandale, des guerres & des perſécutions. L'ouvrage de la vérité eſt devenu entre les mains des ſages maîtres un inſtrument de carnage & de perſécution.

Un philoſophe de Berlin a décidé le ridicule de la Théologie en deux mots.

„ L'Ecriture Sainte, *a-t-il dit*, eſt un bâ-
„ ton que Dieu a mis entre les mains des
„ aveugles pour les conduire; au lieu de ſe
„ ſervir du bâton pour marcher, les théo-
„ logiens ont disputé ſur ſa longueur, ſa
„ groſſeur, & ont fini par ſe battre avec."

La reſſource des gens oiſifs dans un royaume eſt infinie. Tous les Journaliſtes, à l'exception de ceux de l'incomparable Mercure & de la merveilleuſe Gazette du louvre qui nous dit, ſans mentir, combien de contrats de mariage le Roi a ſigné par ſemaine, paroiſſent destinés par la nature de leur ouvrage à la nouvelle charrue.

Fen *Martin Freron* qui gagnoit quinze mille livres à débiter des ordures périodiques,

à nous prendre deux fois le mois pour des ſots, en nous annonçant que tel livre eſt mal écrit, comme ſi nous avions beſoin de ſes courtes lumières pour l'appercevoir, cet écriturier ignare qui offenſoit le bon goût & donnoit des coups de pied au bon ſens, en attaquant nos meilleurs auteurs, n'étoit bon que pour remuer la boue de la terre, ainſi que le ſont, de nos jours, ſes confrères.

Nous devorons les ouvrages de feu le *damné* Voltaire : Ce grand homme devroit être *bienheureux*; en ſon vivant, il n'a ceſſé de nous créer des pieces immortelles.

L'animal *Fréron* lui diſoit de groſſes injures, deux fois le mois, & nous avons ſi peu reſpecté l'Homére de notre ſiécle, que pluſieurs ſots parmi nous ont conſervé, longues années, leur abonnement pour l'âne littéraire.

Pourquoi avoir continué d'envoyer de l'argent à la cuiſine de *Fréron?* pourquoi ne l'avoir pas forçé à venir bêcher la terre? il y avoit dix écus légitimement à gagner pour lui; nous euſſions fait germer un vrai talent dans le Compère *Martin*, il eut été dans l'état où ſa naiſſance & la providence le

le demandoient il écrivoit un peu mieux que le Gazetier d'Utrecht: il ſavoit filtrer au papier gris quelques groſſes ſottiſes contre les grands talens. Cet homme n'étoit-il pas bon pour la charrue? Et feroit-on plus mal d'y atteler ſes confrères, les *la Harpe*, les *Marmontels* & tous les grands & ſavans auteurs compoſant le Mercure *Panckoucke*.

Les gens, qui faiſoient en 1768 des portraits à la *Silhouette*; qui couroient en 1760 chez *Ramponeau* (*p*), & qui liſoient les méchans barbouillages des enfans de *Jeanne* d'*Arc*, d'*Abraham Chaumeix* & de l'âne *Fréron*, ont dévoré après les livres d'agriculture.

Les Dames de la rue St. Honoré, du fauxbourg St. Germain, les cailletes du Marais, & les filles du monde de la rue Maubué ont

(*p*) Le nom de *Ramponeau* a volé de bouche en bouche, parce qu'il a ſçu rendre de l'eau dans du vin de Surenne: & Rannequin, ce machiniſte de Liége, qui a fait monter l'eau au ſommet d'une montagne de 508 pieds, n'eſt pas même connu à Marly.

parlé *ſillon*, *ſoc* & *molécules*, Tout le monde a mis la charette devant les bœufs.

Ce jargon d'agriculture a failli nous faire remonter aux ſiécles de *Rachel* & de *Rebecca*.

Nos vieilles gens diſoient: „ Sortons-„ nous de l'enfance? " Cette fureur d'agriculture a eu l'âge de nos colifichets: nous ſommes revenus encore à nos tabatieres & à nos pantins. Nous autres François, nous ſommes trop distraits par la bagatelle pour parler long-tems *charrue*. Ce grand bruit n'a abouti qu'à faire perdre le tems, & tourner la tête à nos payſans.

Les femmes, ces meres nourrices de nos ſottiſes & de nos colifichets, ont été dans leurs terres expliquer ce qu'elles n'entendoient pas à des payſans qui ne pouvoient les comprendre.

Le rustre, héritier des bras & de l'uſage de ſes peres, ne voyant point l'utilité prétendue des *planches*, des *plattes-bandes*, eſt revenu à ſon ancienne méthode qui lui a procuré force grains.

Les Flamans, les Artéſiens, excellens laboureurs, ont toujours récolté des bleds ſupérieurs à ceux de la France. Les Flamands cependant n'ont point pris la nou-

velle charrue, & leur culture paroît toujours préférable à la culture Angloiſe réchauffée par M. *du Hamel.*

Ce n'eſt point en faiſant des livres & de froides diſſertations ſur la culture que vous améliorerez vos terres, ô Welches! c'eſt en travaillant.

Pour travailler, il faut des bras & point de jargon. La Bretagne, ſortie *hier* du déluge, eſt remplie de landes & de terres incultes.

Pourquoi cette grande province eſt-elle encore aux premiers jours du monde? — C'eſt que nos Bretons, voiſins de l'Océan, ſont la plupart matelots, ou gardes-côtes.

La Bretagne qui s'épuiſe à meubler nos vaiſſeaux eſt ſujette à tirer la *milice*, comme les environs de Paris & de Meaux. Nous arrachons chaque année les bras nourriciers du peuple.

Le fils d'un laboureur a tiré un billet *noir*: en conſéquence il quitte ſa charrue, & un vieillard de pere, pour aller faire, malgré lui, le métier de bourreau, tantôt en

218559

Allemagne, tantôt en Amérique, tantôt aux grandes-Indes.

Au lieu de faire des ſermons ſur l'agriculture, il faut travailler. Nous avons beſoin de bras pour défricher les terres. Vous en manquez, dites-vous? attendez, je vais encore vous en trouver.

Depuis la révocation de l'Edit de Nantes (il y a cent ans;) depuis les ſtations & les prédications de vos dragons dans les Cévennes, par l'attention charitable des révérends peres Jéſuites, vous avez perdu cent mille familles qui ſoupirent après leur patrie: Ces gens ſeroient utiles en Bretagne, dans les landes de Bordeaux.

Vous avez cruellemeut chaſſé vos concitoyens, à cauſe qu'ils liſoient la bible de Genève, & vous liſez celle du Pere *Berruyer* qui eſt aſſurément plus mauvaiſe. Laiſſez leur la ſimplicité de leur culte qui ne ſort point de la ſimplicité de l'Evangile. Ne pendez point leurs Miniſtres à cauſe qu'ils n'ont point de rochets, de croix d'or, de caroſſe, cinq à ſix bénéfices, & cinquan-

te mille écus de revenus. Laiſſez leur la liberté de venir reſpirer leur air natal: ils vous ont rendu des ſervices; le Pere *La Chaiſe* les fit oublier à *Louis* XIV. Ayez de la mémoire pour le bien. N'écoutez plus vos Jéſuites, leurs livres ſont les preuves de leur méchanceté: vous avez été ſouvent leurs dupes, vous devez les connoître: ſongez qu'il eſt injuſte d'exiler les gens, parce qu'ils ne ſont pas François Romains. La *romanité* n'eſt point un morceau de l'Evangile. Vous le ſavez; le bon ſens vous le dit: ſuivez le bon ſens: il étoit avant votre Sorbonne & les docteurs.

Rappellez vos anciens amis, ou les alliés de vos maiſons. Si vous paroiſſez ſi ſenſibles à leur ſalut, pour leur aſſurer la vie éternelle, ne leur donnez point vos évêchés & vos Abbayes en commande, mais laiſſez leur la liberté de lire la Bible & les Pſeaumes en vers François, ils aiment les vers, & cela ne gâte point les mœurs, quoiqu'en ait dit votre *Jean Jacques* qui ne vous eſtimoit gueres.

Les circoncis qui ſont vos freres par vos beaux-peres *Abraham*, *Iſaac* & *Jacob*, & ennemis par JESUS-CHRIST, pourroient aimer Dieu & le prochain en Bretagne auſſi bien qu'à Conſtantinople.

Apellez-les chez vous: mêlez-les avec les votres: vous le décraſſerez de l'ordure d'Iſraël: vous avez plus d'esprit & de figure que les gens de Béthanie; votre bon ton, vos belles manieres, donneront l'air du beau monde aux riches, & les pauvres défricheront vos terres, vos cadettes ſe marieront avec les premiers. Par ces unions, vous deviendrez plus chers à *Abraham:* vous aurez part aux promeſſes de l'un & de l'autre teſtament.

Unis avec vous, ils connoîtront celui que les Romains ont crucifié; vous en convertirez quelques-uns. Cette marche de converſion vaut mieux que celle de courir au Paraguai ou à Siam faire de mauvais Chrétiens pour avoir de l'or.

Cette pépiniere de cultivateurs vous indemniſera de vos pertes en Amérique, où vous dépenſez des ſommes immenſes.

Parlez : vous êtes riches, je vous ai montré d'excellens biens dans cette multitude de cultivateurs. Faites ſortir la fainéantiſe : donnez des coups de fouet à vos pareſeux & à vos oiſifs. Ceux qui ne voudront pas mener la charrue, & bêcher la terre, défricher les landes, envoyez-les aux galères.

Que la voix du Roi ſoit ici la trompette du jugement. Il n'a qu'à parler, il réveillera les morts.

J'ai refuſé aux *Jéſuites* l'honneur de la charrue. La raiſon, c'eſt que j'apprehenderois que ces hommes ne portaſſent le trouble parmi nos cultivateurs, & ne s'appropriaſſent, par le moyen de quelques reſtrictions mentales, les fruits de nos travaux : il faut laiſſer périr les derniers ingrédiens de cet ordre brouillon, avare & meurtrier, que nos vieux *Lycurgues* ont regardé comme un corps digne de mort, & digne du dernier ſupplice.

Les *Jéſuites* ont été aſſez long-tems les fins de la terre, *fines terræ* ; qu'ils en ſoyent

aujourd'hui le fumier; que leurs reliques portées dans nos champs incultes engraissent la terre. Si elles nous rapportent la moitié de ce qu'ils nous ont volé, la France deviendra un pays de Cocagne, & le ſecond tome du paradis terrestre. Amen!

* *
*

PEU d'hommes oſent d'après un Moine, mais Moine comme il eſt peu de Moines; ſe répéter quelque fois:

Qu'eſt-ce qu'un Capucin devant une planete?

Faut-il pour fonder ſur des faits l'orgueilleuſe prétention de l'homme, ſuppoſer comme dans certaines religions, qu'abandonnant le Ciel pour la terre, la DIVINITÉ, ſous la forme d'un poiſſon, d'un ſerpent, d'un homme, y venoit jadis en bonne fortune converſer avec les mortels?

Faut-il, pour preuve de l'intérêt que le Ciel prend aux habitans de la terre, publier des livres, où ſelon quelqus imposteurs, ſont renfermés tous les préceptes & les devoirs que DIEU preſcrit à l'homme?

Un tel livre, ſi l'on en croit les Turcs, compoſé dans le Ciel, fut apporté ſur la

terre par l'ange *Gabriel*, & remis par cet ange à *Mahomet*. Son nom eſt le *Koran*, très-improprement appellé *Alcoran* par nos ignares.

En ouvrant ce livre, on le trouve ſuſceptible de mille interprétations; il eſt obſcur, inintelligible; & tel eſt l'aveuglement humain, qu'on regarde encore comme divin, un ouvrage où DIEU eſt peint ſous la forme d'un tyran; où ce DIEU eſt ſans ceſſe occupé à punir ſes eſclaves, pour n'avoir pas compris *l'incompréhenſible*; où ce DIEU enfin, auteur des phraſes inintelligibles ſans le commentaire d'un Iman, n'eſt proprement qu'un légiſlateur ſtupide, dont les loix ont toujours beſoin d'interprétation.

Jusqu'à quand les Turcs conſerveront-ils tant de reſpect pour un ouvrage ſi rempli de ſottiſes & de blaſphêmes?

Mais ſi la métaphyſique des fauſſes religions, ſi l'excurſion des eſprits dans le pays des ames, & les découvertes dans les régions intellectuelles ont par-tout été les mêmes, les impoſtures du corps ſacerdotal pour

le ſoutien de ces fauſſes religions, n'auroient-elles pas en tous les pays, conſervé entr'elles les mêmes reſſemblances?

On ſait que les anciens Druides étoient animés du même eſprit que le prêtre papiſte; qu'ils avoient avant lui inventé l'excommunication; qu'ils vouloient comme lui, commander aux peuples & aux rois; & qu'ils prétendoient avoir, comme les Inquiſiteurs, droit de vie & de mort chez tous les peuples où ils s'établiſſoient.

La vérité, diſoient les Pirroniens, *eſt comme l'Orient, différente ſelon le point de vue où on la conſidère.*

Dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, les Chrétiens étoient en horreur aux nations: ils craignoient de n'être point tolérés: que préchoient-ils alors? l'indulgence & l'amour du prochain.

Le mot *vertu* rappelloit alors à leur mémoire l'idée d'humanité & de douceur. La conduite de leur maître les confirmoit dans cette idée.

Jesus doux avec les Eſséniens, les Juifs

& les payens, ne portoit point de haine aux Romains. Il pardonnoit aux Juifs leurs injures, à *Pilate* ſes injuſtices: il recommandoit par-tout la charité.

En eſt-il de même aujourd'hui parmi les prêtres & les capucins? non, la haine du prochain, la barbarie ſous le nom de zele & de police, ſont en France, en Espagne, en Portugal, dans tous les pays papiſtes compriſes dans l'idée de *vertu*.

L'Egliſe naiſſante, quelle que fût la religion d'un homme, honoroit en lui la probité, & s'occupoit peu de ſa croyance. „ Celui-là dit S. Justin, eſt chétien qui eſt „ vertueux; fut-il d'ailleurs athée." *Et quicumque ſecundum rationem & verbum vixére, Chriſtiani ſunt quamvis athei.*

Jesus préféroit dans ſes paraboles l'incrédule Samaritain au dévot Phariſien.

Jeſus ſe déclare par-tout ennemi des prêtres Juifs. Il leur reproche par-tout leur avarice & leur cruauté; Jesus fut puni de ſa véracité. O prêtres Catholiques! ô Capucins indignes! vous êtes-vous montrés moins ſanguinaires, moins barbares que les prêtres Juifs? Et le ſincère adorateur de Jesus vous doit-il moins de haine?

Du tems de JESUS, l'ambition & la vanité n'étoient point comptées parmi les vertus. Le royaume de Dieu n'étoit pas de ce monde. JESUS n'avoit deſiré ni richeſſes, ni titres, ni crédit en Judée. Il ordonnoit à ſes disciples d'abandonner leurs biens pour le ſuivre. Quelle idée a-t-on maintenant de la vertu? point de prêlat catholique qui ne brigue des titres, des honneurs: point d'ordre de moines qui ne s'intrigue dans le monde, qui ne faſſe le commerce, qui ne s'enrichiſſe par la banque. Jeſus & ſes Apôtres n'avoient pas cette idée de l'honnêteté.

Du tems de ces derniers, le perſécution ne portoit point encore le nom de charité. Les Apôtres n'excitoient point *Tibere* à empriſonner le gentil ou l'incrédule; celui qui, dans ce ſiécle eut voulu s'aſſervir les opinions d'autri, regner par la terreur, élever le tribunal de l'inquiſition, brûler ſes ſembables & s'en approprier les richeſſes, eut été déclaré infame. L'on n'eut point lu ſans horreur les ſentences dictées par l'orgueil, l'avarice & la cruauté ſacerdotale.

JESUS haïſoit le menſonge; il n'eut donc point comme l'Egliſe obligé *Galilée*, de venir la torche au point, retracter aux autels du Dieu de vérité, celles qu'il avoit découvertes. L'Egliſe n'eſt plus ennemie du menſonge: elle canoniſe les fraudes pieuſes.

JESUS, fils de DIEU, étoit humble; & ſon orgueilleux vicaire prétend commander aux ſouverains, légitimer à ſon gré le crime, rendre les aſſaſſinats méritoires; il a béatifié *Clément*. Sa vertu n'eſt donc pas celle de JESUS. Le clergé qui ſe dit humble, reſſemble à *Diogène* dont on voyoit l'orgueil à travers les trous de ſon manteau.

JESUS vouloit qu'on rendit à *Céſar* ce qui appartient à *Céſar*. Il défendoit de s'emparer par ruſe ou par force du bien d'autri. Mais le mot de *vertu* qui rappelloit alors à la mémoire l'idée de *juſtice*, ne la rappelloit plus du tems de S. *Bernard*, lorsqu'à la tête des *Croiſés*, il ordonnoit aux nations de déſerter l'Europe pour ravager l'Aſie, pour détrôner les Sultans & briſer des couronnes ſur

lesquelles ces nations n'avoient aucun droit.

Lorsque, pour enrichir son ordre, ce saint fanatique promettoit cent arpens dans le Ciel à qui lui en donneroit dix sur la terre; lorsque par cette promesse ridicule & frauduleuse, il s'approprioit le patrimoine d'un grand nombre d'héritiers légitimes; il falloit que l'idée de vol & d'injustice fût alors comprise dans la notion de vertu.

Quelle autre idée pouvoient s'en former les Espagnols, lorsque l'Eglise leur permettoit d'attaquer *Montésuma* & les Incas, les dépouiller de leurs richesses, & de s'asseoir sur les trônes du Méxique & du Perou? Les moines, maîtres alors de l'Espagne, eussent pu la forcer de restituer aux Mexicains & aux Peruviens leur or, leur liberté, leur pays & leur prince: ils pouvoient du moins hautement condamner la conduite des Espagnols. Que firent alors les théologiens? ils se tûrent.

Ont-ils en d'autres tems, montré plus de justice? Non. Un Pere *Hennepin*, récolet, répéte sans cesse qu'il n'est qu'un seul moyen de convertir les Sauvages, c'est de les réduire à l'esclavage. (*p*).

(*p*) Voyez *Description des mœurs des Sauvages de la Louisiane.*

Un moyen auſſi injuſte, auſſi barbare, ſe fut-il préſenté au récolet *Hennepin*, ſi les Théologiens actuels avoient de la vertu, les mêmes idées que JESUS?

St. Paul dit expreſſément que la perſuation eſt la ſeule arme que l'on puiſſe employer à la converſion des Gentils. Quel homme ne ſait pas que la vertu ſe recommande d'elle-même? Quel eſt dans le cas où l'on peut faire uſage des priſons, des tortures & des bûchers? Lorsqu'on prêche le crime, l'erreur & l'abſurdité.

C'eſt le fer en main que *Mahomet* prouvoit la vérité de ſes dogmes.

Une religion, diſoient alors les Chrétiens, qui permet à l'hommet de forcer la croyance de l'homme, eſt une religion fauſſe; ils condamnoient *Mahomet* dans leurs diſcours, & le juſtifioient par leur conduite; Ce qu'ils appelloient vice en lui, ils l'appelloient vertu en eux.

Croiroit-on que le Muſulman ſi dur dans ſes principes, fut dans ſes mœurs plus doux que le Chrétien? Faut-il que le Turc ſoit tolé-

tolérant avec le Chrétien, le Juif, le Gentil, & que le moine, à qui ſa religion fait un devoir de l'humanité, brûle en Espagne ſes ſemblables, & précipite en France dans les cachots le philoſophe, le Janſéniste & le Déiste?

Le Chrétien commettroit-il autant d'abominations, s'il avoit de la vertu les mêmes idées que le fils de DIEU, & ſi le prêtre docile aux ſeuls conſeils de ſon ambition, n'étoit ſourd à ceux de l'Evangile?

Aux yeux d'un Muphti, comme à ceux d'un Bonze & d'un Capucin, un incrédule est un impie, que doit frapper le feu du Ciel: aux yeux du ſage, ce n'est qu'un homme qui ne croit pas aux contes de ma *Mere-l'Oye*.

Se peut-il que des hommes couverts des haillons de la pénitence ou du masque de la charité, ayent, en tout tems, été les plus atroces?

Quoi! le jour de la tolérance ne luit point encore? Quoi des gens honnêtes ſe haïſſent & ſe perſécutent ſans honte pour

des disputes de mots ſouvent pour le choix des erreurs, & parce qu'ils portent les noms divers de Luthériens, de Calviniſtes, de Catholiques, de Mahométans, &c.

En anathématiſant le Kalender ou le Derviche, le moine ignore-t-il qu'aux yeux de ce Derviche, le vrai impie, le vrai ſcélérat, eſt ce Chrétien, ce Pape, ce Prêtre, ce moine qui ne croit pas à *Mahomet*? Faut-il qu'éternellement condamnée à la ſtupidité, chaque ſecte approuve en elle ce qu'elle déteſte dans les autres?

Qu'on ſe rappelle quelque fois la parabole ingénieuſe d'un peintre célébre.

„ Transporté, *dit-il*, en rêve aux portes du paradis le premier objet qui frappa mes yeux, fut un vieillard vénérable: „ à ſes clefs, à ſa tête chauve, à ſa longue barbe, je reconnûs ST. PIERRE.

„ L'Apôtre ſe tint ſur le ſeuil des portes célestes.

„ Une foule de gens s'avancèrent vers „ lui. Le premier qui ſe préſenta fut un „ *papiſte*.

„ *J'ai*, lui dit-il, *toute ma vie été dévot,*
„ *& cependant asſez honnête homme.*

„ Entre donc, répond le Saint, & pla-
„ ce-toi au banc des Catholiques.

„ Vint après un *Réformé*, il lui préſenta
„ la même requête; il en reçut la même
„ réponſe: Place-toi, dit le Saint, parmi
„ les *Réformés*.

„ Arrivérent enſuite des marchands de
„ Smyrne, de Bagdat, de Baſſora, &c. ils
„ étoient Muſulmans, avoient toujours
„ été vertueux, & ST. PIERRE leur fit
„ prendre place parmi les Muſulmans.

„ Enfin, vint un incrédule lequel, en
„ ce ſiécle, on appelle proprement ou im-
„ proprement, tout comme vous voudrez,
„ un philoſophe.

„ Quelle eſt ta ſecte, demanda l'apôtre?
„ D'aucune, — Monſeigneur; *j'ai Cepen-*
„ *dant été honnête homme, homme de bien,*
„ *autant que poſſible.*

„ Tu peux entrer, dit ST. PIERRE,
„ Mais où te mettre? Choiſis toi même:
„ aſſieds-toi près de ceux qui te paroiſſent
„ les plus raiſonnables."

Plût au Ciel qu'éclairé par cette parabole, on ne prétendit plus commander aux opinions des autres! DIEU veut que la vérité ſoit la récompenſe de l'examen. Les prieres les plus efficaces pour en obtenir la connoiſſance, ſont, *dit-on*, l'étude & l'application.

O Papes frippons! ô prêtres orgueilleux! ô moines ſtupides! Avez-vous jamais fait cette priere?

Qu'est-ce que vérité? Vous l'ignorez, & vous perſécutez celui qui, dites-vous, ne la connoît pas, & vous avez canoniſé les dragonades des Cévenes; & vous avez élevé à la dignité de *Saint*, un *Dominique*, un barbare qui fonda le tribunal de l'inquiſition, & maſſacra les Albigeois.

Les Albigeois furent traités comme les Vaudois. On ne peut imaginer l'excès auquel ſe porta contr'eux la fureur de l'intolérance.

Le tableau effrayant des barbaries exercées

contre les Vaudois, nous est conservé par *Samuel Morland*, Ambassadeur d'Angleterre en Savoye, & pour lors résidant sur les lieux mêmes.

„ Jamais, *dit-il*, les chrétiens n'ont „ commis tant de cruautés contre les chré- „ tiens. L'on coupoit la tête aux Barbes „ (c'étoit les pasteurs de ces peuples); on „ les faisoit bouillir; on les mangeoit; on „ fendoit avec des cailloux pointus, aigui- „ sés sur de pierre ponce, le ventre des „ femmes jusqu'au nombril; on coupoit „ à d'autres les mamelles: on les faisoit „ cuire sur le feu & on les mangeoit; on „ mettoit à d'autres le feu aux parties hon- „ teuses: on les leur brisoit & l'on mettoit „ en place des charbons ardents; on arra- „ choit à d'autres les ongles avec des pin- „ ces; on attachoit des hommes demi-morts „ à la queue des chevaux, & on les traînoit „ en cet état à travers les rochers. Le moin „ dre de leurs supplices étoit d'être préci- „ pités d'un mont escarpé, d'où ils tom- „ boient souvent sur des arbres auxquels „ ils restoient attachés, & sur lesquels „ ils périssoient de faim, de froid ou de „ blessures. L'on en hâchoit en mille pie-

„ ces, & l'on ſemoit leurs membres ſanglans
„ & leurs chairs meurtries dans les campag-
„ nes; On empaloit les vierges par les par-
„ ties naturelles; on les portoit en cette
„ posture en guiſe d'étendart.

„ On traîna entr'autres un jeune hom-
„ me nommé *Pelanchion* par les rues de Lu-
„ cerne, ſemé par-tout de cailloux. Si
„ la douleur lui faiſoit lever la tête ou les
„ mains, ou les lui aſſommoit: enfin, on
„ lui coupa les parties honteuſes, qu'on
„ lui enfonça dan la gorge, & on l'étouffa
„ ainſi; enſuite on lui coupa la tête, &
„ l'on jetta le tronc ſur le rivage.

„ Les Catholiques déchiroient de leurs
„ mains les enfans qu'ils arrachoient au
„ berceau; ils faiſoient rôtir les petites
„ filles toutes vives; leur coupoient le ma-
„ melles, & les mangeoient; ils coupoient
„ à d'autres le nez, les oreilles & les autres
„ parties du corps; ils rempliſſoient la
„ bouche de quelques-uns de poudre à ca-
„ non, & y mettoient le feu; ils en écor-
„ choient tout vifs; ils en tendoient la
„ peau devant les fenêtres de Lucerne; ils
„ arrachoient la cervelle à d'autres qu'ils
„ faiſoient rôtir & bouillir pour en manger.

„ Les moindres ſupplices étoient de leur „ arracher le cœur, de les brûler vifs, de „ leur couper le viſage, de les mettre en „ mille morceaux, & de les noyer.

„ Mais ils ſe montrèrent vrais *Catholiques* „ & dignes *Romains*, quand ils allumèrent „ un four à Garcigliane, dans lequel ils „ forcèrent onze Vaudois à ſe jetter les „ uns après les autres dans les flammes, „ jusqu'au dernier, que ces meurtriers y „ jettèrent eux-mêmes.

„ On ne voyoit dans toutes les vallées „ que des corps morts ou mourants: les „ neiges des Alpes étoient teintes de ſang. „ L'on trouvoit ici une tête coupée, là un „ tronc, des jambes, des bras, des entrail- „ les déchirées & un cœur palpitant."

Quel prétendu crime puniſſoit-on dans les Vaudois avec tant de barbarie? celui, diſoit-on, de la rebellion.

Ce qu'on leur reprochoit, c'étoit de n'avoir pas abandonné leur demeure & le lieu de leur naiſſance au premier ordre de *Gaſtalde* & du Pape; de ne s'être point

exilés d'un pays qu'ils posſédoient depuis 1500 ans, & dans lequel ils avoient toujours librement exercé leur cutte

C'est ainſi que la douce Religion Catholique, ſes doux Papes, ſes doux prêtres, ſes clémens Capucins, & ſes doux & clémens *Saints* ont toujours traité les hommes. Que feroient de plus les apôtres, les Prédicants du Diable?

Sous *Charles* IX, on faiſoit aux Catholiques un devoir du meurtre des réformés; & dans ce ſiécle ſi éclairé, il est des monstres qui traitent la toléranc (que préchent les Philoſophes) de crime & d'indifférence pour la Religion, & qui voudroient revoir encore ce jour de ſang, de masſacre, ce jour affreux de S. Barthelemi, où l'orgueil monacal ſe promenoit dans les rues commandant la mort des François.

Tel le Sultan, ſuivi du bourreau, parcourt les rues de Conſtantinople, demandant, le ſang du Chrétien qui porte la calotte rouge.

Plus barbares que ce Sultan, c'est vous,

prêtres atroces! Capucins indignes! Moines maudits! qui distribuez aux Chrétiens des glaives pour s'entregorger.

On ne porte point ſur la religion Romaine l'oeil attentif de l'examen, ſans concevoir le dernier mépris pour l'eſpece Catholique en général, & pour ſoi-même en particulier.

Il faut donc que l'homme ſoit un animal bien imbécille & bien crédule, & qu'enfin notre planète, comme l'a dit un ſage, ſoit le *Bedlam* ou les *petites Maiſons* de l'univers.

A qui Jésus donna-t-il le nom de race de vipères? Fut-ce aux Payens, aux Eſſéniens, à ces Saducéens qui nioient l'immortalité de l'ame & même l'exiſtence de Dieu? Non: ce fut aux Phariſiens; ce fut aux prêtres Juifs, &, par contre-coup aux prêtres chrétiens.

Nul n'a droit ſur l'air que je reſpire, ni ſur la plus noble fonction de mon eſprit, ſur celle de juger par moi-même. Seroit-ce aux autres que j'abandonnerois le ſoin de penſer pour moi? J'ai ma conſcience, ma

raiſon, ma Religion, & ne veux avoir ni la conſcience ni la Religion du Pape. Je ne veux point modéler ma croyance ſur celle d'autri, dit un Anglois. Chacun répond de ſon ame, chacun porte ſon paquet, dit le proverbe. C'eſt donc à chacun à examiner:

Ce qu'il croit;
Sur quel motif il croit;
Quelle eſt la Croyance qui lui paroît la plus raiſonnable.

L'Evangeliſte *Jean* a dit: *Aimez-vous les uns les autres; telle eſt la volouté de* DIEU. *Accomplit-on ce précepte, on a rempli la loi.*

Caſſiodore penſoit comme l'Evangéliſte *Jean.* „ La Religion, *dit-il*, ne peut être „ commandée; la force fait des hypocrites „ & non des croyants: *Religio imperari non* „ *potest, quia nemo cogitur ut credat.* — „ La foi, dit *St. Bernard*, doit être perſuadée & non ordonnée: *fides ſuadenda*, „ *non imperanda.* — Rien de plus volontaire, *dit Lactance* que la Religion: elle „ eſt nulle dans celui à qui elle répugne:

„ *Nihil est tam voluntarium quam Riligionem*
„ *in quâ, ſi animus adverſus est, jàm ſublata,*
„ *jam nulla est.* —— Rien de moins Re-
„ ligieux, *dit Tertulien*, que de vouloir
„ contraindre la croyance; Ce n'est point
„ par la violence, c'est librement qu'on
„ peut croire: *Non est Religionis Religionem*
„ *cogere velle, cum ſponte ſuscipi debeat,*
„ *non vi.*"

Les pilotes du vaiſſeau de la Religion, ou plutôt de la ſuperstion, ſont éclairés. Quant aux matelots, la plupart ſont imbécilles.

Le clergé Gouvernant exige peu de lumieres du clergé Gouverné; & l'on n'a ſur ce point rien à reprocher à ce dernier. — A quoi s'occupe votre frère le prêtre, demandoit-on un jour à *Fontenelle?* Le matin, répond le philoſophe, il dit la meſſe, & le ſoir, il ne fait ce qu'il dit.

Rien de plus abſolument ſubtil, diſoit un Archevêque de Cantorbéry, que les argumens des théologiens, pour prouver aux ignorants Catholiques la vérité du papisme. Ces arguments démontreroient également la

vérité du *Koran*, celle des *mille & une Nuits* & des *Cent* & un mille Contes de ma *Mere-l'Oye*.

Veut-on s'en convaincre, qu'on applique à ces contes les ſophismes & diſtinctions de l'école, ils n'auront rien de *théologiquement* incroyable.

De quelles imputations odieuſes les Catholiques n'ont-ils pas chargé les réformés? Que de ruſes employées par les prêtres & les capucins pour irriter les Princes contre des ſujets fideles! Que d'art pour ne faire voir en eux que des rebelles qui, la rage dans le cœur & les armes à la main, ſont toujours prêts d'escalader le trône!

Toutes les différentes ſectes du Chriſtianisme ſont tolérées en Hollande, en Angleterre, en Ruſſie, dans toute l'Allemagne. Quels troubles y excitent-elles? La paix dans ces empires s'est établie à la ſuite de la tolérance, & s'y maintiendra, ſans doute, tant qu'on y ſaura contenir l'ambition ſacerdotale.

Dans l'avant-derniere guerre, cent caillettes de Paris d'après leurs confeſſeurs, accuſoient les Encyclopédiſtes du dérangement des finances de la France; & Dieu ſait ſi aucun des Encyclopédiſtes avoit été chargé de leur adminiſtration.

D'autres reprochoient aux philoſophes le peu d'amour des Colonels pour la gloire, & les mêmes philoſophes étoient alors expoſés à une perſécution que le ſeul amour de la gloire & du bien public peut ſupporter.

D'autres rapportoient à la publication de l'Encyclopédie, aux progrès de l'esprit philoſophique les défaites des François à *Crevelt* & à *Rosbach*; & c'étoit alors le Roi *très-philoſophe* de Pruſſe, & le peuple *très-philoſophe* Anglois qui battoient par-tout leurs armées. La philoſophie étoit l'âne de la fable: elle avoit fait tout le mal.

En Portugal, en Espagne, en Italie, on rencontre peu de philoſophes: auſſi la foibleſſe de l'Etat s'y trouve-t-elle en proportion avec la ſottiſe & la ſuperſtition des peuples.

* *

*

CHEZ les payens, c'étoit aux *Hercule*, aux *Castor*, aux *Cérés*, aux *Bacchus*, aux *Romulus* qu'on rendoit les honneurs divins; & chez les Turcs comme chez les Catholiques, c'est à d'obſcurs. Dervis, à de moines vils, à des Capucins *indignes*; enfin à un *Bernard*, á un *Dominique*, á un *Antoine* qu'on décerne les mêmes honneurs.

C'étoit après avoir dompté les monſtres & puni les tyrans; c'étoit par leur courage, leurs talens, leur bienfaiſance & leur humanité que les anciens héros s'ouvroient les portes de l'Olympe: c'est aujourd'hui par le jeune, la diſcipline, la poltronnerie, l'aveugle ſoumiſſion & la plus vile obéiſſance que le moine ſ'ouvre celles du ciel.

Quel est le premier objet que ſe propoſent les prêtres? Celui d'engourdir la curioſité de l'homme, & d'éloigner de l'oeil de l'examen tout dogme dont l'abſurdité trop palpable ne lui pourroit échapper.

Pour y parvenir, il falloit flaller les paſſions humaines, & chercher à rendre aveugles ceux qui vouloient bien l'être. Rien de plus facile au Bonze.

La pratique des vertus est plus pénible que l'obſervance des ſuperſtitions. Il est plus facile à l'homme de ſ'agénouiller aux pieds des autels, d'offrir un ſacrifice à une idole, de ſe baigner dans le Gange, & de manger maigre un vendredi, que de ſcier le bois, bêcher la vigne, labourer la terre.

Les ruſes des prêtres ſont les mêmes partout; par-tout les prêtres ſont jaloux de ſ'approprier l'argent des laïcs.

L'Egliſe Romaine, à cet effet vend la permiſſion d'épouſer ſa parente; elle ſ'engage pour tant de meſſes, c'est-à-dire, pour tant de pieces de 12 Sols, à délivrer tous les ans tant d'ames du purgatoire, par con-

ſéquent à leur faire remettre tant de péchés.

A la pagode de Tinagogo, comme à Rome les prêtres, pour les mêmes ſommes vendent à peu près les mêmes eſpérances.

„ A Tinagogo, (dit l'Auteur de l'Hiſ-
„ toire générale des voyages Tom. IX.
„ Pag. 462.) le troiſiéme jour d'après un
„ ſacrifice qui ſe fait à la nouvelle lune de
„ décembre, on place dans ſix longues &
„ belles rues, une infinité de balances ſuſ-
„ pendues par une verge de bronze.

„ Là chaque dévot, pour obtenir la re-
„ miſſion de ſes péchés, monte dans l'un
„ des plateaux de ces balances, & ſelon
„ l'eſpece différente de ſes fautes, met
„ pour contrepoids dans l'autre plateau
„ différentes eſpeces de denrées ou de mon-
„ noyes.

„ Se reproche-t-il la gourmandiſe, la
„ violation du jeune? Il ſe peſe contre du
„ miel, du ſucre, des œufs & du beurre.

„ S'eſt-il livré aux plaſirs ſenſuels? Il
„ ſe peſe contre du coton, de la plume,

„ du drap, des parfums & du vin.

„ A-t il été dur envers les pauvres? „ il ſe peſe contre des pieces de monnoye.

„ Eſt-il paresſeux? il ſe peſe contre „ du bois, du riz, des charbons, des beſ„ tiaux & des fruits.

„ Eſt-il enfin orgueilleux? il ſe peſe „ contre du poiſſon ſec, des balais, de la „ fiente de vaches, &c.

„ Tout ce qui ſert de contrepoids aux „ pécheurs appartient aux prêtres; toutes „ ces eſpeces de dons forment des piles „ d'une grande hauteur.

„ Les pauvres même qui n'ont rien à „ donner ne ſont point exempts de ces au„ mônes; ils offrent leurs cheveux; plus „ de cent prêtres ſont aſſis, les ciſeaux „ en main pour les leur couper.

„ Ces cheveux forment auſſi de grands „ monceaux. Plus de mille prêtres, rangés „ en ordre, en font des cordons, des treſ„ ſes, des bagues, des bracelets & des per„ ruques, &c., que des dévots achêtent & „ emportent comme de précieux gages de „ la faveur du Ciel.

„ Pour ſe faire une idée de la ſomme à „ laquelle on peut évaluer les aumônes

„ pour la ſeule pagode de Tinagogo, il „ ſuffira (dit le Luſitanien *Pinto*, auteur „ de cette rélation,) de rapporter que „ l'ambaſſadeur ayant demandé aux prêtres, „ à quelle ſomme ils estimoient ces aumô- „ nes, ils lui répondirent, ſans héſiter, „ que des ſeuls cheveux des pauvres, ils „ en tiroient chaque année plus de cent „ mille *pardins*, qui font quatre-vingt-dix „ mille ducats Portugais."

Il en eſt des Bonzes tout comme des prê- tres & des Capucins. Ils perſuadent aux hommes que par des offrandes, des expiati- ons, des cérémonies ſuperſtitieuſes, ils blanchiſſent l'ame noircie des plus grands crimes & des plus grands forfaits.

Entre les tropiques, (dit un navigateur) ſont deux isles en face l'une de l'autre.

Dans la première, on n'eſt point hon- nête, ſi l'on ne croit un certain nombre d'abſurdités, & ſi l'on ne peut, ſans tou-

cher, ſoutenir la plus cuiſante démangeaiſon; c'eſt à la patience avec laquelle on la ſupporte, qu'eſt attaché principalement le nom de *religieux*.

Dans l'autre isle, on n'impoſe nulle croyance aux habitans; l'on peut ſe gratter où cela démange, & même ſe chatouiller pour ſe faire rire; mais l'on n'eſt point réputé *religieux*, ſi l'on ne fait des actions utiles à la ſociété.

L'abſurdité de la morale du Bonze, de celle du pape, de celle des capucins, n'en devroit-elle pas déſabuſer les peuples? Un prêtre s'enveloppe-t-il d'un vêtement lugubre? affecte-t-il un maintien auſtére, un langage obſcur? ne parle-t-il qu'au nom de DIEU? Il ſéduit le peuple par les yeux & par les oreilles. Il en impoſe à l'imbecillité humaine.

La doctrine du pape, du prêtre & du Bonze, eſt la boîte de *Pandore*; ſon dehors éblouit, mais elle renferme au-dedans le fanatiſme, l'ignorance, la ſuperſtition, l'avarice, la crapule, & tous les maux qui ſucceſſivement ont ravagé la terre.

En Tartarie, ſous le nom de DALAI LAMA, le grand pontiſe est immortel; en Italie, ſous le nom de PAPE, le même pontife est infaillible.

Dans le pays des Mongales, le vicaire du grand LAMA, reçoit le titre de *Kutuchta*, c'est-à-dire, vicaire du DIEU vivant.

En Europe le PAPE porte le même nom.

A Bagdat, en Tartarie, au Japon, dans le desſein d'avilir & de ſoumettre les rois, les pontifes, ſous le nom de *Califes*, de *Lama*, de *Daire*, ont fait baiſer leurs pieds aux Empereurs; ils ont exigé que, montés ſur leur mule, les Empereurs en tinsſent la bride, & les promenasſent ainſi par les rues.

Les Papes n'ont-ils pas exigé la même complaiſance des Empereurs & des Monarques d'occident? Les pontifes en tout pays ont donc eu les mêmes prétentions, et les princes la même ſoumiſion.

Si les disputes pour le *Califat* ont fait en Orient ruisseler le sang humain, les disputes pour la *Papauté*, l'ont pareillement fait couler en Occident.

Six Papes assassinèrent leurs prédécesseurs, & se mirent en leur place. Les Papes, dit *Baronius*, n'étoient point alors des hommes, mais des monstres.

Par-tout le pouvoir des prêtres & des Capucins fut producteur du fanatisme, & le fanatisme du meurtre. Par-tout, les hommes se firent brûler pour des sottises religieuses, & donnèrent en ce genre les mêmes preuves d'opiniâtrete & de courage.

Mais il faut dire la vérité; ce n'est pas uniquement dans les affaires de religion que les peuples se sont montrés par-tout les mêmes: ils n'ont pas moins conservé de ressemblance entr'eux, lors qu'il s'est agi de quelque changement dans leurs usages & leurs coutumes.

Les Tartares *Mantchoux*, vainqueurs des Chinois, veulent leur couper les cheveux: ces derniers brisent leurs fers, attaquent,

défont ces redoutables *Mantchoux*, & triomphent de leurs vainqueurs.

Le Czar, *Pierre I*, veut faire couper la barbe aux Ruſſes; ils ſe révoltent; le Roi d'Angleterre veut donner des culottes aux Montagnards Ecoſſois; ils s'arment. De l'Orient à l'Occident, les peuples ſont donc par-tout les mêmes, & par-tout les mêmes cauſes élevent & détruiſent les Empires?

Des faits ſans nombre prouvent que par-tout les hommes ſont eſſentiellement les mêmes; que la différence des climats n'a point d'influence ſenſible ſur les eſprits, & même très peu ſur les goûts. l'Illinois comme l'Iſlandois s'aſſied près de ſa barique d'eau de vie juſqu'à ce qu'il l'ait bue.

Qu'on promène ſes regards ſur l'univers entier, l'on reconnoîtra même ambition dans tous les cœurs, même crédulité dans tous les eſprits, même coquetterie dans toutes les femmes, même fourberie dans tous les prêtres & dans tous les eſpuins du monde.

La doctrine, la conduite du prêtre, tout prouve ſon amour pour le pouvoir. Que protége-t-il ? l'ignorance. L'ignorant eſt crédule ; il fait peu d'uſage de ſa raiſon, penſe d'après les autres, eſt facile à tromper, & dupe du plus groſſier ſophiſme.

Qu'eſt-ce que le prêtre perſécute ? la ſcience. Le ſavant ne croit pas ſans examen ; veut voir par ſes yeux, eſt plus difficile à tromper.

En Europe, les prêtres ſe ſont élevés contre *Galilée* ; ils ont excommunié dans *Virgile* & *Scheiner* les découvertes que l'un avoit fait des antipodes, & l'autre des taches dans le ſoleil ; ils ont proſcrit dans *Bayle* la ſaine logique, dans *Deſcartes* l'unique méthode d'apprendre ; ils ont forcé ce philoſophe à ſe bannir, emportant, comme *Enée*, ſes pénates avec lui, c'eſt-à-dire, l'eſtime & les regrets des gens éclairés.

Le Parlement alors *Ariſtotélicien* rendit arrêt contre les *Cartéſiens*. Leur doctrine y eſt condamnée comme l'a depuis été celle de l'*Encyclopédie*, de l'*Eſprit*, d'*Emile*, &c. Rien de différent dans ſes divers arrêts que

leur date. Les Parlemens actuels se moquent du premier ; les Parlemens futurs riront pareillement des derniers.

Les prêtres papistes exigent l'hommage & les richesses des Catholiques. A-t-il fallu, pour accroître leur puissance & leurs trésors, courir à la barbarie & à la cruauté? Ils ont été cruels & barbares.

Du moment qu'instruits par l'expérience, qu'on rendoit plus à la crainte qu'à l'amour ; c'est sur la terreur qu'ils ont fondé leur empire. Ils ont voulu pouvoir, à leur gré, brûler des Juifs & des hérétiques, emprisonner le Janséniste & le Déiste, & malgré l'horreur qu'inspire à toute âme humaine & sensible le tribunal de l'Inquisition, ils ont conçu le projet de l'établir. A force d'intrigues, ils y parviennent en Espagne, en Italie, en Portugal.

Plus la maniere de procéder de ce tribunal fut arbitraire ! plus il fut redouté. Alors la puissance sacerdotale s'accrut de toutes les frayeurs dont elle frappoit l'imagination des hommes.

Ce fut par la confiscation des biens, ce fut à l'aide des tortures & des bûchers, que le moine impunément sourd au cri de la compassion, aux larmes de la misère & aux gémissemens de la douleur, usurpa sur les peuples une autorité supérieure à celle des magistrats, & souvent même à celle des rois.

Le moine est foible, hypocrite & poltron par état, & tout prêtre est atroce. D'une religion instituée pour inspirer la douceur & la charité, le prêtre en a fait un instrument de persécutions & de massacres. Tout dégoûtant du sang versé dans un *auto-da-fé*, il ose, dans le sacrifice de l'autel, lever ses mains homicides au ciel, se regarder comme le vengeur de la Divinité, après avoir exercé tout ce que peut imaginer l'injustice & la cruauté la plus raffinée.

J'ai confidéré les prêtres de tous les tems, & je les ai vus s'efforcer d'arracher les flambeaux avec lesquels ils vouloient brûler leurs

semblables. J'ai vu la superstition servir de marche pied à l'orgueil sacerdotal; j'ai vu le prêtre, persécuteur, assassin de ses freres, enviant à l'exécuteur des vengeances célestes le plaisir de tourmenter les hommes dans les enfers, se présenter pour remplir ses abominables fonctions sur la terre; j'ai vu ce moine qui ne voyant qu'un *damné* dans un incrédule, eut voulu par une mort prompte, hâter encore sa damnation, &, par une gradation inouie de cruauté, eut desiré que cet homme, son semblable, fut au même instant arrêté, emprisonné, jugé, maudit, brûlé & damné.

L'intolérance menaçante est fille de l'ambition sacerdotale & de la stupide crédulité. Elle ne rendit jamais les hommes meilleurs. Avoir recours à la superstition, à la crédulité & au fanatisme pour leur inspirer la bienfaisance, c'est jetter de l'huile sur le feu pour l'éteindre.

Sous quel prétexte le prêtre tourmente-t-il l'incrédule, égorge-t-il l'hérétique?

Il n'est presque point de Saint qui n'ait

une fois dans sa vie lavé ses mains, & fait supplicier son homme. Feu l'Evêque d'Amiens (*la Motte*) qui sollicita si vivement la mort du jeune *la Barre*, étoit un *Saint*. Il voulut que cet adolescent expiât, dans des tourmens affreux, le crime d'avoir chanté quelques couplets licencieux.

Si nous massacrons les hérétiques, disent les dévots, c'est par pitié. Nous ne voulons que leur faire sentir l'aiguillon de la charité. Nous espérons, par la crainte de la mort & des bourreaux, les arracher à l'enfer.

Mais depuis quand, prêtres atroces, moines stupides! la charité a-t-elle un aiguillon? Depuis quand égorge-t-elle? D'ailleurs, si les vices ne damnent pas moins que les erreurs, pourquoi les dévots ne massacrent-ils point les hommes vicieux de leur secte?

* * *

Que nous apprend l'hiſtoire de la religion ? Qu'elle a par-tout allumé les flambeaux de l'intolérance, jonché les plaines de cadavres, abbreuvé les campagnes de ſang, embraſé les villes, dévaſté les Empires ; mais qu'elle n'a jamais rendu l'homme meilleur. Sa bonté eſt l'œuvre des loix. Ce ſont les chauſſées qui contiennent les torrens ; c'eſt la digue du ſupplice & du mépris qui contient le vice.

Si l'intérêt du prêtre pouvoit ſe confondre avec l'intérêt national, la religion deviendroit la confirmatrice de toute loi ſage & humaine ; & c'eſt tout le contraire.

Le Gouvernement ſacerdotal a, depuis celui des Juifs juſqu'à celui du Pape, toujours avili la nation chez laquelle il s'eſt établi.

Voyez la vile *monacaille* ; voyez les capu-

cins *indignes*, ces êtres fainéans; cette ſentine de tous les vices, cette racaille, cette vermine; ils ſont ambitieux; ils veulent être riches & puiſſans, & ne peuvent le devenir qu'en dépouillant les peuples de leurs biens, ſouvent de leur plus foible ſubſiſtance..

Le prêtre ne tire ſa puiſſance que de la ſtupidité du peuple, le courtiſan que de la foibleſſe du Monarque. Auſſi rien que ne faſſe le prêtre pour rendre le peuple imbécille & ſot; rien que n'employe le courtiſan pour hébéter un prince, le rendre inacceſſible à ſes ſujets, & le dégoûter des ſoins de l'adminiſtration.

Du tems du Czar *Pierre*, *Sévach Huſſein*, Sophi de Perſe, perſuadé par les Viſirs, par les prêtres & par ſa pareſſe, que ſa dignité ne lui permettoit pas de s'occuper des affaires publiques, s'en décharge ſur ſes favoris. Peu de tems après, ce Sophi eſt détrôné & étranglé.

Presque toute religion, dit l'auteur de l'*Esprit*, défend aux hommes l'uſage de leur raiſon, les rend à la fois brutes, malheureux & cruels.

Cette vérité est aſſez plaiſamment miſe en action dans une piece Angloiſe, intitulée: *La Reine du bon ſens.*

Les favoris de la Reine ſont dans cette piece, *la Juriſprudence* ſous le nom de *Law*; *la Médecine*, ſous le nom de *Phiſick*; un prêtre du Soleil, ſous le nom de *Firebrand* ou *Boutefeu.*

Ces favoris, las d'un gouvernement contraire à leurs intérêts, conſpirent, appellent l'ignorance à leur ſecours. Elle débarque dans l'isle du *bon ſens*, à la tête d'une troupe de bateleurs, de menétriers, de ſinges, &c; elle est ſuivie d'un gros d'Italiens & de François.

La Reine du *bon ſens* marche à ſa rencontre; *Firebrand* l'arrête.

„ O Reine! lui dit-il, ton trône eſt ébranlé; les Dieux s'armeñt contre toi, leur „ colere eſt l'effet funeste de ta protection „ accordée aux incrédules. C'eſt par ma

„ bouche que le ſoleil te parle; tremble! „ remets-moi ces impies, que je les livre „ aux flammes; ou le ciel conſommera ſur „ toi ſa vengeance. Je ſuis prêtre; je „ ſuis infaillible; je commande; obéis, ſi „ tu ne crains que je te damne; & que je „ maudiſſe le jour de ta naiſſance, comme „ un jour fatal à la religion."

La Reine, ſans écouter, fait ſonner la charge; elle eſt abandonnée de ſon armée: elle ſe retire dans un bois. *Firebrand* l'y ſuit & la poignarde.

Mon intérêt & ma religion demandoient, dit-il, *cette grande victime; mais, m'en déclarerai-je l'aſſaſſin? Non: l'intérêt qui m'ordonna ce parricide, veut que je le taiſe: je pleurerai en public mon ennemie; je célébrerai ſes vertus.*

Il dit: on entend un bruit de guerre; *l'Ignorance* paroît, fait enlever le corps du *Bon-Sens*, le dépoſe dans un tombeau. Une voix en ſort & prononce ces mots prophétiques:

„ QUE L'OMBRE DU BON-SENS ERRE À JA- „ MAIS SUR LA TERRE; QUE SES GÉMISSE- „ MENTS SOYENT L'ÉTERNEL EFFROI DE L'AR- „ MÉE DE l'Ignorance; QUE CETTE OMBRE

„ SOIT UNIQUEMENT VISIBLE AUX GENS ÉCLAI-
„ RÉS, & QU'ILS SOYENT EN CONSÉQUENCE
„ TOUJOURS TRAITÉS DE VISIONNAIRES."

Dans la religion papiste, a dit un écrivain célébre, s'il est beaucoup d'*appellés* & peu d'*élus*, toute mere tendre doit tuer ſes enfans nouveaux baptiſés pour les faire jouir plutôt & plus ſûrement du bonheur éternel.

Dans la religion prétendue Catholique, quelle est la mort à-craindre? La mort imprévue. La deſirable est celle à laquelle on est préparé. Où trouver cette mort? Sur l'échafaud. Mais elle ſuppoſe le crime: on osera donc le commettre?

Un pareil fait arriva, il y a dix à douze ans en Pruſſe. Au ſortir d'un ſermon ſur le danger d'une mort imprévue, un Soldat tue une fille.

„ Malheureux, lui dit-on, qui t'a fait „ commettre ce crime?" le deſir du paradis, répond-il. Le meurtre me conduit à la priſon, de la priſon à l'échafaud, de l'échafaud au ciel.

Le roi, inſtruit du fait, fit défenſe aux Miniſtres de prêcher à l'avenir de tels ſermons, & même d'accompagner les criminels au ſupplice.

Dans la religion Romaine, quel uſage faire de ſon argent? Le donner aux moines pour tirer par leurs prieres & leurs meſſes les ames du purgatoire. Qu'un malheureux ſoit enchaîné ſur un bûcher, qu'on ſoit prêt à l'allumer; quel homme humain ne donneroit pas ſa bourſe pour l'en délivrer? Quel homme ne ſ'y ſentiroit pas forcé par le ſentiment d'une pitié involontaire? Doit-on moins à des ames deſtinées à être brulées pendant pluſieurs ſiecles.

Un vrai Catholique doit donc ſe reprocher toute eſpece de depenſe en luxe & en ſuperfluités. Il doit vivre de pain, de fruits, de légumes.

Mais l'Evêque lui-même fait bonne chere, boit d'excellens vins, fait vernir ſes carroſſes.

l'indifférence actuelle des Evêques pour les ames du purgatoire fait ſoupçonner

qu'ils ne ſont pas eux-mêmes bien convaincus de l'exiſtence d'un lieu qu'ils n'ont jamais vu. On eſt, de plus, étonné qu'un homme y reſte plus ou moins long-tems, ſelon qu'il a plus ou moins de pieces de douze ſols pour faire dire des meſſes, & que l'argent ſoit encore plus utile dans l'autre monde que dans celui-ci.

La plupart des Papiſtes font broder des habits, & dépenſent plus en chiens, chevaux, équipages, qu'en meſſes.

C'eſt qu'ils ſont inconſéquens en leur croyance.

Dans la ſuppoſition du purgatoire, qui donne l'aumône aux pauvres fait un mauvais uſage de ſes richeſſes. Ce n'eſt point aux vivants qu'on la doit: c'eſt aux morts; c'eſt à ces derniers que l'argent eſt le plus néceſſaire.

Jadis, plus ſenſible aux maux des *trépaſſés*, l'on faiſoit plus de legs aux moines & aux capucins leurs confrères.

On ne mouroit point ſans leur abandonner une partie de ſes biens. L'on ne fai-

foit, il est vrai, ce ſacrifice qu'au moment où l'on n'avoit plus ni de ſanté pour jouir des plaiſirs, ni de tête pour ſe défendre des inſinuations monacales.

Le moine, d'ailleurs, étoit redouté, & peut-être donnoit-on plus à la crainte du moine, qu'à l'amour des ames.

Sans cette crainte, la croyance du purgatoire n'eut pas autant enrichi l'Egliſe; la conduite des hommes, des peuples, est donc rarement conſéquente à leur croyance & même à leurs principes ſpéculatifs. Ces principes ſont presque toujours ſtériles.

Quatre choſes, diſent les Juifs, doivent détruire le monde, l'une desquelles est un homme *religieux* & *fou*.

On a vu des moines vouloir avoir, à la fois, crédit, pouvoir, conſidération, & l'obtenir dans les cours Catholiques. On les a vu ſecouer les trônes, aſſaſſiner les Rois, faire trembler Rome même.

Quels moyens employoient-ils? la terreur & la ſéduction. Le chef de cet ordre *régicide* partageoit en ſecret l'autorité du

Souverain pontife, vivoit dans ſa cour, & bravoit de-là la vengeance des Monarques & de tous les potentats de l'univers.

C'étoit-là qu'au fond de ſa cellule, comme l'araignée au centre de ſa toile, il étendoit ſes fils dans toute l'Europe, dans les quatre parties du globe; & qu'il étoit par les mêmes fils, averti de tout ce qui ſe paſſoit.

Inſtruit, par la confeſſion, des vices, des talens, des vertus, des foibleſſes des princes, des grands, des magiſtrats, ce Généraliſſime monacal ſavoit par quelle intrigue on pouvoit favoriſer l'ambition des uns, ſ'oppoſer à celle des autres, flatter ceux-ci, gagner ou effrayer ceux-là. Je l'ai vu.

A ſes côtés etoit l'ambition monacale, qui, tenant devant lui le livre ſecret & redouté, où étoient inſcrites les bonnes ou mauvaiſes qualités des Princes, des Empereurs, des Rois, leurs diſpoſitions favorables ou contraires à la meurtriere ſociété, méditoit ſur les grands objets. Je l'ai vu marquer d'un trait de ſang le nom des Potentats qui, dévoués à la vengeance de l'ordre monacal, devoient être rayés du nom-

bre des vivants. J'ai vu des monſtres enfantés dans l'ignorance & la ſolitude des cloîtres, ſ'élancer, armés du poignard, ſur les princes. J'ai vu ces ſcélérats prendre plus ou moins de part aux révolutions des Etats, aux aſſaſſinats des rois, à la Chine, en Ethiopie, en Hollande, en France, en Angleterre, en Portugal. Je les ai vus ces monſtres, ces plus cruels des monſtres, ces plus affreux fléaux des nations. Et, c'étoit des Moines! Et, qui a vomi les moines? L'enfer.

Si l'on cite peu de régicides parmi les Réformés, c'eſt qu'ils ne ſ'agenouillent point devant le prêtre ou le moine; qu'ils ſe confeſſent à Dieu & non à l'homme.

Il n'en eſt pas de même des Catholiques, Apoſtoliques & Romains. Presque tous ſe confeſſent & communient avec leurs attentats. Et, par qui ſont inſpirés ces attentats? par le prêtre & le moine.

Le moine obéit à ſon ſupérieur. Ce ſupérieur est redoutable. Ordonne-t-il le meurtre? le meurtre s'exécute. Quel moi-

ne peut réſiſter aux commandemens du gardien des Cordeliers ou du pere recteur des Jéſuites ? Que de moyens dans ce *recteur* & ce *gardien* pour ſe faire obéir ! Pour les connoître, parcourons enſemble, ami lecteur, la regle des Capucins *indignes*.

Clemens Papa IV. *ubi ſuprà, Cap.* VI. §. 24. dit:

„ Un frere n'a droit de ſe confeſſer qu'à „ un autre frere, ſi ce n'eſt dans le cas „ d'une néceſſité abſolue."

Il dit *ubi ſuprà, cap.* VI. §. 8. „ Si, dans „ la priſon, un frere, accablé du poids de „ ſes fers, demande à ſe confeſſer à un „ moine de l'ordre il n'obtiendra ſa demande que dans le cas où le gardien jugera à „ propos de lui accorder cette conſolation „ & cette grace."

„ Le moine ne pourra obtenir cette grace & cette conſolation, & ne pourra „ communier à Pâques que par la permiſſion du *gardien*, & toujours dans l'infirmerie, ou quelque autre lieu ſecret."

Il ajoute *ubi ſuprà*, *Cap.* VI.§. 10. „ Pour „ les grands crimes, les freres ſeront brû- „ lés *vifs*. Pour les autres crimes, ils ſe- „ ront dépouillés, mis nuds, ſeront atta- „ chés & déchirés impitoyablement par „ trois repriſes, à la volonté du pere Mi- „ nistre. L'on ne leur donnera qu'avec „ poids & meſure un pain d'affliction & „ une eau de douleur."

„ Pour les crimes atroces, le pere Minis- „ tre pourra inventer tel genre de tour- „ ment qu'il voudra."

Il dit *ubi ſuprà*, *Cap.* VI. §. 8. „ Si le „ fer, le feu, les fouets, la ſoif, la pri- „ ſon, le refus des ſacremens (*a*) ne ſont „ pas ſuffiſans pour punir un frere, ou lui „ faire avouer le crime dont il eſt accuſé, „ le pere Miniſtre pourra inventer tel gen- „ re de ſupplice qu'il voudra, ſans lui „ nommer les délateurs & les témoins, à „ moins que ce ne fut un religieux de gran- „ de importance; car il ſeroit indécent de

(*a*) Le refus des ſacremens paroît bien placé ici parmi la ſoif, les fouets, la priſon, le fer & le feu. Jamais feu *Chriſtophe*, Archevêque de Paris, n'eut pu le placer mieux.

mettre à la question (hors le cas d'un crime énorme) un pere qui auroit d'ailleurs bien mérité de l'ordre.

Il ajoute enfin *ubi ſuprà*, *Cap.* VI. §. 3. „ Le frere qui aura recours au tribunal ſéculier, tel que celui de l'Evêque ſera „ puni à la volonté du général ou du provincial, & le frere qui confeſſera ſon „ péché, ou en aura été convaincu, ſera „ exécuté par forme de proviſion, non obſtant l'appel, ſauf à faire droit dans la „ ſuite, ſi l'appel eſt fondé."

Une telle regle donnée, il n'eſt point de moine dont le pape, l'Egliſe & le général ne puiſſe faire un régicide. Point de ſupérieurs auxquels le prince dût conférer une ſemblable puiſſance ſur ſes inférieurs. Par quel aveuglement expoſe-t-il ainſi l'innocence aux plus cruels ſupplices, & lui-même à tant de dangers?

Ces Jéſuites, ſi redoutés jadis, ſont aujourd'hui bannis de France, d'Eſpagne, de Portugal, de l'Empire, de tous les pays papiſtes; heureuſement parce qu'on s'eſt oppoſé à tems à leurs vaſtes projets.

Ils vouloient effrayer par leurs armées les princes qu'ils n'intimideroient point par le poignard ou le poiſon. Ils avoient déja jetté dans le Paraguai & la Californie les fondemens de nouveaux Empires.

Que le ſommeil des Potentats ou de leurs magiſtrats eut été plus long; cent ans plus tard, peut-être étoit-il impoſſible de s'oppoſer à leurs deſſeins. Ils euſſent à jamais retenu les Catholiques dans l'aveuglement, & leurs princes dans l'humiliation.

Ces moines étoient devenus redoutables par leur pouvoir, leurs intrigues, leurs richeſſes, leur ambition, & ſur-tout par les moyens que leur conſtitution leur fourniſſoit pour aſſervir les eſprits.

Le fameux livre des *aſſertions* a été la foudre qui a frappé le Jéſuitisme.

Ce livre, diſoient les partiſans des Jéſuites, digne d'un théologien Hibernois, ne l'eſt point d'un Parlement.

Les Jéſuites, ajoutoient-ils, n'ont donc pas été jugés par des magiſtrats, mais par des procureurs Janſénistes?

Ce que je ſais, c'eſt qu'on doit en partie à ce livre la diſſolution de cette ſociété infernale. Tant il est vrai que les plus heureuſes réformes s'opérent quelquefois par les moyens les plus ridicules.

Parmi les ouvrages des Révérens peres, il en est, ſans doute, de riſibles & de haſardés.

Le P. *Garaſſe*, par exemple, déclamant contre *Caïn*, dit, pag. 130. liv. II. de ſa *Doctrine Curieuſe*, que " *Caïn*, comme le „ remarquent les Hébreux, étoit un hom„ me de peu de ſens, & le premier Athée; „ que ce Caïn ne pouvoit comprendre ce „ que lui diſoit *Adam* ſon pere; ſavoir „ qu'il étoit un Dieu Saint, juge de nos „ actions.

„ Ne pouvant le comprendre, *Caïn* s'i„ magina que c'étoient des contes de „ vieilles, & que ſon pere avoit perdu le „ ſens commun, lorsqu'il lui racontoit ſa „ ſortie du paradis terreſtre, & ce qui lui „ étoit arrivé. -- De-là *Caïn* ſe laiſſa em„ porter à tuer ſon frere, & à répondre à „ DIEU, comme s'il eut parlé à un faquin."

Ce même révérend, liv. I. pag. 97. raconte qu'à l'arrivée de maître *Calvin* dans le Poitou, lorsque presque toute la noblesse en embrassoit les erreurs, un gentil-homme retint partie de cette noblesse catholique à la foi Romaine, en disant: „ Je promets d'établir une religion meil„ leure que celle de *Calvin*, si je trouve „ une douzaine de belîtres qui ne craig„ nent pas de se faire brûler pour la défen„ se de mes rêveries."

Fontenelle fut persécuté pour avoir répété dans ses *oracles* ce que le P. *Garasse* fait dire au gentil-homme Poitevin. Tant il est vrai qu'il n'y a qu'heur & malheur en ce monde.

Pons de *Thiard* de *Bissy*, Evêque de Chalons-sur-Sône (le seul qui dans les Etats de Blois, en 1558, fut resté fidele à Henri III.) adresse une lettre au Parlement de Dijon.

Dans cette lettre, en date de 1590, ce prélat déplore d'abord le malheur de sa triste

patrie; il décrit les malheurs de la Ligue & ſes crimes abominables; il aſſure enfin que DIEU, dans ſa colere, veut abymer ce beau royaume, *que des imposteurs* au masque *de fer* ont ébranlé de toutes parts. Puis s'adreſſant au parlement, c'eſt ainſi qu'il l'exhorte à chaſſer les Révérends.

„ Ces apôtres de *Mahomet* ont, dit-il, „ l'impiété de prêcher que la guerre eſt la „ voye de DIEU. Que ces ſéducteurs dia- „ boliques, ces amateurs préſomptueux de „ la fauſſe ſageſſe, ces zélateurs hypocri- „ tes, ces murailles reblanchies, ces éco- „ les, auteurs des tempêtes civiles, ces in- „ cendiaires des eſprits, ces boute-feux „ des ſéditions, ces émiſſaires de l'Eſpagne, „ ces eſpions dangereux & habiles dans l'art „ de dreſſer des embuches, ſoyent donc à „ jamais bannis de France."

Portant enſuite la parole au Jéſuite *Charles* & à ſes confreres:

„ Vous voyez, dit-il, tous ces forfaits „ exécrables qui font gémir les gens de bien, „ & vous n'y oppoſez pas le moindre ſigne „ d'improbation: vous faites plus; vous y „ applaudiſſez; vous promettez aux plus „ grands crimes les récompenſes céleſtes,

„ Vous excitez à les commettre, & vous „ placez dans le ciel d'infames brigands, que „ vous lavez dans la roſée de votre miſéri- „ corde.

„ Le Roi très-Chrétien vient d'être as- „ ſaſſiné par l'attentat horrible de vos ſem- „ blables, & vous l'immolez encore après „ ſa mort. Vous le dévouez aux flammes „ éternelles, & vous oſez prêcher qu'on „ doit lui refuſer le ſecours des prieres."

* *
*

Toutes les nations de l'Europe conſidérent avec horreur ces prêtres de Carthage dont la barbarie enfermoit des enfants vivants dans la ſtatue de *Saturne* ou de *Moloch*. Point d'Espagnol cependant qui ne reſpecte la même cruauté en lui & dans les inquiſiteurs. A quelle cauſe attribuer cette contradiction? à la vénération que l'Espagnol conçoit dès l'enfance pour les moines. C'eſt en lui un reſpect d'habitude. D'ailleurs le double intérêt de la crainte & de la pareſſe le force de révérer dans le Dominicain, la barbarie qu'il déteste dans le prêtre du Mexique.

Quelque notion imparfaite que les hommes ayent de la vertu, il en eſt peu qui reſpectent le vol, l'aſſaſſinat, l'empoiſonnement, le parricide, & cependent l'Egliſe entiere

honora toujours ces crimes dans ſes protecteurs.

Je citerai pour exemple *Conſtantin* & *Clovis*.

Le premier, malgré la foi des ſermens, fait aſſaſſiner *Licinius* ſon beau-frere; maſſacrer *Licinius* ſon neveu, à l'age de douze ans; mettre á mort ſon fils *Criſpus*, illuſtré par ſes victoires; égorger ſon beau-pere *Maximien* à Marſeille: il fait enfin étouffer ſa femme *Fauſta* dans un bain.

L'authenticité de ces crimes force les payens d'exclure cet Empereur de leurs fêtes & de leurs initiations, & les vertueux Chrétiens le reçoivent dans leur Egliſe.

Quand au farouche *Clovis*, il aſſomme avec une maſſe d'arme *Reguacaire* & *Richemer*, deux freres & tous deux ſes parens. Mais il eſt libéral envers l'Egliſe, & *Savaron* prouve dans un livre la ſainteté de *Clovis*. l'Egliſe, il eſt vrai, ne ſanctifia, ni lui, ni *Conſtantin*; mais elle honora du moins en eux deux hommes ſouillés des plus grands crimes.

Quiconque étend le domaine de l'Egliſe eſt toujours innocent à ſes yeux. *Pepin* en est la preuve.

Mais tous les prélats ont-ils honoré de bonne foi ces *Pepins*, ces *Clovis*, ces *Conſtantins*? Quelques-uns, ſans doute, rougiſſoient intérieurement de ces odieuſes béatifications; mais la plupart n'appercevoient pas le crime dans le criminel qui les enrichiſſoit. Que ne peut ſur nous le prestige de l'intéret?

L'intérêt fait des Saints. Je prends *Charlemagne* pour exemple. C'étoit un grand homme. Il étoit doué de grandes vertus; mais d'aucune de celles qui font des *Saints*. Ses mains étoient dégoûtantes du ſang des Saxons injuſtement égorgés. Il avoit dépouillé ſes neveux de leur patrimoine. Il avoit épouſé quatre femmes; il étoit accuſé d'inceſte.

Sa conduite n'étoit pas celle d'un *Saint*; mais il avoit accrû le domaine de l'Egliſe, & l'Egliſe en a fait un *Saint*. Elle en uſa de même avec *Hermenigilde*, fils du roi Viſigoth *l'Eurigilde*. Ce jeune prince, liguéavec un

un prince Suève contre ſon propre pere, lui livre bataille, la perd, eſt pris près de Cordoue, tué par un Officier de *l'Eurigilde.* Mais il croyoit à la Conſubſtantialité, & l'Egliſe le ſanctifie.

Mille ſcélérats ont eu la même bonne fortune. *S. Cyrille*, évêque d'Alexandrie eſt l'aſſaſſin de la belle & ſublime *Hypathie:* il eſt pareillement canoniſé.

Philippe de *Commines* rapporte à ce ſujet, qu'entré à Pavie dans le couvent des Carmes, on lui montra le corps du Comte d'*Yvertu*, de ce Comte qui, parvenu à la principauté de Milan par le meurtre de *Bernabo*, ſon oncle, fut le premier qui porta le titre de Duc.

Eh quoi! dit *Commines* au Moine qui l'accompagnoit, *vous avez canoniſé un tel monſtre!*

Il nous faut des bienfaiteurs, repliqua le Carme: or pour les multiplier, nous ſommes dans l'uſage de leur accorder les honneurs de la *ſainteté.* C'eſt par nous que les

ſots & les frippons deviennent *Saints*, & par eux que nous devenons riches.

Que de ſucceſſions volées par les moines! mais ils voloient pour l'Egliſe, & l'Egliſe en a fait des *Saints*.

L'hiſtoire du papiſme n'eſt qu'un recueil immenſe de faits pareils. Ouvre-t-on ſes légendes? On y lit les noms de mille ſcélérats canoniſés, & l'on y cherche en vain, & le nom d'un *Alfred* le grand, qui fit longtems le bonheur de l'Angleterre; & celui d'un *Henri* IV. qui vouloit faire celui de la France, & enfin le nom de ces hommes de génie, qui par leurs découvertes dans les arts & les ſciences, ont à la fois honoré leur ſiècle & leur pays.

L'Egliſe, toujours avide de richeſſes, diſpoſa toujours des dignités du Paradis en faveur de ceux qui lui donnoient de grands biens ſur la terre. L'intérêt peupla le ciel. Quelle borne mettre à ſa puiſſance? Si Dieu, comme on le dit, a tout fait pour lui: *Omnia, propter ſemet ipſum operatus eſt*

Dominus, l'homme créé à ſon image & à ſa reſſemblance a fait de même.

L'Égliſe Catholique vante ſes martirs: je ne ſais pourquoi. Toute religion a les ſiens, comme tout pays a ſes ſots.

L'homme a été défini un animal raiſonnable; je le définis un animal crédule. Que ne lui fait-on pas accroire?

Le clergé ſe dit ſans ambition, & au moment même il ſe déclare le premier corps de l'Etat.

Si les Apôtres ne ſe ſont jamais donnés pour tels; s'ils n'ont jamais prétendu marcher à côté des Céſars & des proconſuls, il faut que le clergé ait une forte opinion de la ſtupidité humaine pour ſe dire humble.

Les Evêques & les Cardinaux ſont humbles, en ſe faiſant donner les titres de *Monſeigneur*, d'*Eminence* & de *Grandeur*, & en voulant marcher de pair avec les rois: *Cardinales Regibus æquiparantur.*

Je liſois dans le droit Canon: *qui dixerit episcopum podagrâ laborare, anathema eſto: neque enim propriè loquendo eſt episcopus.*

La vérole phyſique, diſoit un grand politique, a fait de grands ravages chez les nations Européennes: mais la vérole morale (le papisme) y en a fait encore de plus grands.

La religion dément journellement cette maxime: *Ne fais pas à autri ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît.*

Le prêtre papiste perſécuté par le calviniste ou le muſulman, dénonce la perſécution comme une infraction à la loi naturelle: Ce même prêtre eſt-il perſécuteur? la perſécution lui paroît légitime; c'eſt en lui l'effet d'un ſaint zéle & de ſon amour pour le prochain. Ainſi la même action devient injuſte ou légitime, ſelon que ce prêtre eſt, ou bourreau ou patient.

Lit-on l'hiſtoire des différentes ſectes religieuſes & chrétiennes? Tant qu'elles ſont foibles; elles veulent qu'on n'employe dans les diſputes théologiques d'au-

tres armes que celle du raiſonnement & de la perſuaſion.

Les moines disputent encore, ils ne raiſonnent plus. Combat-on leurs opinions? leur fait-on des objections? N'y peuvent ils répondre? ils aſſurent qu'elles ſont depuis long-tems reſolues, & dans ce cas, cette réponſe eſt réellement la plus adroite.

Ces mêmes Sectes monacales & chrétiennes deviennent-elles puiſſantes? De perſécutées, elles deviennent perſécutrices.

Calvin brûle *Servet*: le Jéſuite pourſuit le Janſéniste; & le Janſéniste voudroit faire brûler le Déiste. Dans quel labyrinthe d'erreurs & de contraditions, l'intérêt ne nous égare-t-il pas! il obſcurcit en nous jusqu'à l'évidence.

Que nous préſente en effet le théâtre de ce monde? rien que les jeux divers & perpétuels de cet intérêt. Plus on médite ces principes, plus on y découvre d'étendue & de fécondité. C'eſt une carriere inépuiſable; mais paſſons à un autre chapitre.

* *

*

Les colonies naiſſantes ſe peuplent par la tolérance: témoin la Hollande; témoin la Pruſſe; témoin l'Amérique.

Parmi les prêtres, il eſt, ſans doute, des hommes honnêtes, de braves gens, heureux ſans ambition; mais ceux-là ne ſont point appellés au gouvernement du clergé, ce corps puiſſant. Le clergé, toujours régi par des intriguants, ſera toujours ambitieux, toujours entreprenant.

L'eſprit d'un ſiecle eſt-il peu favorable aux entrepriſes du ſacerdoce? Les lumieres philoſophiques ont-elles percé dans tous les ordres des citoyens? Le Militaire, plus inſtruit, eſt-il plus attaché au Prince qu'au Clergé? Le Souverain lui-même, plus éclairé, s'eſt-il rendu plus reſpectable à l'Egliſe?

Elle dépouille sa férocité, modère son zèle : elle avoue hautement l'indépendance du Prince. Mais cet aveu est-il sincère ? Est-il l'effet de la nécessité, de la prudence ou de la persuasion réelle du Clergé ?

La preuve qu'en se taisant, l'Eglise n'abandonne pas ses prétentions, c'est qu'elle enseigne toujours à Rome la même doctrine.

Le Clergé affecte sans doute le plus grand respect pour la royauté. Il veut qu'on l'honore jusque dans les tyrans. Et qu'importe à l'Eglise la tyrannie des mauvais rois, pourvu qu'elle partage leur pouvoir !

Si l'Eglise a défendu quelquefois aux laïcs le meurtre du Prince, elle se le permit toujours. Son histoire le prouve. Il est vrai, disent les théologiens, que les papes ont déposé les Souverains, prêché contre eux des Croisades, béatifié des *Cléments*; mais ces légéretés sont des fautes du pontife, & non de l'Eglise.

Quand au silence coupable gardé à ce sujet par les évêques, il fut, ajoutent-ils, l'effet de leur politesse pour le Saint-Siége,

& non d'une approbation donnée à ſa conduite.

Mais doivent-ils ſe taire ſur de pareils crimes, & s'élever avec tant de fureur, contre l'interprétation prétendue ſinguliere que *Luther* & *Calvin* donnoient à certains paſſages des écritures ? Est-il permis de pourſuivre l'erreur, lors qu'on tolére les plus grands forfaits ? Tout homme ſenſé apperçoit dans la conduite perpétuellement équivoque de l'Egliſe, qu'elle n'eut réellement qu'un but ; ce fut de pouvoir ſelon les intérêts divers, tour-à-tour approuver ou déſaprouver les mêmes actions.

Point de preuve plus évidente de ſon ambition que le projet conçu par les Jéſuites d'aſſocier à leur ordre, les grands, les princes, & jusqu'aux ſouverains.

Par cette aſſociation, dans laquelle tant de grands étoient déja entrés, les rois devenus ſujets des Jéſuites & de leur Général n'étoient plus que les vils exécuteurs de leurs perſécutions. Sans les Parlements, qui ſait ſi ce projet ſi hardiment conçu n'eut pas réuſſi ?

Lorsque le Diable emporta le bon Dieu sur la montagne, il lui dit:

„ Tu vois ici tous les royaumes de la ter-
„ re: adore-moi, je t'en fais le maître."

L'Eglise dit pareillement au prince:

„ Sois mon esclave, sois l'exécuteur de
„ mes barbaries, adore-moi, inspire aux
„ peuples la crainte du prêtre, qu'ils crou-
„ pissent dans l'ignorance & la stupidité;
„ *à ce prix*, je te donne un empire illimité
„ sur tes sujets: tu peux être tyran."

Dans tous les pays papistes on s'informe soigneusement si tel payſan est *Calviniste*, s'il va les dimanches à la messe, & nullement s'il a du lard dans son pot.

L'Eglise enseigne, dit-on, à respecter les Princes & les Magistrats. Mais les honore-t-elle, lorsqu'elle les nomme en Espagne les bourreaux de son Inquisition; en France ses geoliers, & qu'elle leur ordonne l'emprisonnement de quiconque ne pense pas comme elle?

C'est avilir les princes que de les charger de pareils emplois: c'est haïr les peuples que

de leur commander de ſe ſoumettre aux tyrans les plus inhumains.

L'Egliſe d'ailleurs leur en donne-t-elle l'exemple? S'humilie-t-elle devant les princes qu'elle nomme *héretiques*?

Ennemi ſourd de la puiſſance temporelle, le ſacerdoce, ſelon les tems & le caractere des rois, les ménage ou les inſulte.

Du moment où le ſouverain ceſſe d'être ſon eſclave, l'anathême eſt ſuſpendu ſur ſa tête. Le Souverain eſt-il foible? L'anathême eſt lancé: il eſt le jouet de ſon Clergé. Le prince eſt-il éclairé & ferme? ſon clergé le reſpecte.

Le Pape ſe refuſe aux demandes de *Valdemar*, roi de Dannemarck: ce roi lui fait cette réponſe:

„ De Dieu je tiens la vie, des Danois „ le royaume, de mes peres mes richeſſes, „ de tes prédéceſſeurs la foi que je te rends „ par les préſentes, ſi tu ne m'octroyes ma „ demande."

Vitam habemus à Deo, regnum ab incolis, divitias à parentibus, fidem à tuis prædeceſſoribus, quam, ſi nobis non faves, remittimus per preſentes.

Tel eſt le protocole de tout prince éclairé & ferme avec la cour de Rome. Qu'on la brave, on n'a point à la redouter.

Les prêtres par la moleſſe de leur éducation, ſont puſillanimes. Ils ont la barbe de l'homme & le caractère de la femme.

Impérieux avec qui les craint, ils ſont lâches avec qui leur réſiſte. *Henri* VIII. en eſt la preuve.

Un attentat conçu, mais manqué, eſt, ſous un tel roi, le ſignal de la deſtruction entiere des prêtres. Ils le ſavent, & la terreur retient alors leur bras. Sur qui le levent-ils? Sous des princes ou craintifs ou bons.

Qu'*Henri* IV. eut moins ménagé le ſacerdoce, il n'en eut point été la victime. Qui redoute le Clergé le rend redoutable.

Peut-être l'eſprit des nations eſt-il maintenant peu favorable au Clergé. Mais un Corps immortel ne doit jamais déſeſpérer de ſon crédit.

Tant qu'il ſubſiſte, il n'a rien perdu. Pour recouvrer ſa premiere puiſſance, il ne faut qu'épier l'occaſion, la ſaiſir, & marcher conſtament à ſon but. Le reſte eſt l'oeuvre du tems.

Qui jouit, comme le Clergé, d'immenſes richeſſes, peut l'attendre patiemment. Ne peut-il plus prêcher des Croiſades, contre les Souverains, & les combattre à force ouverte? Il lui reſte encore la reſſource du fanatisme contre tout prince aſſez timide pour n'oſer établir la loi de la tolérance.

Par-tout où l'on tolére pluſieurs Religions & pluſieurs ſectes, elles ſ'habituent inſenſiblement l'une à l'autre. Leur zèle perd tous les jours de ſon acrêté. Il eſt peu de fanatiques où la tolérance pleniere eſt établie.

Qu'un prince foible & ſuperſtitieux occupe le trône d'un grand empire; qu'en cet empire, l'Egliſe ait élevé le tribunal de l'Inquiſition; qu'enrichie des dépouilles des hérétiques, & devenue de jour en jour plus riche & plus puiſſante, elle ait par des ſupplices horribles & multipliés, effrayé les eſprits, éteint le flambeau de la ſcience, ramené les ténébres de la ſtupidité; l'Egliſe y commandera en reine, elle y fera revivre ſes prétentions; le regne du monarque ſera le ſiècle de la grandeur ſacerdotale, & ſi

les mêmes cauſes produiſent néceſſairement les mêmes effets, les peuples eſclaves de l'Egliſe reconnoîtront en elle une puiſſance ſupérieure à celle du Souverain.

Alors, le prince humilié & privé du ſecours de ſes peuples ne ſera devant ſon clergé qu'un citoyen iſolé, expoſé au même mépris, aux mêmes indignités & au même châtiment que le dernier de ſes ſujets.

Que cette conduite ſoit criminelle ou non; la ſuperſtition la juſtifie. L'infaillibilité avouée d'un corps légitime tous les forfaits.

Les gouvernemens d'Allemagne & de France ont ſouſtrait leurs ſujets aux bûchers de l'Inquiſition.

Mais de quel droit, dira l'Egliſe, ces gouvernemens mirent-ils des bornes à ma puiſſance? Fut-ce de mon avis qu'ils en banniſſent les Inquiſiteurs? Ne les ai-je pas ſans ceſſe rappellés dans ces Empires? (a).

(a) Dans les papiers ſaiſis chez les Jéſuites, le procureur-général du Parlement d'Aix trouva, ſous le nom de conſeil de conſcience, le projet d'une inqui-

Le clergé d'Espagne & de Portugal, ne regarde-t-il pas l'Inquiſition comme ſalutaire ? Les prélats de France & d'Allemagne, ont-ils cité ce tribunal comme impie & funeſte ? Se ſont-ils ſéparés de la communion de ces prêtres prétendus cruels, parce qu'ils font brûler leurs ſemblables.

Eſt-il enfin un pays catholique où, du moins, par leur ſilence, les Evêques n'ayent approuvé l'Inquiſition ? l'Egliſe ſe déclare-t-elle le vengeur de DIEU ? Ce droit de le venger eſt celui de perſécuter les hommes. Or, la même infaillibilité qui lui donne ce droit l'autoriſe à l'exercer également ſur les rois, comme ſur le dernier de leurs ſujets.

Mais la *majeſté* des princes doit-elle s'humilier devant l'*orgueil* des prêtres ?

Qu'eſt-elle cette prétendue *majeſté* ? Un *néant* devant l'Eternel & ſes miniſtres. Que

---

ſition. Ce que les Jéſuites n'avoient pu faire en France ſous la fin du regne de *Louis* XIV, ils eſperoient apparemment pouvoir l'exécuter ſous un regne encore plus favorable.

le prince & le ſujet commettent le crime d'héréſie ; le même crime exige la même punition.

Si la conduite du prince eſt la loi des peuples, ſi ſon exemple peut autoriſer l'impiété ; c'eſt ſur-tout le ſang des rois que l'intérêt du prêtre & de DIEU demande.

l'Egliſe le verſoit du tems de *Henri* III & de *Henri* IV, & l'Egliſe eſt toujours la même.

La doctrine de *Bellarmin* eſt la doctrine de Rome & des ſeminaires.

„ Les premiers Chrétiens, *dit ce docteur*, „ eurent le droit de tuer *Néron* & tous les „ princes leurs perſécuteurs. S'ils ſouffri- „ rent ſans ſe plaindre, ce fut l'audace, & „ non le droit qui leur manqua."

Samuel n'en eut aucun que l'égliſe catholique, cette épouſe de DIEU n'ait encore.

L'Egliſe ſe dit épouſe de DIEU, & je ne ſais pourquoi. L'Egliſe eſt une aſſemblée de fideles. Ces fideles ſont barbus & non barbus,

bus, chauſſés ou déchauſſés, capuchonnés ou décapuchonnés. Or, qu'une telle aſſemblée ſoit l'épouſe de la Divinité; c'eſt une prétention trop folle & trop ridicule. Si le mot *égliſe* eût été maſculin, comment eût-on conſommé ce mariage?

„ Les mêmes droits, *dit l'Égliſe*, que „ mon infaillibilité me donne ſur les rois, „ une poſſeſſion immémoriale me les con„ firme. Les princes furent toujours mes „ eſclaves, & j'ai toujours verſé le ſang „ humain. Envain l'Impie a cité contre „ moi ce paſſage: *Rendez à Céſar ce qui eſt* „ *dû à Céſar.*"

Si *Céſar* eſt hérétique, que lui doit l'Egliſe? la mort.

Au ſiècle de *Henri* III & de *Henri* IV, des *Clément* & des *Ravaillacs*, telle étoit la maniere dont les Sorbonistes interprétoient ce paſſage.

Eſt-ce à des catholiques à lire, à citer les Ecritures? Prétendroient-ils, à l'exemple des Proteſtans & des Quakers, en péné-

trer le ſens, & s'en faire les interprêtes? La lettre tue, & c'eſt l'eſprit qui vivifie.

Qu'à l'exemple des Saints, le Catholique, humble adorateur des déciſions de l'Egliſe, reconnoiſſe ſon pouvoir ſur le temporel des rois!

Thomas de *Cantorbéri*, ce prêtre intriguant, ingrat, audacieux, fut lui-même le plus vif défenſeur des droits du ſacerdoce, & ſon zéle le place au rang des Saints.

Que les vils laïcs, ces inſectes des ténebres, humilient leur raiſon devant les incompréhenſibles Ecritures; qu'ils en attendent en ſilence l'interprétation; c'eſt aſſez pour eux de ſavoir que toute autorité vient de DIEU, réléve de ſon vicaire, & qu'il n'en eſt point d'indépendante du Pape.

Les Princes catholiques ont-ils pu même juſqu'à préſent, poſer les bornes préciſes des deux autorités?

Ces bornes ſont-elles impoſſibles à fixer? Non, & ſi les prêtres, comme ils le diſent, ne prétendent qu'à l'autorité ſpirituelle & aux biens de cette eſpèce: Il faut, quant à

l'autorité, ne la leur laisser exercer que dans le pays des ames & des esprits.

Il faut quant aux biens, ne leur donner que les plus aériens & les plus spirituels; qu'en conséquence tout, depuis le tonneau des Cordelières jusqu'à l'Empirée, leur soit cédé; mais que le reste appartienne aux rois & aux peuples.

L'Europe nie maintenant l'infaillibilité de l'Eglise; mais elle n'en doutoit point, lorsque le clergé transportoit aux Espagnols la couronne de *Montezume*; qu'il armoit l'Occident contre l'Orient; qu'il ordonnoit à ses *Saints* de prêcher des Croisades; & disposoit enfin à son gré des couronnes de l'Asie.

Ce que l'Eglise pût en Asie, elle le peut en Europe. Quels sont d'ailleurs les droits réclamés par le clergé? Ceux dont ont joui les prêtres de toutes les religions.

Lors du paganisme, les dons les plus magnifiques n'étoient-ils pas portés en Suède au fameux temple d'Upsal?

Les plus riches offrandes, dit M. *Mallet*, n'y étoient elles point prodiguées aux Druides dans les tems de calamités publiques ou particulieres?

Or, du moment où le prêtre catholique eut succédé aux richesses & au pouvoir de ces Druides, il eut, comme eux, part à toutes les révolutions de la Suède.

Que de séditions excitées par les archevêques d'Upsal! Que de changements faits par eux dans la forme du gouvernement, le trône alors n'étoit point un abri contre la puissance de ces redoutables prélats. Demandoient-ils le sang des princes? Le peuple se hâtoit de le répandre.

Tels furent en Suède les droits de l'Eglise.

En Allemagne, elle voulut que les Empereurs, pieds & têtes nues, vinssent devant le Pape reconnoître en elle la même autorité.

En France, elle ordonna que les Rois, dépouillés de leurs habits par les Ministres de la religion, seroient attachés aux autels,

y ſeroient frappés de verges, & qu'ils expieroient dans ce ſupplice les crimes dont l'Egliſe les déclaroit coupables.

En Portugal, on a vu l'Inquiſition déterrer le cadavre du roi Don *Juan* IV, pour l'abſoudre d'une excommunication qu'il n'avoit point encourue.

Le crime de ce Don *Juan* fut la défenſe faite aux Inquiſiteurs de s'approprier les biens de leurs victimes. Cette défenſe n'étoit pas même contraire à la nouvelle Bulle, qu'à l'inſçu du roi, les Dominicains avoient obtenue du Pape.

Lors des différends de *Paul* V avec la République de Veniſe, l'Egliſe anathématiſa le ſavant dont la plume vengeoit la République; elle fit plus: elle aſſaſſina *Fra-Paolo*, & nul ne lui en conteſta le droit; l'Europe ſçut l'action & garda un ſilence reſpectueux.

Fra-Paolo percé d'un coup de poignard en diſant la meſſe, tombe, & prononce ces mots célébres: *Agnoſco ſtilum Romanorum.*

Lorsque Rome frappa pareillement de l'a-

nathême le Seigneur de Milan; lorsqu'elle le déclara hérétique, & publia des Croisades contre les *Malatestes*, les *Ordolaphées* & les *Manfrédys*, les puissances de l'Europe se turent, & leur silence fut la reconnoissance tacite du droit aujourd'hui réclamé par l'Eglise, droit exercé par elle en tous les tems, & fondé sur la base inébranlable de son infaillibilité.

Le seul crime dont le Pape accusoit le Seigneur de Milan, *Visconti*, c'étoit, en qualité de vasal de l'Empire, d'avoir pris avec trop de zèle le parti de l'Empereur *Louis* de Baviere. Ce zèle fut déclaré hérétique.

Le crime de *Malateste* fut d'avoir surpris Rimini. Celui des *Ordolaphées* & des *Manfrédys* fut de s'être emparés de Faenza, ville sur laquelle le pape s'étoit créé des prétentions.

Tous les Papes étoient alos usurpateurs, & tous leurs ennemis déclarés hérétiques. Ces Papes cependant se confessoient, & ne restituoient point. Leurs successeurs ont depuis joui sans scrupule de ces biens mal acquis. Cette jouissance peut paroître

un myſtére d'iniquité: j'aime mieux croire que c'eſt un myſtère de théologie.

L'Egliſe de France refuſe maintenant au Pape le droit de diſpoſer des couronnes. Mais le refus de cette égliſe est-il ſincere? Est-il l'effet de ſa conviction? C'eſt à ſa conduite paſſée à nous en inſtruire.

Quel reſpect le clergé peut-il avoir pour une loi humaine, lui qui croit, en qualité d'interprête de la loi divine, pouvoir la changer & la modifier à ſon gré?

Quiconque ſ'eſt créé le droit d'interpréter une loi, finit toujours par la faire. L'Egliſe en conſéquence ſ'eſt fait *Dieu*. Auſſi rien de moins reſſemblant que la Religion de Jésus & la Religion actuelle des Papistes.

Quelle ſurpriſe pour les Apôtres, ſi rendus au monde, ils liſoient un Catéchiſme qu'ils n'ont point fait; ſ'ils apprenoient que n'a guères l'Egliſe interdiſoit aux Laïcs la lecture même des Ecritures ſaintes, ſous le vain prétexte qu'elles étoient ſcandaleu pour les foibles!

Je citerai à ce sujet un fait singulier : c'est un acte du Parlement d'Angleterre en 1414. Par cet acte, il est défendu, sous peine de mort, de lire l'Ecriture en langue vulgaire, c'est-à-dire, dans une langue qu'on entende.

Eh quoi, disent les réformés, DIEU rassemble dans un livre les devoirs qu'il impose à l'homme, & ce DIEU si sage, si éclairé, y auroit si obscurément expliqué ses volontés qu'on ne pourroit le lire sans interprête? Quoi l'Etre puissant qui a créé l'homme n'auroit pas connu la portée de son esprit? O prêtres! Quelles idées avez-vous donc de la sagesse & de l'intelligence divine?

Le jeune homme d'Abbeville, poursuivi pour de prétendus blasphêmes en a-t-il jamais prononcé d'aussi horribles? Cependant on le mit à mort, & l'on vous respecte, ô gent de la prêtraille! Tant il est vrai qu'il n'y a qu'*heur* & *malheur* sur la terre, & qu'en ce monde il n'est d'homme juste que le puissant.

Les moyens divers employés par l'Egliſe ſont deſtructifs du bonheur des nations. Sa grandeur fondée ſur l'intolérance ne peut qu'appauvrir les peuples, avilir les magiſtrats, expoſer la vie des Souverains.

La Religion (non cette Religion douce & tolérante établie par JESUS-CHRIST) mais celle du prêtre, celle au nom de laquelle il ſe déclare vengeur de la divinité, & prétend au droit de brûler, & de perſécuter les hommes, eſt une Religion de diſcorde & de ſang, une Religion régicide, & ſur laquelle un clergé ambitieux pourra toujours établir les droits horribles dont il a ſi ſouvent fait uſage. Mais que peuvent les Rois contre l'ambition de l'Egliſe?

Si la religion eſt quelquefois le prétexte de l'aſſaſſinat des Princes, des troubles & des guerres civiles, la vraie cauſe, c'eſt, dit-on, l'ambition & l'avarice des chefs. Mais ſans le ſecours d'une religion intolérante, leur ambition n'armeroit point cent mille bras.

L'intérêt cache au prêtre honnête-homme les maux du Papisme. Les contrées les plus religieuses sont les plus incultes.

C'est dans les domaines Ecclésiastiques que se manifeste la plus grande dépopulation. Ces contrées sont donc les plus mal gouvernées.

Dans les cantons Catholiques de la Suisse regnent la disette, l'ignorance & la stupidité. Dans les cantons Protestans, les lumiéres, l'abondance & l'industrie.

Le Papisme est donc destructeur des Empires. Il est sur-tout fatal aux nations, qui, puissantes par leur commerce, ont intérêt d'améliorer leurs colonies, d'encourager l'industrie, & de perfectionner les arts.

Mais chez les divers peuples qui rend *l'idole papale* si respectable? La coutume.

Qui, chez ces mêmes peuples défend de penser? La paresse: elle y commande aux hommes de tous les états. C'est par paresse qui le Prince y voit tout avec les yeux d'autri; & par paresse, qu'en certains cas les nations & les Ministres chargent le pape de penser pour eux.

Qu'en arrive-t-il? Que le pontife en profite pour étendre ſon autorité & confirmer ſon pouvoir.

Les Souverains peuvent-ils le limiter? Oui; ſ'ils le veulent fortement. Sans une telle volonté, qu'on n'imagine pas qu'une égliſe intolérante rompe elle-même les fers dont elle enchaîne les peuples.

L'Intolérance eſt une mine toujours chargée ſous le trône, & que le mécontentement Sacerdotal eſt toujours prêt d'allumer.

Qui peut éventer cette mine? La philoſophie & la vertu. Auſſi l'Egliſe a-t-elle décrié les lumieres de l'une, & l'humanité de l'autre; a-t-elle toujours peint la philoſophie & la vertu ſous des traits difformes.

L'objet du clergé fut, de tout tems, de les décréditer & ſes moyens furent les calomnies.

Les hommes, en général, aiment mieux croire qu'examiner; & le clergé, en conſéquence, vit toujours dans la pareſſe de penſer, le plus ferme appui de la puiſſance *papale*. Quelle autre cauſe eut pu fasci-

ner les yeux des Rois sur le danger du Papisme?

Si la haine, qui s'exhale en accusations vagues, prouve l'innocence de l'accusé; rien n'honore plus les philosophes que la haine du Sacerdoce.

Jamais le clergé ne cita des faits contre eux. Il ne les accusa point du complot *des poudres*, de l'assassinat de *Henri* III. de *Henri* IV. du meurtre de *Guillaume* I. de l'assassinat de *Louis* XV. de *Joseph* I. de celui du roi de Pologne, de la sédition de Madrid, de la conspiration de St. Domingue. Ce fut un moine, & non un philosophe qui, (il y a à peu près vingt ans) encourageoit les Noirs à massacrer les Blancs.

Presque toute religion est intolérante; & dans toute religion l'intolérance fournit un prétexte au meurtre & à la persécution. Le trône même n'offre point d'abri contre la cruauté du Sacerdoce.

L'Intolérance admise, le prêtre peut également poursuivre l'ennemi de DIEU sur le trône, & dans la chaumiere.

Si l'on en croit le Jéſuiſte *Santarel*, le Pape a droit de punir les rois.

Auſſi dans un *traité* de l'héréſie, du ſchiſme, de l'apoſtaſie & du pouvoir papal, *traité* imprimé à Rome avec permiſſion des ſupérieurs, chez l'héritier *Barthelemi Lanoti*, en 1626, ce Jéſuite dit;

„ Si le Pape a ſur les princes une puiſ-
„ ſance directive, il a auſſi ſur eux une
„ puiſſance corrective.

„ Le Souverain Pontife peut donc punir
„ les princes hérétiques par des peines
„ temporelles.

„ Il peut non-ſeulement les excomnu-
„ nier, mais encore les dépouiller de leurs
„ royaumes, & abſoudre leurs ſujets du
„ ſerment de fidélité.

„ Il peut donner des curateurs aux prin-
„ ces incapables de gouverner.

„ Il le peut ſans concile; parce que le
„ tribunal du Pape & celui de JESUS-CHRIST
„ eſt un ſeul & même tribunal.

„ Le Pape, (ajoute le révérend Jéſuite)
„ peut dépoſer les rois; ou parce qu'ils
„ ſont incapables de gouverner, ou parce
„ qu'ils ſont trop foibles défenſeurs de
„ l'Egliſe.

„ Il peut donc pour les causes susdites, „ & pour la correction & l'exemple des „ rois, punir de mort les négligents."

L'Intolérance est mere du régicide.

C'est sur son intolérance que l'Eglise fonda l'édifice de sa grandeur. Tous ses membres concoururent à cette construction. Tous crurent qu'ils feroient d'autant plus respectables & d'autant plus heureux, que le corps auquel ils appartiendroient seroit plus puissant.

Les prêtres, en tous les siecles, ne s'occupèrent donc que de l'accroissement du pouvoir ecclésiastique? Par-tout le clergé fut ambitieux, & dut l'être.

Mais l'ambition d'un corps fait-elle nécessairement le mal public? Oui; ce corps ne peut le satisfaire que par des actions contraires au bien général.

Il importoit peu qu'en Grèce les *Lycurgue*, les *Léonidas*, les *Timoléon;* qu'à Rome les *Brutus*, les *Emiles*, les *Regulus* fussent ambitieux.

Cette passion ne pouvoit se manifester

en eux que par des ſervices rendus à la patrie. Il n'en eſt pas de même du clergé. Il veut une autorité ſuprême. Il ne peut ſ'en revêtir qu'en dépouillant les légitimes poſſeſſeurs. Il doit donc faire une guerre perpétuelle & ſourde à la puiſſance temporelle, avilir à cet effet l'autorité des Princes & des Magiſtrats, déchaîner l'intolérance, par elle ébranler les trônes, par elle abrutir les citoyens, & les rendre à la fois pauvres, pareſſeux & ſtupides. Tous les degrés par leſquels le clergé monte au pouvoir ſuprême, ſont donc autant de malheurs publics.

L'Ignorance des peuples eſt toujours funeſte aux princes.

Chez un peuple ſtupide, tout Souverain *maudit* de ſon clergé, paſſe pour juſtement *maudit*.

Ce n'eſt donc pas ſans cauſe que l'Egliſe a fait de la *pauvreté d'eſprit* une des premieres vertus chrétiennes.

Dans les ouvrages de *Jean-Jacques Rouſſeau*, quels ſont les morceaux les plus loués des dévots? Ceux dont il ſe fait le panégyriſte de l'ignorance.

Pourquoi dans ſes inſtitutions, l'Egliſe ne conſulte-t-elle jamais le bien public? Pourquoi célébrer les fêtes & les dimanches dans la ſaiſon quelquefois pluvieuſe des moiſſons?

l'Egliſe ignore-t-elle que deux ou trois jours de travail ſuffiſent quelquefois pour engranger un tiers, un quart de la récolte, & diminuer d'autant la diſette & la famine?

Le clergé le ſait: mais qu'importe au ſyſtême de ſon ambition le bien ou le mal public! rien de commun entre l'intérêt eccléſiaſtique & l'intérêt national.

C'eſt le Papiſme qui doit un jour détruire en France les loix & les parlemens: deſtruction, toujours, l'annonce de la corruption des mœurs nationales, & de la ruine d'un empire.

En vain, nieroit-on l'ambition du clergé. L'étude de l'homme la démontre à qui s'en occupe; & l'étude de l'hiſtoire à ceux qui liſent celle de l'Egliſe.

Du moment que l'Eglise se fut donné un chef temporel; ce chef se proposa l'humiliation des rois: il voulut à son gré disposer de leur vie & de leur couronne.

Tel fût son projet. Pour l'exécuter, il fallut que les princes eux-mêmes concourussent à leur avilissement; que le prêtre s'insinuât dans leur confiance; se fît leur conseil; s'associât à leur autorité: il y réussit.

Ce n'étoit point tout encore; il falloit insensiblement accréditer l'opinion de la prééminence de l'autorité spirituelle sur la temporelle.

A cet effet, les Papes accumulerent les honneurs ecclésiastiques sur quiconque, à l'exemple des *Bellarmins*, soumettoit les Souverains aux pontifes, & sur ce point, déclaroit le doute une hérésie.

Cette opinion une fois étendue & adoptée, l'Eglise pût lancer des anathêmes, prêcher des croisades contre les Monarques rebelles à ses ordres; souffler partout la discorde: Elle pût, au nom d'un Dieu de paix, massacrer une partie de l'univers. La bulle *in cœna Domini* annonce, à cet égard, toutes les prétentions de l'Eglise, & l'ac-

cep-

ceptation de cette bulle, toute la sottise de certains peuples.

Ce qu'elle pût faire, elle le fit. Bientôt son pouvoir égala celui des anciens prêtres celtes, qui, sous le nom de Druides, commandoient aux Bretons, aux Gaulois, aux Scandinaves, en excommunioient les Princes, & les immoloient à leur caprice & à leur intérêt.

Dans un ouvrage sur l'intolérance, M. de *Malveaux* dit „ que la religion papiste, „ comme la musulmane ne peut se soutenir „ que par le meurtre & les supplices." Quelle horreur cette proposition n'inspire-t-elle pas pour le papisme !

On demande par quel art l'Eglise parvint à disposer de la vie des rois; c'est après s'être soumis l'esprit des peuples. On demande quels moyens elle employa pour asservir les nations; ces moyens sont simples.

Pour être indépendant du prince, il falloit que le clergé tint son pouvoir de Dieu; il le dit & on le crut.

Pour être obéi de préférence aux rois, il falloit qu'on le regardât comme inspiré par la divinité: il le dit & on le crut.

Pour ſe ſoumettre la raiſon humaine, il falloit que Dieu parlât par ſa bouche; il le dit & on le crut.

Donc, ajoutoit-il, en me déclarant infaillible, je le ſuis. Donc, en me déclarant le vengeur de la divinité, je le deviens.

Or, dans cet auguſte emploi, mon ennemi eſt celui du Très-Haut; celui qu'une Egliſe infaillible déclare hérétique.

Que cet hérétique ſoit prince ou non, quelque ſoit le titre du coupable, l'Egliſe a le droit de l'empriſonner, de le torturer, de le brûler. Qu'eſt-ce qu'un roi devant l'Eternel? Tous les hommes à ſes yeux ſont égaux, & ſont tels aux yeux de l'Egliſe.

D'après ces principes, & lorſqu'en vertu de ſon infaillibilité, l'Egliſe ſe fut attribué le droit de perſécuter, & en eut fait uſage; alors, redoutable à tous les citoyens, tous dûrent s'humilier devant elle; tous dûrent tomber aux pieds du prêtre; tout homme enfin (quel que fut ſon rang) devenu juſticiable du clergé, dut reconnoître en lui une puiſſance ſupérieure à celle des Monarques & des magiſtrats.

Tel fut le moyen par lequel le prêtre ſe

ſoumit les peuples, & fit trembler les rois. Auſſi par-tout où l'Egliſe éleva le tribunal de l'Inquiſition, ſon trône fut au-deſſus de celui des Souverains.

Dans les pays où l'Egliſe ne put s'armer de la puiſſance *inquiſitive*, comment ſa ruſe tryompha-t-elle de celle du prince? En lui perſuadant, comme à Vienne ou en France, qu'il regne par la religion; que ſes miniſtres, ſi ſouvent deſtructeurs des rois, en ſont les appuis, & qu'enfin l'autel eſt le ſoutien du trône.

Les prêtres, en général ſont cruels; jadis ſacrificateurs, ou bouchers, ils retiennent encore l'eſprit de leur premier état.

On ſait qu'à la Chine, aux Indes, & dans tout l'Orient, les trônes s'affermiſſent ſur leur propre maſſe.

On ſait qu'en Occident ce furent les prêtres qui les renverſerent; que la religion, plus ſouvent que l'ambition des Grands, créa des régicides; que dans l'état actuel de l'Europe, ce n'eſt que du fanatique que les monarques ont à ſa défendre.

Ces monarques douteroient-ils encore de l'audace d'un corps qui les a ſi ſouvent déclarés ſes juſticiables?

* *
*

Un intérêt ſecret cacha toujours aux Parlements la conformité de la morale des Jéſuites & du Papisme.

Les Parlements ont à la fois condamné la morale des Jéſuites, & reſpecté celle du Papisme. Cependant la conformité de ces deux morales eſt ſenſible.

La protection accordée aux Jéſuites, & par le pape & par la plupart des Evêques Catholiques rend cette conformité frappante.

On ſait que l'Egliſe papiste approuva toujours, dans les ouvrages de ces moines régicides, des maximes auſſi favorables aux prétentions de Rome, que défavorables à celles de tout gouvernement: que le clergé, à cet égard, fut leur complice.

La morale des Jéſuites eſt cependant la ſeule condamnée. Les Parlements ſe taiſent ſur celle de l'Egliſe. Pourquoi? C'eſt qu'ils craignent de ſe compromettre avec un coupable trop puiſſant.

Ils ſentent confuſément que leur crédit n'eſt point proportionné à cette entrepriſe; qu'à peine il a ſuffi, pour contre-balancer celui des Jéſuites.

Leur intérêt, en conſéquence, les avertit de ne pas tenter davantage, & leur ordonne d'honorer le crime dans le coupable qu'ils ne peuvent punir.

Si la morale des Jéſuites eut été l'œuvre d'un laïc, elle eût été condamnée auſſi-tôt qu'imprimée. Il n'eſt point de perſécutions que n'eut éprouvées ſon auteur.

Sans les Parlements, cependant, cette morale étoit en France la ſeule généralement enſeignée. Les Evêques l'approuvoient. La Sorbonne craignoit les Jéſuites. Cette crainte rendoit leurs principes reſpectables.

En cas pareil, ce n'eſt pas la choſe, c'eſt l'auteur que le clergé juge; il eût toujours deux poids & deux meſures.

St. Thomas en eſt un exemple.

Machiavel, dans *ſon Prince*, n'avança jamais les propoſitions que ce ſoi-diſant *Saint* enſeigne dans ſon commentaire ſur la *cinquieme* des *politiques*, texte II. Voyez ſes propres mots ;

Ad ſalvationem tyrannidis, excellentes potentiâ, vel divitiis interficere ; quia tales per potentiam quam habent, poſſunt inſurgere contra tyrannum. Iterum expedit interficere ſapientes. Tales enim per ſapientiam eorum, poſſunt invenire viàs ad expellendam tyrannidem. Nec ſcholas, nec alias congregationes per quas contingit vacare circa ſapientiam permittendum eſt.

Sapientes enim ad magna inclinantur, & ideò magnanimi ſunt, & tales de facili inſurgunt.

Ad ſalvandam tyrannidem, oportet quod tyrannus procuret ut ſubditi imponant ſibi invicem crimina, & turbent ſe ipſos, ut amicus amicum, & populus contra divites, & divites inter ſe diſſentiant.

Sic enim minus poterunt inſurgere propter eorum diviſionem.

Oportet etiam ſubditos facere pauperes ; ſic enim minus poterunt inſurgere contra tyrannum.

Procreanda ſunt vectigalia, hoc eſt, exacti-

ones multa magna; sic enim citò poterunt depauperari subditi.

Tyrannus debet procurare bella inter subditos vel etiam extraneos, ità ut non possint vacare ad aliquid tractandum contra tyrannum.

Regnum salvatur per amicos. Tyrannus autem ad salvandam tyrannidem non debet confidere amicis.

Texte 12, l'Ange de l'Ecole ajoute :

Expedit tyranno quòd non appareat subditis sævus, seu crudelis. Nam si appareat sævus, reddit se odiosum. Ex hoc autem facilius exsurgunt in eum; sed debet se reddere reverendum propter excellentiam alicujus boni excellentis. Reverentia enim debetur bonò excellenti; & si non habeat illud bonum excellens, debet simulare se habere illud.

Tyrannus debet se reddere talem ut videatur subditis ipsum excellere in aliquo bono excellenti in quo ipsi deficiunt, ex quo eum reverentur.

Si non habeat virtutes, secundum veritatem faciat ut opinentur habere eas.

Voici la traduction de ce charmant passage par *Naudé* :

„ Pour maintenir la tyrannie, il faut „ faire mourir les plus puissants & les plus „ riches, parce que de telles gens se peu-

„ vent ſoulever contre le tyran par le moyen de l'autorité qu'ils ont.

„ Il eſt auſſi neceſſaire de ſe défaire des „ grands eſprits & des hommes ſavans, „ parce qu'ils peuvent trouver par leur „ ſcience les moyens de miner la tyrannie.

„ Il ne faut pas même qu'il y ait des „ écoles, ni autres congrégations, par le „ moyen desquelles on puiſſe apprendre „ les ſciences; car les ſavans ont de l'in- „ clination pour les choſes grandes, & „ ſont, par conſéquent, courageux & mag- „ nanimes. Et de tels hommes ſe ſoule- „ vent facilement contre les tyrans.

„ Pour maintenir la tyrannie, il faut „ que les tyrans faſſent en ſorte que les „ ſujets s'accuſent les uns les autres, & ſe „ troublent eux-mêmes; que l'ami perſé- „ cute l'ami, & qu'il y ait de la diſſention „ entre le même peuple & les riches, & „ de la diſcorde entre les opulents; car „ en le faiſant, ils auront moins de ſe ſou- „ lever à cauſe de leurs diviſions.

„ Il faut auſſi rendre pauvres les ſujets, „ afin qu'il leur ſoit d'autant plus difficile „ de ſe ſoulever contre le tyran.

„ Il faut établir des ſubſides, c'eſt-à-dire,

„ de grandes exactions & en grand nom-
„ bre; car c'eſt le moyen de rendre bien-
„ tôt pauvres les ſujets.

„ Le tyran doit auſſi ſusciter des guerres
„ parmi ſes ſujets, & même parmi les é-
„ trangers, afin qu'ils ne puiſſent nego-
„ cier aucune choſe contre lui.

„ Les royaumes ſe maintiennent par le
„ moyen des amis; mais un tyran ne doit
„ ſe fier à perſonne pour ſe conſerver en
„ la tyrannie.

„ Il ne faut pas qu'un tyran, pour ſe
„ maintenir dans la tyrannie, paroiſſe à
„ ſes ſujets être cruel; car s'il leur paroît
„ tel, il ſe rend odieux: ce qui les peut
„ faire plus facilement ſoulever contre lui;
„ mais il doit ſe rendre vénérable par l'ex-
„ cellence de quelque éminente vertu: car
„ on doit toute ſorte de reſpect à la ver-
„ tu; & s'il n'a pas cette qualité excellen-
„ te, il doit faire ſemblant qu'il la poſ-
„ ſéde.

„ Le tyran ſe doit rendre tel qu'il ſem-
„ ble à ſes ſujets qu'il poſſéde quelque
„ éminente vertu qui leur manque, &
„ pour laquelle ils lui portent reſpect.

„ S'il n'a point de vertus, qu'il faſſe en „ ſorte qu'ils croyent qu'il en ait."

Telles ſont ſur ce ſujet les idées du bien heureux *St. Thomas.*

Qu'il ait regardé la tyrannie comme une impiété ou non ; je remarquerai avec *Naudé* que voilà des préceptes bien étranges dans la bouche d'un *Saint*, &, qui plus eſt, d'un pere de l'Egliſe.

J'obſerverai de plus, que *Machiavel* dans *ſon Prince*, n'eſt que le commentateur de l'Ange de l'Ecole.

Or, en préſentant les mêmes idées, ſi l'un de ces écrivains eſt ſanctifié, ſi les ouvrages approuvés ſont mis dans les mains de tout, le monde, & ſi l'autre, au contraire eſt excommunié, & ſon livre condamné, il eſt auſſi évident, auſſi clair que le jour que l'Egliſe a deux poids & deux meſures, & que ſon intérêt ſeul dicte ſes jugements.

Un écrivain célébre a parlé assez bien des moyens d'enchaîner l'ambition sacerdotale.

Laisse-t-on à DIEU le soin de sa propre vengeance; lui remet-on la punition des hérétiques; la terre ne s'arroge-t-elle plus le droit de juger les offenses faites au Ciel; le précepte de la tolérance devient-il enfin un précepte de l'éducation publique; alors, sans prétexte pour persécuter les hommes, soulever les peuples, envahir la puisance temporelle, l'ambition du prêtre s'éteint.

Alors, dépouillé de sa férocité, il ne maudit plus ses souverains, n'arme plus les *Ravaillacs* & les *Damiens*, & n'ouvre plus le paradis aux régicides.

Si la foi eſt un don du Ciel, l'homme ſans foi eſt à plaindre, non à punir.

L'excès de l'inhumanité c'eſt de perſécuter un infortuné. Par quelle fatalité ſe le permet-on, lorsqu'il s'agit de religion!

La tolérance admiſe, le paradis n'eſt plus la récompenſe de l'aſſaſſin & le prix des grands attentats.

L'Egliſe eſt un tigre. Eſt-il enchaîné par la loi de la tolérance? Il eſt doux.

Sa chaîne ſe rompt-elle? il reprend ſa première fureur.

Par ce qu'a fait autrefois l'Egliſe, les princes peuvent juger de ce qu'elle feroit encore, ſi on lui rendoit ſon premier pouvoir. Le paſſé doit les éclairer ſur l'avenir.

Le magiſtrat qui ſe flatteroit de faire concourir les puiſſances ſpirituelles & temporelles au même objet, c'eſt-à-dire, au bien public, ſe tromperoit.

Il en eſt de ces deux puiſſances, quelquefois réunies pour dévorer le même peuple, comme de deux nations voiſines & jalouſes, qui, liguées contre une troiſieme

l'attaquent, & ſe battent au partage de ſes dépouilles.

Nul empire ne peut être ſagement gouverné par deux pouvoirs ſuprêmes & indépendants. C'eſt d'un ſeul, ou partagé entre pluſieurs, ou réuni entre les mains du monarque, que toute loi doit émaner.

La multiplicité des religions dans un empire affermit le trône.

Des ſectes ne peuvent être contenues que par d'autres ſectes. Dans le moral comme dans le phyſique; c'eſt l'équilibre des forces oppoſées qui produit le repos.

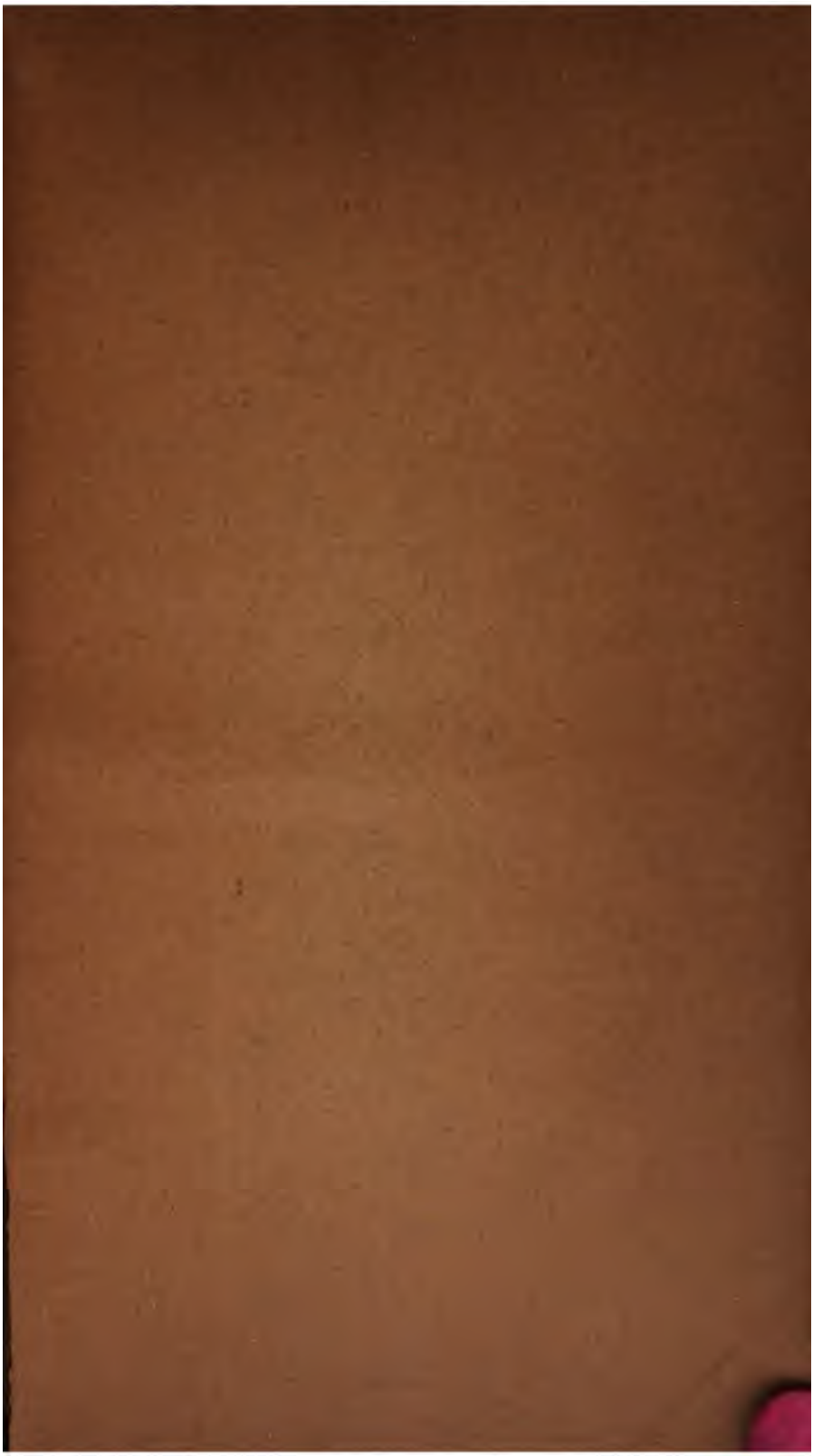
La tolérance ſoumet le prêtre au prince; l'intolérance ſoumet le prince au prêtre. Elle annonce deux puiſſances rivales dans un empire.

Peut-être les anciens, dans le partage qu'ils firent de l'univers entre *Oromaze* & *Ariman*, & dans le récit de leurs éternels combats ne deſignoient-ils que la Guerre eternelle du ſacerdoce & de la magiſtrature.

Le regne d'*Oromaze* étoit celui de la lumiere & de la vertu. Tel doit être le regne des loix.

Le regne d'*Ariman* étoit celui des ténébres & du crime. Tel doit être celui du prêtre & de la ſuperſtition.

Quels ſont les diſciples d'*Oromaze*? Ces philoſophes d'aujourd'hui ſi perſécutés en France par l'intrigue des moines & des miniſtres d'*Ariman*.

Quel crime leur reproche-t-on? aucun. Ils ont, autant qu'il eſt en eux éclairé les nations; ils les ont ſouſtraites au joug flétriſſant de l'Inquiſition, de la ſuperſtition, & c'eſt, peut-être, à leurs écrits que les princes & les magiſtrats doivent en partie la conſervation de leur autorité.

L'ignorance des peuples, mere d'une dévotion ſtupide, eſt un poiſon qui *ſublimé* par les Chymiſtes de la religion, répand autour du trône les exhailaiſons.